

34-

Arthur SCHASFER, reitor
Teléfono 4 14 50

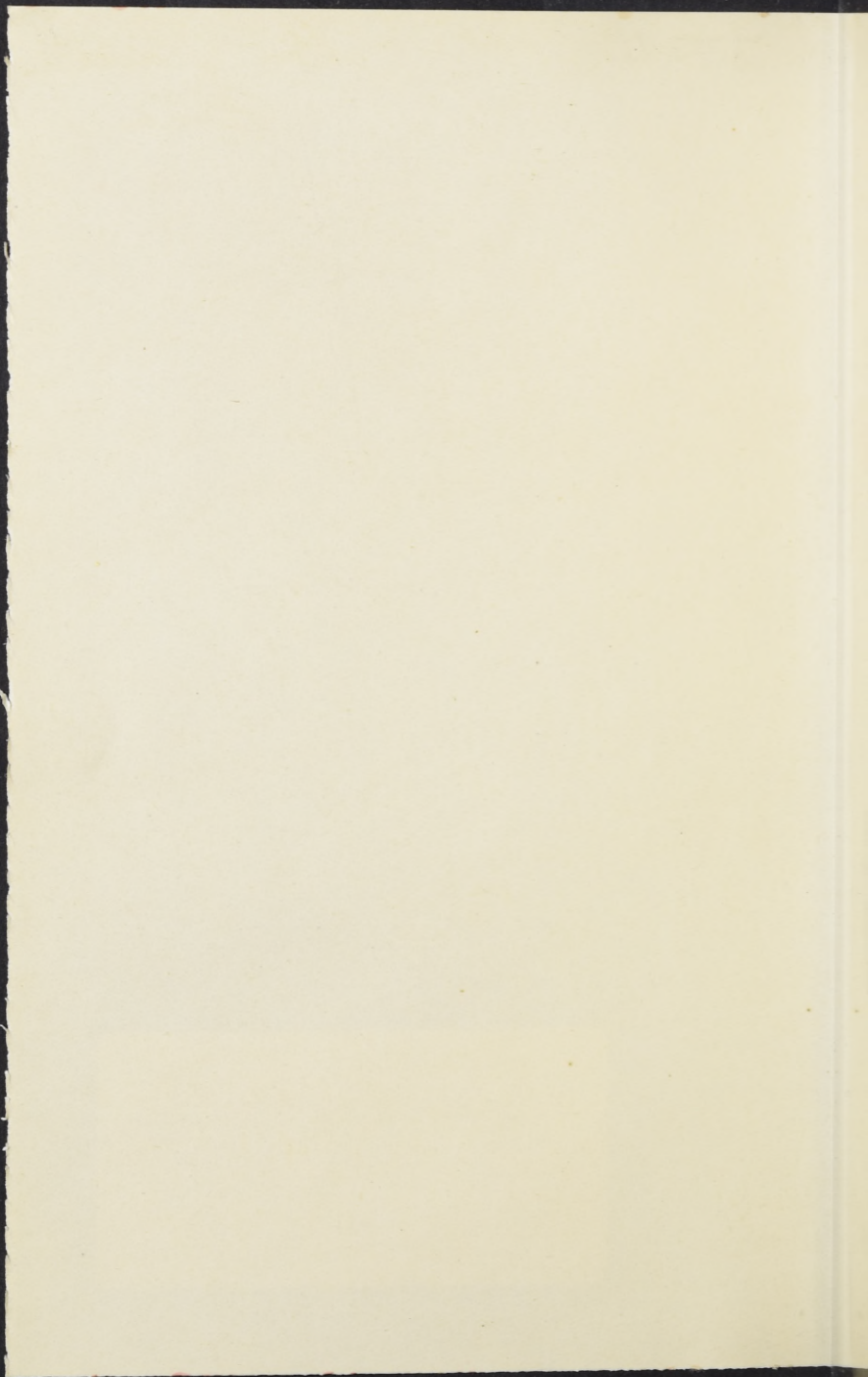
GE Bibliothèque publique et universitaire



1060060811

SA 7784

Cérésolle * En vue de l'Himalaya



Sa 7784

*Man. Odier
Baden*

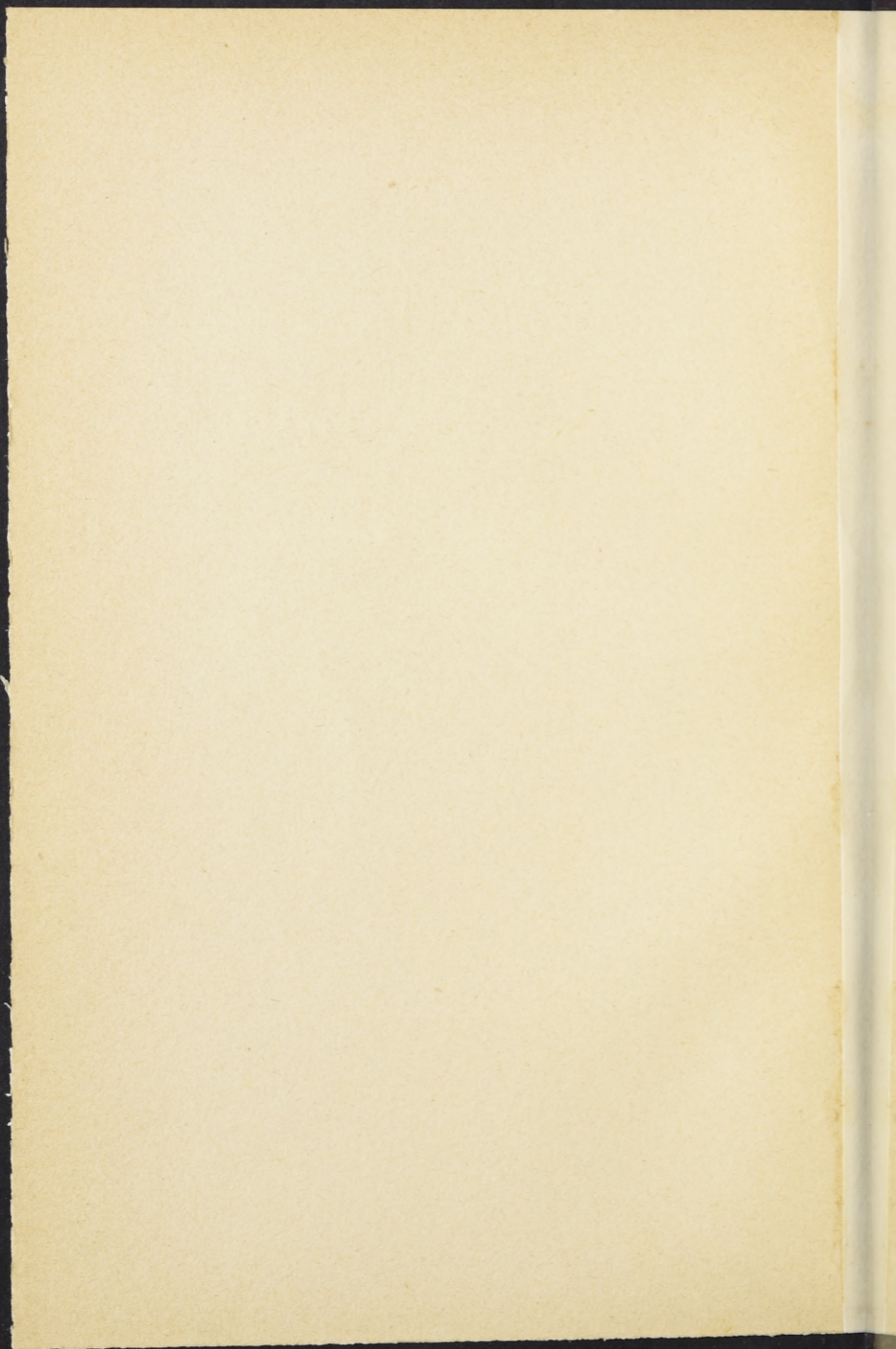
P. CERESOLE

**EN VUE
DE L'HIMALAYA**

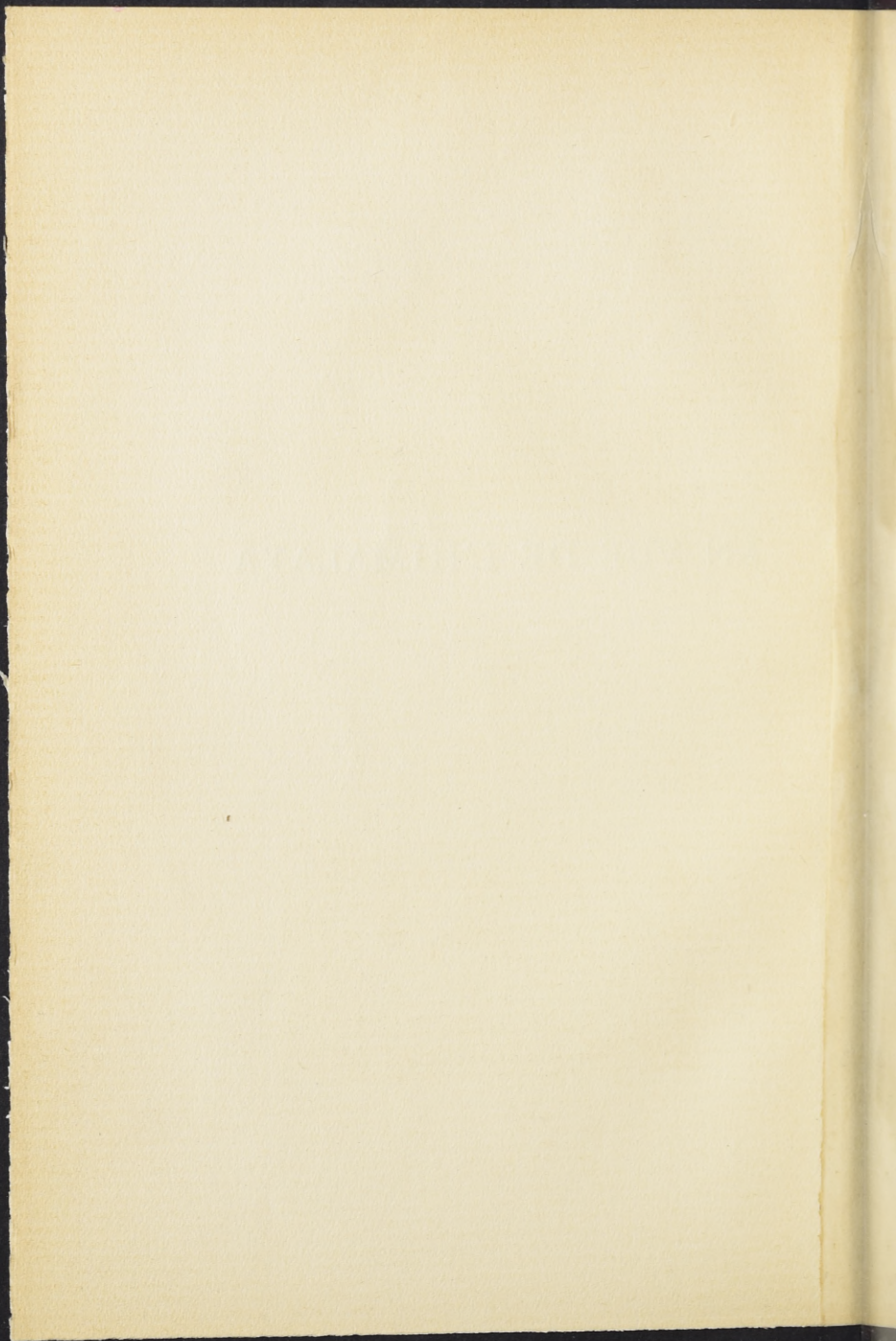
Lettres du Bihar



LAUSANNE
ÉDITIONS LA CONCORDE
1936



EN VUE DE L'HIMALAYA





Arrivée à Sonathi.



Tous les paysans votent pour le toit en fer ondulé.
(p. 87.)



Une hutte de roseaux menacée par les inondations.



La même hutte reconstruite sur un tertre. (p. 81.)

P. CERESOLE

EN VUE
DE L'HIMALAYA

Lettres du Bihar



LAUSANNE
ÉDITIONS LA CONCORDE
1936

Sa 7784

6/940



PRÉFACE

Dans le petit volume intitulé *En Inde sinistrée*¹ auquel celui-ci fait suite, on a pu lire, de la plume de C.-F. Andrews, le récit du terrible tremblement de terre qui, en 1934, a désolé le Bihar septentrional, puis les lettres où Pierre Ceresole relatait son voyage d'enquête dans la province dévastée. Il s'agissait, on s'en souvient, d'un projet qui aurait pu sembler utopique : de porter secours aux paysans, victimes du sinistre, en leur envoyant une équipe de Service civil qui les aide à reconstruire leurs villages.

Les pluies de la mousson, en automne 1934, rendirent ce travail plus urgent encore. Le niveau de certaines régions ayant été abaissé par la formidable convulsion, nombre de villages encore debout furent envahis par les eaux ce qui oblige les villageois à trouver d'autres emplacements pour leurs cabanes.

L'appel de Pierre Ceresole et de C.-F. Andrews fut entendu. En deux mois, 10 000 fr. (suisses) étaient souscrits ; c'était suffisant pour commencer le travail. Le 26 octobre 1934, Ceresole repartait pour le Bihar, accompagné d'un jeune Anglais, Joe Wilkinson ; il fut plus tard rejoint par un autre Anglais, le Quaker Frazer Hoyland, et par M. Paul Schenker, l'organisateur de plusieurs campagnes de Service civil.

On verra plus loin comment cette première équipe organisa le travail en collaboration avec les représentants — indiens —

¹ La Concorde, Lausanne, 1935.

du Comité central de secours du Bihar. L'appui des leaders nationalistes n'empêcha pas Pierre Ceresole d'obtenir la confiance des autorités anglaises. Il put ainsi, pour le plus grand bien des populations sinistrées, jouer le rôle délicat d'intermédiaire entre des forces adverses.

Semaine après semaine, les amis de Pierre Ceresole ont pu suivre — avec quel intérêt ! — les péripéties de cette belle aventure d'entr'aide dans des lettres qu'on se passait de main en main ; lettres pleines de détails pittoresques sur le pays, la vie et les coutumes des paysans du Bihar, pleines aussi de remarques intéressantes sur la situation politique et économique de l'Inde. C'est avec joie qu'ils retrouvaient ici et là, dans des digressions originales et profondes, la philosophie de l'auteur, sa foi virile et aussi son humour et sa verve.

Une partie tout au moins de ces richesses devait être mise à la portée d'un cercle plus grand de lecteurs. Nous publions ici un choix de ces lettres, certains de répondre au désir de nombre d'amis de l'Inde, d'amis du Service civil, de tous ceux qui ont soif à la fois de *réalités* et d'idéalisme. Avec Pierre Ceresole on est en pleine réalité, dans la réalité humble et même sordide qu'on affronte avec la bêche et le « tukri ». Mais en même temps, on entrevoit des réalités d'un autre ordre : on est « *En vue de l'Himalaya* », symbole hardi et lointain du but à atteindre :

« L'Everest, apparition étrangère au monde réel, — comme l'idéal que nous poursuivons, — planant dans les nuages, et pourtant faite de granit solide, touchant bel et bien la réalité la plus concrète et la terminant du côté du ciel. »

Puisse ce petit livre — qui se vend au profit de l'œuvre entreprise, — agir comme un tonique, ou mieux encore, comme un appel à l'action.

H. M.

Patna, 10 novembre 1934.

Arrivée à Bombay — Gandhi et le Congrès.

...Des coolies enturbannés, pieds nus, cordes et crochets sur l'épaule, envahissent tous les appartements de toutes les classes du « Victoria ». Je me demande au milieu de ce remue-ménage comment les amis qui probablement viendront nous chercher arriveront à nous trouver. Mais au moment où cela me paraît impossible, voici, — exactement comme le 25 avril, — le petit-neveu de Gandhi, qui m'attend à la porte de ma cabine. Après une bousculade à la douane, nous nous retrouvons, Mathuradas, Joe Wilkinson et moi, dans l'auto de M. Bulabhai Desai que son fils Dirajlal nous a très obligeamment envoyée, et nous faisons la « traversée-arrivée » de Bombay. Comme c'est la première fois que Joe sort d'Angleterre et prend contact avec *son empire*, je ne m'étonne pas de l'impression assez vertigineuse que lui produisent cette ville et cette foule complexe, étrange, bariolée. C'est en beaucoup plus agréable, mais tout aussi impressionnant, comme une sorte de mal de mer transcendant... on se trouve roulé, bousculé, renversé dans toutes les directions à la fois. Tous ces costumes, toutes

ces physionomies, toutes ces maisons, tous ces arbres sont différents de tout ce qu'on connaît, et profondément différents les uns des autres.

Nous arrivons au palais de M. Desai au bord de l'Océan.

M. Bulabhai Desai lui-même est en tournée électorale préparant les élections à l'Assemblée législative qui doivent avoir lieu dans quelques jours. Tout le monde est encore sous l'impression du Congrès qui vient de se terminer à Bombay. 2500 délégués y ont participé, discutant devant un public de 40 à 50 000 personnes. Les opinions les plus diverses sont exprimées sur les résultats.

Dirajlal Desai, se plaçant au point de vue pittoresque, nous dit : « Vous arrivez huit jours trop tard. C'était un spectacle extraordinaire ». Mais la remarque par laquelle Mathura Prasad (mon bon guide de ce printemps) devait nous accueillir quelques jours plus tard à Patna : « Vous arrivez juste au moment psychologique — in the nick of time — », est plus juste. La retraite de Gandhi voulue, paisible, calculée avec ses amis (qui pourtant ne le suivent *pas* dans cette retraite) produit un effet extraordinaire. Chacun sent qu'il ne s'agit pas de politique comme on en fait tous les jours. Rajendra Prasad, actuellement président du Congrès (et qui loge au moment où j'écris dans la chambre à côté de la nôtre) nous donnait l'explication la plus intelligible : Mahatmaji sent que, s'il restait membre du Congrès et continuait à participer à ses assemblées, sa présence seule continuerait à amener (mécaniquement et extérieurement en quelque sorte) des décisions qui ne correspondent pas à la conviction profonde, à la volonté et aux sentiments actuels réels de la majorité du Congrès. En laissant ses amis les plus intimes dans le Congrès, Gandhi peut bien espérer que l'Esprit qui lui paraît devoir régner continuera à mani-

fester son influence et à inspirer l'assemblée mais d'une manière plus naturelle et plus saine que s'il restait là, lui-même, en chair et en os, et continuait à exercer une emprise due à une simple habitude ou à sa présence physique. Il y a, dans cette attitude sans équivalent ni explication purement politiques, quelque chose qui rappelle le mot du Christ : « Il faut que je vous quitte pour que l'Esprit puisse venir vers vous ». Tant que Gandhi serait là : on continuerait simplement à suivre Gandhi — sans le comprendre — et en se conduisant par ailleurs dans l'action politique de telle manière que le contraste ne pourrait apparaître que comme un mensonge. Il y a là quelque chose de délicat, de compliqué, mais de profondément justifié, bien que plusieurs des meilleurs amis de Gandhi aient eu d'abord beaucoup de peine à le comprendre. Quelques autres, au contraire, désiraient cette décision très vivement et très profondément avant que Gandhi l'ait prise. En se retirant, Gandhi — il n'est pas faux de le dire, — marque son sentiment que le Congrès n'accepte ses principes essentiels que du bout des lèvres et non du cœur. Mais son geste n'a pas purement ce sens négatif. En l'accomplissant, en laissant au Congrès les coudées plus franches, Gandhi estime qu'il y a plus de chances de voir le Congrès marcher réellement dans la direction voulue avec l'Esprit voulu.

Pendant la traversée déjà, nous apprenions, outre la retraite de Gandhi, une autre nouvelle plus curieuse. On savait que Gandhi demandait que les membres des conseils du Congrès, pour donner l'exemple, acceptent de s'astreindre à un certain travail manuel déterminé... Les gens à esprit politique pur (comme le journaliste Sastri) trouvaient cette proposition ridicule. « Le Congrès, disait-il, est un parti politique et non une société de culture morale ou religieuse. »

Et l'impression de celui qui lisait les critiques était : « Donc on n'acceptera pas cette proposition et par conséquent Gandhi devra s'en aller ». En fait — et rien ne mesure mieux l'erreur qu'on commet en appliquant à ces choses l'échelle politique ordinaire : 1. Gandhi est parti — pour des raisons plus profondes qu'un incident de séance ou une mise en minorité, et 2. la mesure « *impossible* » a été acceptée.

On a beaucoup parlé de cette mesure. Pour nous, elle a une importance et une valeur particulières. Au moment où, de tous côtés, on nous dit : « Jamais vous ne pourrez travailler *manuellement* avec des coolies hindous... personne n'y comprendrait rien... » il se trouve que le parti représentant la vie nationale des Indes prend une décision ébouriffante, et dans une assemblée politique proclame précisément la vérité même que nous voulons, entre autres, marquer.

On précise : Gandhi se retire à Wardha et là, dans l'espace d'un mois, il espère mettre sur pied une organisation qui, en deux ans, doit transformer et reconstruire la vie économique des villages. On étudiera d'abord l'élevage du bétail et la fabrication des paniers etc.

Il est assez remarquable qu'en ignorant tout de cet effort, nous arrivions à ce moment précis en disant : « Envoyez-nous dans un village quelconque du Bihar pour y faire avec les paysans quoi que ce soit qui vous paraîtra utile », — sans la moindre notion que toute l'attention politique des Indes se trouvait, à la surprise des vieux routiers de la politique, tourner précisément autour de la même pointe. En tout cas, rien de plus facile de faire comprendre ce que nous voulons dans ce pays ; non seulement plus facile qu'en Perse ou en Egypte, mais infiniment plus facile que sur la place Saint-François à Lausanne. Tout cela est si naturel

— que Joe et moi devons faire un effort pour nous étonner de nous trouver à Patna dans la chambre voisine de celle du chef du Parti national indien et d'avoir matin et soir sa gentille visite pour un moment de bavardage, comme si nous étions de très vieux amis.

J'arrête ma lettre net ici... On m'apprend subitement que la poste aérienne va partir...

Cordiales amitiés

VOTRE PIERRE CERESOLE.

Patna, Bihar et Orissa, 13 novembre.

En route pour le Bihar.

Ma lettre d'hier s'est trouvée brusquement arrêtée. Nous étions à peine débarqués à Bombay.

Après dîner, tournée d'affaires et d'emplètes en auto dans les rues affairées de Bombay, au milieu des passants en foule dense. C'est le contact N° 2 de Joe avec son empire et la compression supplémentaire causée par notre Rolls-Royce (possédée par un Hindou !) parmi les sujets hindous de sa Majesté britannique, lui est manifestement très désagréable. Joe est un Anglais démocrate, et, invariable, il garde ici la même attitude et les mêmes sentiments que dans sa petite ville du Yorkshire, silencieux et bienveillant, non sans humour, mais absolument dépourvu de tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à l'orgueil nationaliste ou simplement national. C'est là — avec d'excellents autres traits — ce qui en fera un collaborateur extrêmement pré-

cieux pour tout contact à prendre avec les Indiens. D'autre part, il n'y a dans son attitude rien d'amer ni d'agressif contre son gouvernement, nul désir de souligner les fautes des Anglais pour le plaisir de les souligner. Il ne vante jamais les qualités anglo-saxonnes mais les représente effectivement par sa simple manière d'être ou d'*agir* et semble d'ailleurs absolument inconscient de posséder ces qualités.

...L'heure du départ de Bombay approche. A la gare où l'automobile nous amène, nous trouvons encore le bon Ranchhoddas, le jeune étudiant-ingénieur hindou qui m'a si gentiment aidé lors de ma première expédition ici et qui est décidé à venir le plus tôt possible travailler avec nous. Il a fait sept heures de chemin de fer pour venir nous saluer et nous aider au passage. Je suis heureux de le trouver aussi profondément intéressé et plus résolu que jamais.

A la gare, mouvement d'hésitation du secrétaire de Bulbhai Desai lorsque, descendant de la Rolls-Royce, nous confirmons notre décision de nous embarquer en troisième classe. L'heure de la revanche pour l'humiliation subie en « *seconda non economica* » a sonné ¹ Pour le prix de 18 fr. 70 (les prix ont leur éloquence) nous achetons, chacun, Joe et moi, le droit de parcourir 1650 kilomètres en 30 heures de voyage effectif dans le train le plus rapide des Indes — Calcutta mail, qui marche à 55 kilomètres à l'heure, vitesse commerciale, arrêts compris. Le départ est tout simplement glorieux... ! Quatre amis sont là pour nous souhaiter bon voyage. Le compartiment — très propre et agréable — dans lequel nous entrons, est à vrai dire bondé... mais deux minutes avant le départ, *huit* des occupants amenés par un

¹ A son corps défendant, Pierre Ceresole a dû faire le voyage Venise-Bombay en II^e classe, le vaisseau n'ayant pas de III^e, cette classe que par un élégant euphémisme on appelle « Seconde économique ».

voyageur ingénieux, sortent tous ensemble du wagon — et dans l'espace considérable qui devient libre ainsi, un des voyageurs hindous s'empresse encore, de déplacer son bagage, de manière que Joe et moi nous trouvons, chacun, en possession de plus d'espace qu'il ne nous en faut pour nous étendre *absolument*, à cent pour cent, sans contraction et recroquevillement d'aucune sorte sur nos matelas de voyage. De nouveau — et quoi que nous fassions — nous voilà embarqués de la manière la plus luxueuse... Jamais, il faut le dire tout de suite, je n'ai voyagé plus confortablement ni dormi mieux que pendant cette nuit du 5 au 6 novembre, et dans la nuit suivante, de 9 à 11 heures du soir, jusqu'à notre arrivée à Mughal-Sarai (10 kilomètres de Bénarès). Là, il fallait quitter le rapide de Calcutta et, après trois heures de salle d'attente, continuer de 3 h. 10 du matin à 6 h. 43, sur Patna.

Température délicieuse dans le wagon, — ni trop chaud ni trop froid — les souvenirs torrides de juin rendaient cette nouvelle expérience encore plus délicieuse.

Et le paysage normalement garni de verdure — au lieu de la terrible étendue grillée — semblait l'image du Paradis, bien que les villages continuassent, même en bonne saison, à paraître d'une pauvreté, d'une simplicité hypoparadisiques... Nous passons par des endroits aux noms magnifiques : Itarsi, Sohagpur, Gadarvada, Jeebulpore, Manikpur, Chheoki (à 35 milles de Allahabad), Mirzapur, Moghal Sarai... Il semble que notre troisième classe roule, tout enturbannée, le long d'un des vers ronflants de la « Légende des siècles ». Ces noms merveilleux couvrent à n'en pas douter des splendeurs extraordinaires mais il faut bien avouer que nous n'en voyons pas grand chose... Il faut laisser courir son imagination. A chacune de ces stations les crieurs et

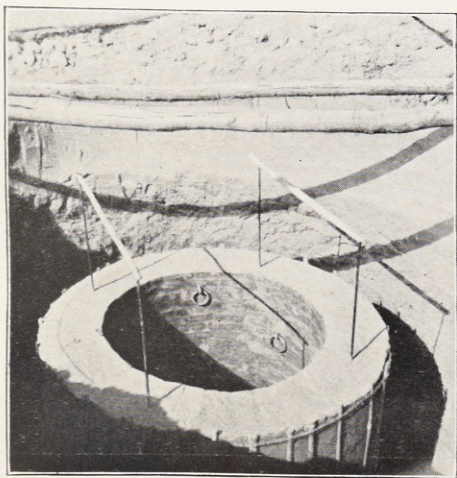
vendeurs annoncent leurs marchandises sur des notes variées. En voilà un qui crie : Gueerem Tchâ — Tchâ Gueerem, d'une voix absolument sépulcrale — comme si le : « Chaud thé — thé chaud » qu'il annonce était la liqueur la plus noire, la plus détestable, la plus funèbre qu'on puisse avoir à redouter.

Nous avons été si bien fournis par nos amis que, sans même faire encore usage de la précieuse caisse-cuisine emportée de Suisse, nous vivons entièrement sur nos provisions. Une tasse de thé suffit à les compléter. Nos compagnons de voyage sont gentils mais la conversation n'est pas très active et pour cause : le seul qui sache l'anglais profite de son voyage pour dormir positivement trente heures de suite.

Nous ne sommes plus très loin. Il s'agit de ne pas trop bien dormir et de ne pas manquer la station. Un magnifique lever de soleil sur des champs qui paraissent trempés d'eau, des villages particulièrement misérables, quelques paysans errant ça et là, une famille groupée autour d'un pauvre feu. Voici Dianpore ; plus que dix minutes ; nous plions bagages... et quelques instants plus tard, à 6 h. 45, nous voilà à Patna. Débarquement de tout notre matériel sur un quai où nous ne voyons d'abord aucun ami. Puis tout à coup apparition de nos amis du comité de secours ; Rajendra Prasad lui-même bien que très pris par l'asthme qui le gêne depuis plusieurs jours et accablé de travail par les séances du Congrès à Bombay, a tenu à venir lui-même nous attendre à la gare. Nous sommes chaleureusement reçus, et ramenés en auto au « Centre ». Plus encore que chez les amis Desai, je m'y sens chez moi. Je réoccupe mon ancienne chambre, avec Joe cette fois, à côté de celle où est descendu Gandhi en mai dernier et où demeure maintenant Rajendra Prasad.



Hari-Raout écoute le verdict de l'astrologue.
(p. 114.)



Le premier puits en maçonnerie. (p. 123.)



Une maison en « adobé ».



*Un quartier de Bochaha, le nouveau village ;
au premier plan, deux « lattas ». (p. 122.)*

Patna, mercredi 14 novembre.

Il y a eu aujourd'hui une semaine que nous sommes arrivés ici. Rajendra nous a avertis tout de suite que jusqu'aux élections législatives qui auraient lieu le 13 novembre, il ne serait pas possible de prendre les décisions finales permettant de nous mettre à l'ouvrage. Je constate avec grande satisfaction que nous n'arrivons pas trop tard et que — comme je m'y attendais un peu —, nous sommes sensiblement en avance sur les préparatifs qui ont été faits pour organiser ici notre action. C'est en m'embarquant à Londres pour rentrer en Suisse, le 4 octobre, après le service d'Oakengates, que j'ai télégraphié à Rajendra que la première unité pour le Bihar était assurée et que nous espérons d'autres : il était assez difficile pour lui d'organiser quoi que ce soit avant d'avoir des nouvelles plus précises. Nous avons joliment bien fait de n'envisager qu'une unité pour faire les premières expériences nécessaires et de n'arriver que Joe Wilkinson et moi pour commencer cette besogne. La semaine de repos forcé et d'adaptation qui vient de nous être imposée tombait si à propos que nous n'en avons senti aucune impatience, malgré notre vif désir de commencer le travail. Cela aurait pu nous causer, à nous et à nos hôtes, un sentiment d'embarras si nous avions été un plus grand nombre à attendre ainsi.

Le premier soir, sortie au bazar de Patna dans la grande rue marchande... invraisemblablement pittoresque. C'est accablant de devoir résumer par deux mots d'une banalité aussi écrasante des impressions aussi vives. Il faudrait décrire longuement chaque groupe de femmes et d'enfants,

chaque échoppe, chaque chariot de paysan — avec l'inévitable vache qui se promène au milieu de tout cela. Les impressions vives ne sont pas toutes également agréables. Joe, à ce contact N° 3 avec son empire, contact encore plus profond que les précédents, est littéralement suffoqué par les odeurs multiples et compliquées — pour ne pas dire plus — qui se traînent lourdement sur ce bazar. Il passe par le moment, inévitable ici : où l'on constate avec un certain effroi que tout, ma foi, ne sera pas rose ni surtout *odeur de rose* et qu'avec toute la sympathie que ce peuple inspire, on aura certaines répugnances à vaincre. Joe en devient un peu silencieux pour un moment, mais il se remet pour un moment aussi en prenant une cigarette, tout en projetant d'abandonner ce grand luxe dans ce pays où on n'a souvent, pour nourrir une famille tout un jour, que la somme nécessaire à payer un petit paquet de cigarettes. En traversant la grande pelouse communale, le Maidan, pour rentrer chez nous — nous cherchons parmi les étoiles : la polaire si basse déjà sur l'horizon — et la Grande ourse, — les subterjis, les sept richis, mais ces sept sages ont disparu sous l'horizon comme jamais ils ne le font chez nous.

Dès la première nuit, nous dormons admirablement sous nos moustiquaires. Rien de plus délicieux que de narguer ainsi, bien à l'abri, ces affreux petits individus dont la musique stridente se fait entendre dans l'air. Mais cela nous met en présence de l'un des problèmes les plus graves qui ait préoccupé les philosophes hindous : si la vie du moustique doit être respectée, il est illogique de protéger ses chevilles ou ses mollets contre lui. Je ne puis pas claquer un moustique sans me demander involontairement si deux yeux hindous veloutés et profonds ne vont pas apparaître avec un air de reproche et de douleur indicibles pour cette offense à la loi

du respect de toute vie. C'est ridicule, évidemment, mais certes, ce qui ne l'est pas, c'est la souffrance universelle...

A côté des moustiques — et c'est bien la vie —, nous voyons de dessous nos moustiquaires flotter mollement, s'allumer, s'éteindre, se renverser, la merveilleuse luciole égarée dans la chambre. Cette lumière qui palpite. Joe qui n'a aucune prétention à la poésie ou à la remarque shakespearienne dit avec un air « matter of fact » qui me saisit : « C'est comme si chaque battement de cœur faisait de la lumière ». Et quand on y regarde de plus près, la réalité est presque plus saisissante encore : c'est dans l'essor du vol et chaque fois que les ailes se soulèvent que la lumière apparaît.

Nous avons eu matin et soir une bonne et longue conversation avec Rajendra sur tout au monde. On nous répète ici qu'au Bihar, Rajendra est aimé et respecté plus encore que Mahatma lui-même. C'est un homme d'un charme étonnant. Une magnifique physionomie hindoue ; il est exactement aussi beau dans le sens ordinaire et régulier du mot que Mahatma est laid. Intelligent sans l'ombre de pédanterie, facile à suivre et clair dans tout ce qu'il dit, n'ayant jamais l'air de se souvenir qu'il est un personnage important, mais arrivant par je ne sais quel charme à le faire oublier à tous ceux qui l'entourent. Ami fidèle et parfait de Gandhiji, bien entendu. D'un bout de l'Inde à l'autre, et dans tous les partis, on s'accordait pour admirer son discours présidentiel au Congrès. Sur ma demande, il nous en a donné, ce matin enfin, le texte imprimé. C'est un discours admirable, parfaitement rédigé, sobre, net, cinglant sans aucune exagération en ce qui concerne la situation créée par l'administration anglaise, constamment soutenu par le souffle spirituel, le feu le plus naturel, et animé dans toutes ses critiques de la loyauté et de la bienveillance les plus évidentes. Certaine-

ment, une des choses qui parlent le plus en faveur du Congrès, — tel que l'esprit de Gandhi l'a fait, — c'est qu'il se soit donné un président de ce calibre et qui semble capable — si ça ne tenait qu'à lui, — de mener son pays sur n'importe quelle hauteur.

Je suis confondu que nous nous trouvions sans calcul et sans préméditation, amenés pour notre travail aux côtés de cet homme. Rien ne saurait nous encourager davantage. Nous sommes donc bien dans la ligne où l'on arrive naturellement aux meilleurs endroits.

...Dans la matinée du 13, j'ai pu passer une bonne heure chez M. Brett, le commissaire britannique pour la réparation au Bihar.

Mr. et Mrs. B. paraissent tous deux très intéressés par notre projet — plus encore qu'en juin. Mr. B. suggérait que nous ferions bien de ne pas nous éloigner trop d'un centre relativement important, comme Muzaffarpur, pour que notre entreprise ait autant de publicité que possible. Le déblaiement du sable ne paraît pas aussi nécessaire qu'il paraissait au premier abord. Ce qui est maintenant arrêté, c'est que nous commencerons par *déblayer des canaux de drainage* dans le voisinage du village de Bakhri près Motihari où j'ai séjourné dix jours en mai, et que de là nous étudierons les possibilités qui se présenteront à d'autres endroits. Très particulièrement le *déplacement des villages* aujourd'hui trop exposés aux inondations et la reconstruction du village à un autre endroit sur un nouveau plan (village modèle). Nous avons en vue très spécialement le village de Sonathi, à treize kilomètres au nord de Muzaffarpur. Ce dernier projet est absolument satisfaisant. Il rallie tous les suffrages et remplit tous les « desiderata ». Il m'a été proposé indépendamment et simultanément par M. Brett et par les

amis du Comité indien qui s'est réuni hier sous la direction de Rajendra Prasad. Il s'agit de reconstruire environ sept cents maisons.

Je suis enchanté de la manière dont tout se développe *normalement*. Cette affaire *vit*.

Notre séjour de neuf jours à Patna prend fin aujourd'hui. Nous partons à 13 h. 30, dans une heure, Joe et moi pour Muzaffarpur. J'y suis attendu chez le commissioner du district M. Scott, à 18 heures ce soir et je resterai chez lui jusqu'à demain. Admirable occasion de parler en détail de nos projets et de toute la situation. Demain 17 et les jours suivants, nous visiterons, Joe et moi, la région de Sonathi et le 19 nous continuerons notre route de Muzaffarpur sur Bakhri où les premiers préparatifs pour notre travail auront été faits.

Je tiens à mettre ces lignes à la poste de Patna ; dans les endroits où nous allons maintenant, il sera plus difficile d'expédier à temps notre courrier.

Au bord du Gange.

La période électorale a été ici très pittoresque et animée, mais plus animée encore la vieille fête hindoue de « Choth » où les fidèles Hindous se rendent par petits groupes accompagnés de tambours et de trompettes sur les bords du Gange pour leur dévotion. De bonne heure le matin du 13 novembre, avant le lever du soleil, toute la ville n'était qu'un vaste ronflement de tambours avec petites phrases monotones courtes et toujours les mêmes lancées par les trompettes — et j'ai accompagné l'un des groupes sur la berge du Gange au « Ghat » qui se trouve derrière la caserne de la police militaire. Deux ou trois mille personnes se pres-

saient au bord de l'eau... la plupart se regardant les unes les autres plutôt qu'occupées d'un culte véritable. Un petit nombre seulement nageaient ou plongeaient. On descendait des corbeilles de fruits en offrande au Gange... mais après être descendu jusqu'au bord de l'eau elles remontaient la berge et les fruits étaient consommés, je suppose, par ceux qui les avaient apportés. Sur une sorte d'estrade un vieil Hindou à lunettes tenait un livre à la main et silencieusement paraissait bénir la foule de gestes onctueux dont les voisins semblaient se soucier assez peu. Je pensais qu'au moment du lever du soleil ce personnage hiératique prononcerait un discours ou lirait ses formules. Mais il est resté muet jusqu'au bout, jusqu'au moment où le soleil s'étant levé assez haut dans le ciel, la foule commençait à se dissiper. Quand j'ai demandé l'explication de cette attitude à un ami hindou du Centre... celui-ci a émis assez irrévérencieusement l'opinion que — peut-être bien — le personnage qui m'avait frappé ne savait pas lire et que livre et lunettes n'étaient avec les gestes bénisseurs qu'une habile manière de se donner de l'importance et de se faire remarquer. J'en ai été un peu déçu. J'ai remarqué un vieillard à cheveux et favoris blancs qui faisait les grands gestes sacrés, les bras levés vers le ciel et s'inclinant à plusieurs reprises. Les jeunes gens se tenaient plutôt au haut de la berge en spectateurs et sans prendre part active à la cérémonie. L'ensemble n'en était pas moins étonnamment pittoresque avec les saris de couleurs variées portés par les femmes. J'en ai remarqué une en sari grenat portant un enfant au corps sculptural sur sa hanche; avec les bracelets d'argent que la mère et l'enfant portaient, cela faisait un tableau parfait — la perfection des formes, grâce et couleurs — entrevue dans un éclair. Tous ces gens ont l'air si paisible et gentil, seulement trop pas-

sifs, trop résignés. Etrange émotion devant ce culte plusieurs fois millénaire qui appelle toujours cette race aux mêmes gestes. Voici une procession bizarre qui arrive avec ses trompettes et une idole légèrement construite, portée sur un plateau sur les épaules de quelques hommes. Maintenant le silence est revenu dans la ville — tambours et trompettes ont cessé.

Mais voici l'heure du départ pour Muzaffarpur et du courrier.

Affectueux messages à tous

PIERRE.

Sonathi, 15 kilomètres au nord de Muzaffarpur.

Dimanche, 25 novembre 1934.

Cette semaine du 16 au 23 a été la grande semaine réalisant le passage du dernier échelon, la prise de contact avec la terre, avec le kodari (bêche-houe) et le tukri (panier pour transporter la terre) du paysan. Maintenant nous y sommes... mais je reviens à l'ordre :

D'abord un point à compléter : Dimanche 11 novembre, reçu un télégramme de Jack Hoyland annonçant son arrivée éventuelle pour nous aider. C'est un des plus connus des travailleurs quakers aux Indes — où il a passé des années. Il est maintenant très occupé au centre Quaker de Woodbrooke et surchargé de toutes sortes de besognes. C.-F. Andrews a insisté auprès de lui sur l'importance de notre effort — et l'importance de nous renforcer. Et Jack qui a toujours montré le plus vif intérêt pour cette entreprise

s'est décidé à venir... si nous le demandions; (je l'avais déjà demandé en fait... lors de notre dernière rencontre à Woodbrooke au commencement d'août en marquant la difficulté et l'improbabilité pour lui d'accepter). J'ai répondu télégraphiquement: «Grand service en perspective. Préparez-vous à partir après lettre-avion».

Cette dépêche a été un puissant encouragement pour nous en nous montrant l'intérêt que prennent à notre affaire les hommes connaissant le mieux la situation aux Indes. La dépêche de Jack ajoute qu'il viendra à ses propres frais ce qui résout d'un coup un problème autrement difficile.

Vers Muzzafarpur.

Vendredi 16 novembre, le bateau à vapeur nous emmène sur le Gange. Joe, moi-même et Chakradar Saran (un volontaire indien du Centre de secours de Muzzafarpur), pour la traversée et remontée sur la rive nord. C'est la première fois que je remonte cette partie du Gange de jour... on ne voit pas grand chose sur la rive plate que du sable et des légumes lointains... quelques gros bateaux descendent, comme de lourds insectes aquatiques. Le trafic est faible... ce n'est nullement une rivière industrielle. Nous voyageons toujours très confortablement en troisième. Pour la somme totale de 1 fr. 20 suisse Joe et moi nous nous trouvons transportés de Patna à Muzaffarpur à quatre heures de distance en chemin de fer et bateau. Ce n'est pas cher et pourtant la grande majorité des trois à quatre cent mille personnes qui vont se rendre à la foire de la pleine lune de novembre à Sonapur fera le trajet à pied. Les routes sont couvertes à des centaines de kilomètres à la ronde de gens, marchands ou pèlerins, qui se rendent à cette « méla ». Nous

voyons du train, en passant, les grands emplacements préparés pour la foire ; du bétail se trouve déjà réuni en grande quantité bien que la foire ne commence que dans deux jours. Heureusement que nous passons juste avant — autrement le voyage en troisième aurait été à peu près impossible. Je retrouve avec plaisir le paysage plus varié du nord du Gange : bananiers, bambous, palmiers de diverses descriptions, ricins. Je retrouve sur les fils télégraphiques les mêmes oiseaux bariolés que j'appellerais volontiers, au petit bonheur, perruches ou perroquets, si ces termes ne concernaient plutôt l'Amérique du Sud ou l'Amérique centrale. C'est lamentable d'être un âne en biologie, en zoologie, en ornithologie dans un pays regorgeant d'oiseaux intéressants et de devoir les ramener tous à deux ou trois types, connus depuis l'école enfantine... en disant : une « espèce de perroquet... une espèce de merle ».

Pendant que le train stationne, les mendiants circulent. Pauvre femme misérable atteinte d'une « espèce de lèpre » si ce n'est une vraie lèpre, les sourcils et cheveux devenus blonds, chose horrible chez un Indien ; les jambes et les bras couverts d'ulcère. Pauvre être qui se débrouille comme elle peut, au milieu des voies de garage — abritant sa figure contre le soleil qui aveugle ses yeux atteints par la maladie. Elle porte un balluchon sordide. Où est-ce qu'elle peut bien aller ? Selon toute probabilité : nulle part — sans destination définie et consciente. Destinée humaine au niveau de celle du moucheron qui apparemment ne sait pas où il va.

Un autre genre de mendiant passe avec un tronc pour collecte. Il a l'air plus digne d'un collecteur officiel — sans doute pour quelque asile de lépreux ou l'on recevrait la femme vue tout à l'heure. Comme un collecteur pour asile

de vieillards chez nous, il a du tact. Il n'insiste pas si on ne donne rien... Il a toute la tenue d'un vrai fonctionnaire. C'est qu'en effet, tout renseignement pris, il collecte pour le plus intéressant des asiles de charité, il collecte pour un « Goshala »... un asile pour vieilles vaches fatiguées que la piété hindoue tient à recueillir plutôt que de les abattre. Rien à dire si on commençait par la femme lépreuse. Il y a quelque chose qui cloche de manière révoltante dans cette religion comme dans d'autres.

En voyant passer des locomotives du Bengal et North Western Railway, fourbies avec soin, avec amour, je pense à une visite que nous avons eue à Patna du secrétaire du syndicat des cheminots de cette compagnie... et à son affirmation étrange que l'immense majorité des mécaniciens de locomotive ne savent pas lire même un indicateur ! Sur le « Victoria » un jeune Hindou croyait devoir m'affirmer (pour l'honneur de la nation), que le tiers seulement des Indiens était illettrés — en réalité ce sont 93 % sur l'ensemble de la nation, le 99 % de la population rurale.

A Sonepur, encore, je vois un individu habillé tout autrement que les Hindous : turban avec bonnet de couleur, un petit veston brodé à la zouave, des pantalons de toile bouffants, avec une jupe sur le pantalon, jusqu'aux genoux, des souliers relevés en pointe. Notre compagnon Chakradar nous explique que c'est un Khabuli ; leur spécialité aux Indes où ils sont assez nombreux dans le nord, est de pratiquer l'usure. Ils prêtent aux ouvriers et aux paysans au taux amical de 13 % par mois ; c'est la plaie bien connue de ce pays. Pas facile, semble-t-il, d'en sortir. On a créé des banques coopératives pour prêter à de meilleures conditions, mais même ces prêts coopératifs passent à travers plusieurs intermédiaires, quand ils arrivent au paysan, ils représentent

pour lui une charge annuelle de 18 %. Il est étrange que même les nationalistes du Congrès n'aient rien pu inventer de semblable à un vrai « crédit mutuel ». Comme beaucoup de choses « coopératives » chez nous, ces banques coopératives sont devenues simplement des entreprises capitalistes ordinaires.

Chez un grand magistrat, M. Scott.

Arrivé à Muzzafarpur à la tombée de la nuit, nous sortons de notre wagon de troisième, nous commençons à décharger le nombreux bagage, et au bout d'un instant un gentleman anglais, suivi de deux serviteurs, m'aborde en me disant en français : « M. Ceresole, n'est-ce pas ? » C'est M. J.-E. Scott, le commissioner (préfet) du district de Tirhout qui s'est gentiment donné la peine de venir me chercher lui-même à la gare avec son auto. Il a passé deux semestres à Grenoble. Joe Wilkinson, l'Anglais, est emmené en auto par les amis indiens du Centre de secours de Muzzafarpur et moi, le Suisse, suis emmené en auto par le préfet anglais. Ça n'a pas été « arrangé » du tout. C'est très amusant, et tout à fait comme il faut. Je dois dire que si la réception offerte à Joe au Centre de secours était aussi cordiale que possible, le confort et la splendeur dans la résidence du commissioner (payée par les Indiens, N. B.), l'emportaient naturellement, de beaucoup; je me trouvais reçu après trois minutes d'auto dans le beau parc et la résidence spacieuse du premier magistrat exécutif d'un territoire de dix millions d'habitants. Très gentiment, M. Scott a insisté pour que Joe vienne souper le soir suivant (le samedi) avec nous et pour qu'il passe aussi la nuit du samedi au dimanche dans sa maison.

M. Scott a été aussi aimable, complaisant et bien disposé envers nous et nos projets, qu'on pouvait l'être. Nous avons examiné longuement différentes possibilités de travaux. Il a l'air très disposé à soutenir des projets auxquels nos amis indiens s'intéresseraient aussi. Avec cartes et documents, une idée plus claire de la situation pouvait être obtenue.

Mrs Scott a été, si possible, plus aimable encore. Elle est Irlandaise et comme telle a pour les Hindous et leur situation une compréhension et une sympathie spéciales qu'elle ne cache nullement. Elle me rapporte la remarque d'un de ses amis indiens : « Madame, si nous disions ce que vous dites, il est certain qu'on nous mettrait en prison ». Vivante, intelligente, sans lourds préjugés ; M. Scott étant encore occupé par le dépouillement des élections, je passe la soirée avec elle, et de même une bonne partie de la matinée du samedi, après le plus agréable des déjeuners anglais. M. Scott est depuis vingt-neuf ans aux Indes, il a été dans plusieurs provinces, en Assam sur la frontière chinoise, en Orissa. Ecossais, grand chasseur (vingt-sept tigres, me dit Mrs Scott), plusieurs belles têtes de tigres empaillés ornent le salon. Il aime beaucoup les oiseaux et, décidé à se retirer l'année prochaine, il veut passer six mois au Kashmir pour étudier et photographier les oiseaux. Les gens d'ici l'estiment. Un ami du Centre nous disait : « Comme homme, personnellement, M. Scott est très sympathique. Il s'intéresse aux gens. » Et réciproquement M. Scott me disait de l'ami indien que nous devons rejoindre plus tard à Motihari : « Prajapati Mistra a des idées politiques différentes des miennes, mais c'est un très honnête homme qui a donné toute sa fortune pour la cause nationale et avec lequel je m'entends très bien. »

Il y a pourtant, c'est assez inévitable, même chez M. Scott,

la tendance discrète à « patronize » (traiter en protecteur) et à tenir à distance tout Indien. Attitude nécessaire, disent-ils, chez l'homme qui en définitive doit ou veut faire intervenir la force pour maintenir son service ou son prestige.

En ce qui concerne nos projets, je constate une certaine tendance chez lui à opposer aux plans proposés par nos amis indiens des plans légèrement différents ; à proposer par exemple tel village pour la reconstruction plutôt que tel autre mentionné d'abord par les Indiens. Mais cela ne dissimule rien d'essentiel et ne présentera pas de difficultés, à cause de l'extrême bonne volonté, du côté indien, d'accepter tout ce que l'on peut raisonnablement accepter comme contre-proposition.

Au Centre de secours.

Le samedi après-midi, notre ami Phanandra Mohandutta, (dans ces lettres je l'appellerai : « P. » tout court), nous amène à son Centre de Sonathi, perché sur les digues d'un grand réservoir d'abreuvement pour le bétail et qui a constitué une île et un lieu de refuge au moment des grandes inondations qui ont couvert la région de un à deux mètres d'eau, en juillet, après le tremblement de terre. Cette région est occupée par des villages rapprochés de sept à huit cents familles en tout.

P. a trente-huit ans. C'est un solide Bengali au regard d'une bonté frappante. Il a fait des études très complètes à Calcutta dans le Collège catholique du Saint-Sauveur où enseignent des pères irlandais et belges ; sans prosélytisme déplacé ; P. dit qu'on leur laissait toute liberté de garder la religion qu'ils voulaient ; il n'a nullement été forcé de se convertir. Il est resté Hindou, très large et libre, dans

le style de Gandhi. Et si les collègues catholiques aux Indes produisent beaucoup d'hommes comme P. — ou même quelques-uns seulement — on ne saurait adresser trop d'éloges à leur œuvre. P. a été inspecteur d'agriculture dans un des districts d'Orissa, en contact permanent avec les paysans, pour leur apporter de nouvelles semences et de nouveaux procédés. Il connaît admirablement leur mentalité, sait leur parler. Il a quitté le service du gouvernement pour des divergences d'opinions techniques en restant dans les meilleurs termes avec ses anciens chefs. Membre du Congrès, il a aussi été plus d'un an en prison. Après Gandhi, pour nous introduire généralement aux Indes, Rajendra Prasad pour nous recevoir plus particulièrement dans la région du tremblement de terre, nous ne pouvions guère souhaiter mieux pour être soutenus directement dans les villages, qu'un homme comme P. Perché sur sa digue, P. a aussi organisé un dispensaire qui rend de grands services à de pauvres gens qui viennent consulter le jeune docteur attaché au Centre.

Le trajet en auto dans la campagne indienne de village en village, samedi entre 4 h. 30 et 6 heures du soir, était comme un rêve. D'abord six ou sept kilomètres sur la route de Muzzafarpur à Sitamarhi, meilleure qu'en mai dernier mais bien médiocre. Elle franchit le Gandak, de nouveau à moitié vide maintenant, sur un assez misérable pont dont le tablier repose sur des flotteurs. C'est en fait un pont de bateaux. Toute cette région est menacée par le caprice et le déplacement compliqué du Gandak et de son collègue le Bagmati. Pas la peine pour un géographe consciencieux de marquer trop nettement leur position sur la carte, cette position varie constamment au hasard des passages qui s'ouvrent et qui se bouchent pour le plus grand ennui des riverains. On

quitte la route de Sitamarhi pour faire encore sept ou huit kilomètres vers l'est dans une campagne charmante où chaque village avec ses palmiers, ses buffalos en train de ruminer, ses chèvres, ses groupes d'enfants, de femmes, ses huttes en bambou et roseau, ses arbres et cultures variés, offre des tableaux et des scènes délicieuses; la lumière de ce ciel des Indes est quelque chose d'extraordinaire: en approchant du coucher du soleil il semblait que nous étions comme dans un paysage de soies fines, nuances exquisés, et quelque chose de substantiel dans ces lumières, si douces, des lointains. Pauvreté, misère extrême, — mais beau comme un spectacle absolument naturel, harmonieux — (en mineur malheureusement) depuis des siècles. P. nous reçoit de la manière la plus cordiale. Il est entendu qu'en attendant que le vaste projet de déplacement et reconstruction de villages soit au point, nous nous occuperons avec notre équipe indienne — encore à constituer — à faire des travaux utiles dans le voisinage du Centre.

C'est donc l'endroit où nous ferons nos débuts et au premier repas que P. nous offre, nous ne pouvons nous empêcher de rire des vagues peurs que nous et nos amis avons eues en pensant au régime alimentaire qui nous serait « infligé ». Ici il y a des œufs en quantité et excellents à 3 annas (je dis 21 centimes $\frac{4}{10}$) la douzaine, du poisson à 1 anna (je dis 7 centimes $\frac{1}{10}$) le seer, qui vaut à peu près un kilo, du lait à 1 anna le litre (7 centimes $\frac{1}{10}$), des bananes à 2 douzaines pour 7 centimes $\frac{6}{10}$, des quantités de canards sauvages qu'on vous apporte et vous cède, sans qu'on ait marchandé, à 4 annas, c'est-à-dire 28 centimes et $\frac{1}{2}$ la pièce ! Comme notre hôte, sa « dame » et ses trois fillettes, ainsi que les six ou sept volontaires indiens qui vivent avec eux, sont des gens modestes, on ne mange pas constamment

ici toutes ces bonnes choses ; le riz, le dhal, les légumes bouillis, entre autres les aubergines (brinndjal) restent la nourriture fondamentale. Mais l'énumération précédente des ressources gastronomiques du pays marque que pour celui qui n'est pas réduit à vivre absolument à 14 centimes $\frac{2}{10}$ par jour, on se trouve ici tout simplement dans un pays de cocagne...

Salaires.

Cela paraît fantastique à dire et malheureusement n'allège pas le sort de ceux qui reçoivent pour paye 4 gobelets $\frac{1}{2}$ de riz pour sept heures de travail par jour. P. confirme non seulement que le salaire de 3 annas par jour (21,4 centimes) est considéré comme un bon salaire, mais ajoute, que les paysans de Lourgaon que nous voyons justement passer en troupe sur la route, travaillent pour le compte de leur zamindar (propriétaire foncier) au salaire de $1\frac{1}{2}$ anna par jour (10,6 centimes). Je cite ce chiffre au commissioner Scott, un des jours suivants, et lui-même répond énergiquement « pas possible... ». J'en réfère à P. qui devant le magistrat de district, M. Swanzy, nous donne confirmation et précision du fait qu'il rapportait : Les ouvriers de campagne reçoivent comme salaire en tout et pour tout 4 seers (théoriques) de riz, ce qui au poids local fait en réalité 2 seers $\frac{1}{2}$ valant, au prix courant, $1\frac{1}{2}$ anna (10,6 centimes).

Je remettrai doucement M. Scott au courant la prochaine fois que je pourrai le faire en douceur. Bien entendu je ne puis pas insister trop et trop systématiquement sur les points délicats et douloureux. Exploitions d'abord les excellents points qui sont prêts pour une *vraie* collaboration. Pour trancher définitivement cette question salaire, en antici-

pant un peu, je signale notre propre expérience aussi concluante que possible. Lorsque, à la réunion sous l'arbre de Sonathi, le mardi 20 novembre, à la nuit tombée, nous proposons aux paysans du village de commencer le travail sur la route le lendemain, P. me demande : « Quel salaire proposez-vous ? » Je réponds : « Un salaire assez bon pour qu'ils soient tous contents, — pas trop haut afin que tous ne se précipitent pas vers nous pour l'unique raison que nous payons beaucoup mieux que d'autres ». Là-dessus P. annonce qu'ils recevront chacun 2 annas (14,2 centimes) pour la journée normale en cette saison de sept heures de travail. Non seulement tous approuvent en parole — mais le lendemain, alors que nous avions demandé vingt hommes, il y en avait trente-cinq qui se sont mis au travail et il y en aurait eu plus encore si nous avions engagé tous ceux qui se sont présentés. Ils ont réagi à l'offre de 2 annas exactement comme cela devrait être si le salaire ordinaire est de 1½.

Je reprends mon histoire. Arrivé aux huttes du Centre de Sonathi qui couronnent les murs du réservoir, nous pouvons admirer dans le coucher du soleil la plaine immense qui s'étend de tous les côtés, à l'infini, sauf aux points où l'horizon se heurte à des groupes de palmiers, à de petits bouquetaux d'arbres plus denses ; au loin, dans les arbres, les pauvres huttes en boue, bambous et roseaux du village de Sonathi — les champs labourés, coupés par la route — une route secondaire — (de dixième classe à en juger par son entretien actuel) mais parcourue de la première heure du matin jusqu'après le coucher du soleil par de très nombreux groupes de paysans et paysannes. Le Centre comprend P., sa femme qui fait la cuisine pour tous, ses trois fillettes, le jeune médecin indien, trois ou quatre jeunes volontaires indiens et quatre ou cinq serviteurs-coolies.

Après le repas pris en famille, nous nous réunissons autour d'une bonne lampe à pétrole à bec Auer et à pression et P. nous explique la situation des villages voisins. Dès le milieu de juillet, un grand nombre de maisons ont pendant deux mois été baignées dans l'eau qui montait, suivant les endroits, de trente centimètres à un mètre cinquante au-dessus du niveau du sol.

Nous allons visiter ces villages le lendemain matin, dimanche. Lourgaon est comme assis dans un tub : restes de huttes démolies, tas de boue ; si on circule à pied, l'eau vous monte jusqu'aux genoux. Dans les villages inondés, nous circulons en chariot traîné par deux bœufs ; c'est la prise de contact, la première du service civil avec le champ de bataille. Les gens après s'être réfugiés ailleurs, entre autre sur la digue de P., pendant les hautes eaux, sont rentrés chez eux, mais ils aimeraient bien n'avoir pas une seconde fois la même expérience.

P. est paternel avec tous. On nous reçoit partout cordialement. Aucun doute sur l'urgence d'aider ces braves gens. Nous visitons le même jour plus loin sur la route de Sitamarhi le village de Darhampur auquel M. Scott semble s'intéresser spécialement. Même désolation aquatique ; les grenouilles partout maîtresses exclusives du terrain. C'est incroyable que ces pauvres paysans en se serrant sur un bout de talus resté sec, en retirant les pieds, pour ainsi dire, et en rajustant d'un cran encore leur ceinture furieusement serrée, arrivent à supporter n'importe quoi — un inconfort et une incertitude atroces. La terreur du destin et la lutte sans merci contre ses péripéties marquent l'expression de ces hommes de quelque chose d'indescriptible. L'étrange, le merveilleux, c'est qu'il ne paraît s'y mêler ni méchanceté ni amertume — acceptation naturelle du dernier, du suprême effort.

Joe et moi nous nous retrouvons le même soir à la résidence de M. Scott. Agréable dîner, où nous rencontrons le président du district board, le conseil exécutif de la division — il s'appelle Srinarayan Mahata — homme riche, plus ou moins banquier dans le privé, aux idées larges, collaborant volontiers avec le gouvernement sans être détaché, me semble-t-il, de la cause nationale indienne. Type raisonnable et bon en somme, mais trop facilement résigné à un système où tous ne se sentent certes pas aussi à leur aise que lui.

Lundi après-midi visite au village de Mustafagunj où l'on se propose de transporter les gens de Minapur, palabre sur la place du village avec le zamindar et une foule pittoresque à côté du temple hindou dont le carillon se déclenche au milieu de nos débats. Tous sont d'accord pour le projet, le zamindar aussi.

Nous repassons notre pont de bateau et le faubourg poussiéreux, illuminé de Muzaffarpur et rentrons pour la nuit au Centre du B. C. R. C. C'est moins grandiose qu'à la résidence mais parfait d'hospitalité. Mardi 20, retour à Sonathi. Organisons notre installation provisoire dans cet endroit hospitalier entre tous et le soir, sur la place du village, conférence à la lune et la lanterne avec les gens du village. Je devine deux ou trois phrases hindi de notre fidèle P. qui arrange tout, prévoit tout, pense à tout.

Mercredi 21 : Après une bonne nuit dans notre hutte sur les lits de sangle, une bonne douche à la pompe ; avant la sortie du soleil, Vénus, rayonnant point de diamant, dans l'océan de couleurs idéales qui monte de l'Orient. Je remarque que mon pantalon de travail, mon bleu qui a servi en Suisse et en Angleterre, prend, sous ce ciel un rayonnement

extraordinaire, bleu-mauve-rouge. Ai-je la berlué ? Peut-être la joie d'avoir enfin repassé mon bleu ici pour

un vrai travail de service civil aux Indes ;

enfin nous y sommes. Déjeuner de bon thé chaud et de légumes et nous trouvons à Sonathi notre groupe de trente-cinq paysans indiens de la « première unité » — exactement ceux dont j'ai parlé partout dans dix-sept conférences en Angleterre et en Suisse — exactement, « conforme au programme ». Il faut que j'arrête mon feuilleton à ce « climax ». Du 2 novembre à aujourd'hui lundi 26, les choses n'ont fait que s'améliorer. Réjouissez-vous, chers amis, de la prochaine livraison à laquelle je vais travailler incessamment ! Ceci doit, j'espère, si je m'arrête ici, prendre l'avion mercredi à Allahabad.

Très affectueux messages

PIERRE.

Muzzafarpur, 1^{er} décembre 1934.

(Un premier décembre où il fait une de ces chaleurs très suffisante chez nous pour mi-juillet ou mi-août.)

...Chaque matin, du haut de cette digue de Sonathi qui domine la plaine et où à l'heure où j'écris j'ai déjà vu bien des levers de soleil — on se creuse la tête pour trouver quelque terme capable de fixer cette prodigieuse splendeur — je reste accablé de cette régularité de splendeur, chaque matin et chaque soir. Et le matin Vénus domine la situation pour achever et anéantir celui qui tenterait une description.

Toute cette immense plaine est vivante. Le soir, le hurle-

ment bizarre des chacals qu'on ne voit jamais, — j'ai cru en voir un filer devant l'auto, mais ça avait plutôt l'air d'un renard, — de bonne heure le matin, un singulier oiseau qui pourrait bien être « the laughing bird » (l'oiseau qui rit). Puis entre les immenses nappes lumineuses du ciel et le reflet dans l'eau de la vaste citerne, des vols sans fin et silencieux de corbeaux. De temps en temps, un grand triangle de canards sauvages passe dans le ciel. Tout autour, sautillant à toutes les heures, l'éternel « miner bird ». De tous côtés dans la campagne des oiseaux aquatiques de toutes descriptions : de vastes étendues d'eau et personne qui les inquiète. Comme une neige au sommet d'un grand arbre, toute une troupe de « Bogula », des hérons. Perché sur un grand arbre mort isolé, un vautour solitaire et, posés sur les branches du même arbre mort, tout gris, quatre ou cinq petits paquets verts... qui sont des perroquets.

Mais la plaine vit, et pas seulement de la vie des animaux ; cette région est très peuplée. Si on prête l'oreille déjà avant le lever du soleil, de tous les côtés il vous vient, des villages à peine visibles le jour dans le feuillage, des bruits de voix, de rire, des bouts de chants. Incroyable que dans ce pays de *misère noire* on chante positivement, le soir et le matin, plus qu'on ne chante dans nos campagnes. La plaine entière est doucement bruissante et sonnante de lointaines voix humaines.

Souvent le soir les chiens, ces affreux chiens maigres et galeux, font aussi leur concert.

Ai-je dit le mystère qui m'intrigue ? Sonathi est un de ces endroits, comme j'en ai vu plusieurs depuis, posés au bord d'une eau stagnante où théoriquement on devrait être dévoré de moustiques et où il n'y en a pas un. Cela vaudrait la peine de chercher pourquoi. Les nuits sont fraîches, mais

cette fraîcheur est très relative et d'ailleurs cela n'explique pas les différences entre les « populations moustiques » de différents lieux au climat analogue.

Tukri et Kodari.

Maintenant la « journée impossible », celle du travail manuel (horrible dictu) aux Indes est arrivée en cette matinée mémorable du 21 novembre.

Nous rejoignons les paysans sur la route, un lot bien mélangé, tous plus ou moins marqués par la misère : l'un d'entre eux rappelant les effrayantes photographies de famine répandues en Europe pour faciliter les collectes, une anatomie réduite à un squelette... ni mollet ni cuisse... les jointures saillantes parce que les os du genou et des chevilles gardent leur dimension irréductible, même si on ne mange pas. Dans le groupe, au cours du travail, quelques femmes, quelques enfants, garçons et fillettes se faufilent aussi pour porter des paniers et avoir droit à un salaire qu'on leur donnera à volonté. Ils arrivent avec leur kodari, bêche emmanchée d'un bambou, et des paniers (tukri) soutenus d'une petitesse ridicule. L'arrêt séculaire, millénaire dans l'évolution technique qui apparaît dans cet outillage inférieur à celui qu'Abraham ou les fils d'Abraham avaient certainement s'ils étaient un peu débrouillards, a quelque chose d'accablant.

O pelle à vapeur, grand excavateur, que j'ai regardé fonctionner pendant une demi-heure aux fouilles des nouveaux bâtiments près de la gare de Lausanne, pelle à vapeur où es-tu ? Eternel, sois loué, pour notre puissante, très serviable, très bonne sœur, pelle à vapeur ou électrique. Elle enlève de son bras puissant, d'un seul coup, plus de tonnes

que Schenker lui-même n'a jamais demandé à une Sœur du service civil d'en transporter... elle remplit trente wagonnets Décauville en quinze minutes... Pelle à vapeur ! Pelle à vapeur !

En attendant, je me trouve personnellement muni d'un panier qui a exactement la dimension d'un chapeau pour tête médiocre : le plus petit de tous les paniers de toute la compagnie. J'accepte en ma personne cette humiliation suprême de la technique moderne et, muni de cet instrument, me mets dans la ligne des paysans pour apporter ma contribution à la digue destinée à franchir les océans de haine et de malentendus,... et à traverser, pour commencer, une mare où on se mouille les pieds, tout là-bas au beau milieu de la plaine du Gange. Nous voici lancés. On creuse la terre avec le kodari, on charge les paniers. Chacun son rôle ; division du travail ; on regarde l'autre faire, on ne se presse pas trop, le moins possible ; si l'on peut, on ne fait rien du tout. Toute cette misère du travail dégrade. Je savais ça, je m'attendais très exactement à ça : pour 14,2 centimes (je dis bien virgule *deux* ; le deux représente des millièmes de millièmes qu'il ne faut pas négliger, car ils représentent encore à l'heure de la paye un petit fond de gobelet de riz qui permettra de sentir un peu moins la faim dans la famille...). Pour 14,2 centimes la journée, peut-on demander davantage ? Tout cela est idiot et absurde — moins cependant que l'autre bout — la guerre, l'immense machine, le tank infiniment plus coûteux et plus puissant et plus savant que la pelle à vapeur, l'ignoble monstre enfanté par l'égoïsme potencié et divinisé des nations. La matière grande ou petite n'est rien. L'essentiel, c'est l'Esprit. L'Esprit peut s'associer à un très petit panier. Le petit panier, en esprit et en vérité, est infiniment préférable à la grosse machine servante de la haine et du

mensonge. C'est la leçon dont je m'efforce de me pénétrer en transportant mon fond de chapeau, chargé de trois mottes de terre, pas trop grosses, car elles n'y tiendraient pas.

D'abord le travail est tout à fait confortable, mais nous arrivons à une vaste brèche à franchir avec notre digue... et l'on ne peut trouver la terre pour la construire qu'en franchissant un fossé où l'eau vous monte jusqu'aux genoux. Divers systèmes peuvent être essayés : aller pieds nus à l'indienne... ça va très bien... il faut seulement prendre garde de ne pas perdre l'équilibre et s'étaler dans la « flotte ». Un autre procédé consiste à entrer dans l'eau avec ses bonnes solides chaussures européennes, admettant une fois pour toutes que l'eau y pénètre et en sorte librement. On est ainsi mieux protégé contre une blessure éventuelle par quelque vieille tige cachée dans la vase. Les pierres n'existent pas dans ce terrain. Quand il fait assez chaud, c'est un préjugé de ne pas vouloir entrer dans l'eau purement et simplement avec ses souliers et ses pantalons ! Je crois d'abord devoir sacrifier à ce préjugé en relevant mon pantalon bleu à la façon des matelots jusqu'au-dessus du genou. Mais l'inconvénient est que ce soleil de novembre est encore assez fort pour vous cuire la peau au rouge écrevisse. Cela me ramène au procédé qui consiste à laisser à ce vêtement son rôle protecteur complet jusqu'à la cheville, et à le tremper lui-même en toute sérénité.

Si pour se protéger du soleil on a besoin du casque, cela tranche la question de savoir si on portera le « tukri » sur la tête comme les Indiens ou autrement. « Autrement » s'impose. Mais alors le panier est l'instrument le plus inconfortable qu'on puisse imaginer à transporter dans le bras comme nous le faisons le premier jour. Immédiatement nous suggérons des procédés révolutionnaires, évoluant plus vite en

vingt-quatre heures que la technique hindoue n'a réussi à le faire en six ou sept mille ans. Nous inventons la civière qui, avec un bout de serpillière monté sur un cadre de bambou, se trouve fabriquée en dix minutes. Cela nous permet, à deux, de porter facilement la charge de trois paniers de bonnes dimensions, chargés à bonne mesure. Ainsi chacun de nous atteint immédiatement son rendement dépassant de 50 % celui du meilleur coolie ; nous sommes déjà sur la voie splendide et redoutable de la pelle à vapeur. Toute espèce de questions se posent instantanément dans ce pays où des milliers d'ouvriers manuels sont sur le point de mourir de faim. De même que la Municipalité de Lausanne, en temps de chômage, a interdit l'usage de la pelle à vapeur aux entrepreneurs travaillant pour la ville, je sens tout de suite qu'un édit va être nécessaire contre l'usage de la serpillière... en concurrence avec le « tukri » des Assyriens. Je n'aborderai ces problèmes du travail, qui rempliraient un volume, que sur les points très particuliers touchant spécialement les principes et les espoirs du service civil.

Nous payons, ai-je dit, deux annas (14,2 centimes) pour la journée d'à peu près sept heures. Nous n'en sommes pas particulièrement fiers. J'ai dit les raisons et je rappelle aux amis que leur tempérament syndicaliste ferait justement bondir, que nous ne sommes pas des planteurs de canne à sucre mais que pour ce « salaire » dérisoire ces paysans travaillent pour eux-mêmes, pour la route de leur propre village. En outre nous ne travaillons pas le samedi après-midi et pas le dimanche... Et comme les paysans doivent manger ces jours aussi, nous leur donnons leur « plein salaire » de 14 centimes aussi pour le samedi et pour le dimanche (quand ils sont venus trente-cinq pour deux annas par jour, ils ignoraient ce détail, ce boni). Le samedi après-midi ils viendront

pour apprendre à lire et à écrire avec un des volontaires indiens comme maître, et le dimanche matin nous nous réunirons une ou deux heures, non pas d'abord pour nous ingurgiter réciproquement l'Évangile ou la Baghavad Gita, mais pour nous rapprocher, pour causer autrement qu'on ne peut le faire sur le champ de travail, s'il y a moyen de le faire naturellement, et pour arriver peu à peu aux choses les plus importantes, pour eux et pour nous.

Pendant que nous travaillons, le trafic très animé de la route offre le spectacle le plus pittoresque ; à l'endroit où nous sommes, les gens traversent à gué : paysans et paysannes qui vont au marché voisin. Les femmes, singulièrement gracieuses avec leurs fardeaux sur la tête, obligées de relever leurs saris de couleur pour ne pas les laisser tremper dans l'eau, gestes gracieux, retenus, pleins d'harmonie et de décence naturelle. La plupart ont l'air prodigieusement fatiguées et tourmentées, quelques-unes encore jeunes et belles. C'est pour ces femmes surtout que la construction de notre passage pour piétons sera utile. Constamment passent des chariots à bœufs conduits par de vieux paysans tannés et retannés par le soleil. Un palanquin transportant dans une caisse en étoffe rose une personne invisible. Quatre hommes le portent péniblement. C'est un gros Raja ou peut-être tout une famille qui est là-dedans. Les quatre coolies trébuchent sur notre petit passage ; ce serait un spectacle de voir la caisse basculer et tomber dans la mare en obligeant le contenu à se relever dans un sauve-qui-peut général. Cette jouissance démocratique ne nous est point donnée. Ce palanquin est du système que j'appellerai « mono-bambou », qui paraît le plus impratique du monde, la lourde caisse est portée par un seul énorme bambou à chaque bout duquel deux malheureux porteurs s'évertuent, pressés l'un contre

l'autre pour avoir chacun la même part du poids et se marchant sur les talons ou sur les orteils l'un de l'autre.

A un moment donné, pour transporter notre terre pour la digue plus commodément, nous nous servons de deux bateaux. C'est la première fois que le service civil emploie officiellement une marine ! — depuis l'aventure des amis anglais dans le Tarn à Lagarde, aucun bateau n'a jamais joué de rôle dans nos campagnes.

Comme le charretier ailleurs, ici le batelier s'en donne, une fois qu'il a poussé son bateau en place, de se croiser les bras et de laisser charger et décharger les autres. Le navire implique toutes espèces d'aventures nouvelles : on le charge trop, il repose sur le fond, s'enlise, s'accroche à des bas-fonds sur son court trajet d'une trentaine de mètres. Et voilà mon bon Joe qui soudain glisse et s'assied dans l'eau au grand amusement de tous.

Il y a aussi la construction des passerelles sur pilotis en bambou. On les coupe au buisson voisin comme chez nous on coupe le sapin à la forêt voisine. Je vois un jeune Hindou à peau très noire, barboter dans l'eau jaune au milieu des bambous tout verts qu'il vient de couper et tire après lui vers la digue ; singulier spectacle magnifiquement coloré de nature exotique. Ce garçon a l'air d'un jeune sauvage plein d'une vie farouche. Il pousse sur une note élevée des exclamations rauques, qui donnent une tout autre impression que l'hindou ordinaire.

La paie.

Le soir du samedi 24 j'ai assisté à la paie de nos paysans qui a lieu non pas toutes les semaines mais *tous les soirs*. Sur la suggestion de C.-F. Andrews, j'ai tout à fait renoncé *pour*

le moment à faire de la paie la petite cérémonie de souvenir international dont j'ai parlé souvent dans mes conférences et ailleurs. Nous n'en sommes pas encore là. Pour ces pauvres gens, une « paie » qui vient de notre service lointain, ne peut pas encore se distinguer clairement et nettement de celle qui vient des amis — non moins lointains pour eux — du Comité de secours du Bihar, soutenu par toute l'Inde. Ce pauvre homme au front soucieux, dévoré par le souci du riz quotidien, dont la maison a été fendue par le tremblement de terre, emportée par l'inondation, n'a pas vraiment le loisir d'entrer dans la distinction subtile de ce qui est en deçà de Bombay, et au delà de Bombay, et de toutes les finesses politiques qui s'y rattachent. Patience ! Notre action « politique » pour ne pas se faire sentir dans la hutte du paysan n'en sera pas moins très puissante si nous faisons convenablement notre simple besogne.

J'en étais à la paie, dans une des huttes du centre de Sonathi. Le jeune secrétaire Phani Bannerji est accroupi devant sa table basse portant le registre des travailleurs, de tous les nôtres, ceux de Sonathi, Lourgaon, Bassauli aussi. Il fait nuit, la scène est éclairée devant le falot de sûreté. Près de la petite table, un autre serviteur du centre est accroupi devant un sac de riz, le pauvre riz bien grossier qui donne le plus de nourriture pour le moindre prix. Les paysans se pressent autour de la hutte, quelques-uns à l'intérieur, leurs figures tragiques, mais sans amertume, éclairées par le falot. Bannerji appelle un nom, écrit dans le registre : Bubhnishwari ; le paysan s'accroupit lui aussi en face de l'homme au sac de riz et tend un pan de la pauvre pièce de toile usée et salie dans laquelle il est habillé. L'homme au sac, c'est le caissier, d'une voix psalmodiante, compte quatre gobelets de riz : Ek, Dou, Tin, Châr... qu'il verse dans le pan de toile du

paysan. Le compte s'arrête déjà là... c'est furieusement court. Silence, mais le compte n'y est pas tout à fait, pour deux annas, le paysan a encore droit à une fraction. Le caissier plonge le gobelet dans le sac, le secoue pour s'assurer que ce n'est ni trop ni trop peu, en reverse un peu dans le sac, — on entend chaque petit grain de nourriture se trémousser dans le métal — et d'un geste brusque qui tranche la fraction jette le fond du gobelet dans la toile tendue. Le paysan se lève et passe son pouce à Bannerji qui le prend, l'humecte d'abord d'un tampon d'encre et le presse dans le registre à côté du nom de Bubhnishwari. Cette paie-là a vraiment quelque chose d'auguste, impressionnant et navrant à la fois. Il faut travailler fidèlement et sans se lasser pour que — dans bien des années peut-être, mais un jour certain — tous ces Bubhnishwari et leurs enfants aient tout le riz qu'il leur faut et beaucoup d'autres bonnes choses à côté. La patience de ces braves gens dans leurs dures épreuves a quelque chose d'effarant. Je disais : une expression tragique mais sans amertume. C'est très frappant : des expressions ravagées par la lutte constante, multipliée, ramifiée contre les choses... mais sans qu'il y paraisse le moindre aiguillon de ressentiment contre des gens que le paysan porte bel et bien sur son dos comme s'ils n'existaient pas, lors même qu'ils l'écrasent. Cette résignation a quelque chose de surnaturel, « uncanny ». Etrange de penser que la moitié des taxes que ces pauvres gens payent et qui font des millions, servent à entretenir l'armée « pour la défense des Indes », la défense contre qui, juste ciel ?

Deux jours après notre mise en train, à Joe et à moi, sur la route de Sonathi, j'ai été bien heureux d'envoyer un mot bref à Gandhi auquel je n'avais pas écrit depuis mon départ de Bombay le 11 juin. Il faut lire et relire les dernières

lignes de sa déclaration expliquant sa retraite du Congrès :

« C'est ma conviction certaine que si les classes dites supérieures consentent seulement à s'identifier avec les classes dites inférieures et à leur prêter l'appui de leur intelligence et de leurs capacités, l'Inde peut devenir un pays où couleraient le lait et le miel, et peut réaliser son indépendance économique sans une guerre mortelle avec le gouvernement ou avec les capitalistes. L'indépendance politique suivra tout naturellement, sans l'intervention de la désobéissance civile. »

C'est absolument juste. Tout ce qu'on peut faire pour aider à la réalisation d'un pareil programme *doit* être fait énergiquement. C'est une profonde satisfaction de se trouver au moment où Gandhi écrit ces paroles, en route pour rencontrer les paysans sur le champ de travail offert par leurs villages, et, anticipant sur la dernière phrase, de vivre dans cette saine atmosphère où il n'y a proprement plus ni Hindous, ni Anglais, mais des gens de bonne volonté mis en rapport avec les fonctionnaires du Gouvernement qui n'apparaît plus comme « étranger ».

...Les gens qui passent sur la route mettent à nous regarder travailler (sans rien faire eux-mêmes) plus de discrétion que ce n'était le cas dans la plupart des localités de l'Europe où le « Service » s'est mis en action. Et cette discrétion se maintient malgré l'étrangeté de voir ces grands Européens courir avec paniers ou civière.

Un passant dit, en nous voyant, une courte phrase en hindi que P. me traduit : « Earning Virtues ». « Ils font provision de bonnes œuvres » (pour s'assurer une bonne place dans la vie future). Singulière notion ! Ils n'ont pas la moindre idée qu'on puisse *être au paradis dès cette vie même*, les pieds dans la boue mais le cœur content, dans un service plein de belles promesses pour tout le monde.

Réunions avec les paysans.

A notre première réunion du dimanche, il y a huit jours, avec nos hommes, nous avons parlé de Gandhi. Ils savaient qu'il était contre le *toddee* (l'alcool du jus de palme, la plaie du paysan) et l'emploi des marchandises étrangères. P. a précisé, « contre le *toddee*, contre le tabac, et il aurait pu ajouter, contre le thé ».

Je ne sais pas trop quel effet le sermon a eu sur les paysans, mais il a fait ricochet sur nous avec une certaine force. Joe a dit qu'il allait cesser de fumer pour supprimer les quelques centimes de « vaine » dépense par jour, malgré le grand effort que l'acceptation de cette privation lui demande, et moi j'ai dit que je renoncerais au thé bien que ce ne soit pas commode ici : au milieu de toute cette misère *on sent la nécessité* de faire un effort sur soi-même.

Je trouve que c'est de très bon augure que le sermon — le premier — ait au moins eu pour effet de convertir partiellement ceux qui se croyaient plutôt en position de prédicateurs.

Après notre conférence décisive du lundi 26 novembre, P. et moi rentrons à Sonathi et, mardi, nous préparons pour l'enquête dans le district de Minapur. Nous avons acheté préalablement les cartes nécessaires pour marquer nos résultats (localités où les villages désirent se transporter) et nous avons pris au dépôt du district une tente que M. Swanzy met à notre disposition. On nous en donnera autant qu'il nous en faudra. Tout se passe dans ces bureaux et dépôts, officiels ou non, avec une lenteur prodigieuse au milieu d'un tas de gens qui ont tous l'air d'être là surtout pour ne rien faire. Impossible que la moyenne des hommes

ne soit pas très misérable, si la moyenne fait aussi peu, et aussi peu systématiquement le peu qu'elle fait.

Pendant trois jours, le 28, 29 et 30 novembre, marchant du matin au soir, nous avons eu vingt réunions avec les paysans dans dix-sept villages, plus ou moins entourés d'eau, aux maisons plus ou moins démolies, pour nous informer plus exactement des besoins et des désirs des habitants. Le garde-champêtre et agent de police de chaque village — le chowkidar — nous accompagne au village suivant, longeant sur des talus de séparations minuscules des carrés de rizières, passant des fossés et des mares pieds nus ou en bateau. Certains villages sont comme de véritables îles. A partir de Minapur, sur les ordres d'un chef de police qui veut nous être particulièrement utile, un chowkidar plus expérimenté et un « constable » (encore supérieur au chowkidar) nous accompagnent d'une manière assez fantastique. Ils ne sont jamais là au moment du départ, nous rattrapent tant bien que mal après que, lassés d'attendre, nous sommes partis sous la conduite d'un paysan quelconque, reparaisant tout à coup au moment où nous croyons les avoir définitivement semés ; ils sont, en fait, d'une inutilité presque totale. Je ne sais pas si le chef de police a simplement voulu s'assurer que P., dans son discours vingt fois répété aux paysans, ne fait pas de propagande subversive. (P. est naturellement membre du Congrès et a été plusieurs mois en prison.)

Nous arrivons dans le village. Notre guide nous mène vers une maison où il y ait quelque chance de trouver une kathia, sorte de sommier sur pieds, fait avec des sangles, qui fait sofa ou lit très confortable. Pendant ce temps les paysans qui ne sont pas trop loin du village se sont rassemblés, nous ont suivis — ou le chowkidar les appelle — et nous avons rapidement une assemblée qui varie de 15 à 40 chefs de

familles, avec un nombre indéfini d'enfants assistant au spectacle. Les femmes, très rares, écoutent quelquefois à distance. Une seule fois, dans ces vingt réunions, une femme a émis une opinion. Elle avait l'air un peu mégère; c'était un cas anormal, toutes les autres se taisent et obéissent (à moins qu'elles ne commandent par derrière un mari qui en public a l'air d'être le chef, je ne sais). P. avec une bonté et une patience jamais lassées explique l'affaire en douceur : comme quoi le projet de correction de rivières des ingénieurs, s'il s'exécute, prendra du temps et qu'il faut envisager aussi la solution d'installer de nouveaux villages sur terrains plus élevés. Il explique que, dans la règle, chacun devra payer son nouveau terrain, que le gouvernement prêtera l'argent immédiatement nécessaire. L'idée est de fournir de nouveaux logements pas trop loin des champs actuellement cultivés qui, autant que l'inondation périodique le permet, resteront cultivés par les mêmes paysans.

Des questions sont posées, personne ne s'excite et ce qui m'étonne, c'est que sur ce point considérable pour les paysans d'un aussi vaste déménagement, on arrive dans beaucoup de cas à une décision rapide et immédiate. On peut douter que la décision ainsi prise soit très solide. C'est le doute que j'émettais plus haut au sujet des neuf cent soixante familles qui, dans cette région, ont décidé de changer de place. Dans quelques villages on nous répond que la chose sera discutée encore. Il s'agit surtout dans ces cas-là du choix d'un nouveau terrain, de sa position générale que nous laissons au jugement des paysans. Il va sans dire que la question a déjà été tournée et retournée depuis des semaines avant notre arrivée par ces paysans eux-mêmes. La décision n'est pas aussi brusque qu'elle ne paraît.

P. me traduit ce que les paysans disent et je pose aussi

mes questions. Nous évitons d'exercer une pression quelconque. Quelques villages répondent : « Nous voulons attendre un an encore et voir ce qui arrivera ». Le malheur est que dans un an les fonds pour réparation des suites du tremblement de terre qui sont à la disposition du gouvernement et du B. C. R. C. seront liquidés. On ne peut pas facilement faire durer indéfiniment une action de secours de ce genre. Nous n'osons peser sur cette remarque importante de peur de provoquer artificiellement une décision affirmative dans un cas où elle ne s'impose pas.

La même scène se répète vingt fois avec quelques variantes. Je me rappelle spécialement la réunion dans l'échoppe — un abri couvert de chaume — d'un pauvre vieux forgeron ; son soufflet, ses deux marteaux, une pince, comme enclume un bloc de fer informe, quelques pauvres petites faucilles (à 5 centimes pièce je suppose) dans les cendres de son feu. Le vieil homme a l'air de la statue de la douleur, trop accablé pour se plaindre, dire quoi que ce soit ; et voilà après le tremblement de terre et l'inondation, notre palabre qui tombe dans son pauvre atelier ! soit... encore ça ! Accablé, il tient le coup quand même et pendant que les gens se réunissent et qu'on attend, il tire son soufflet et frappe ses faucilles, sans perdre une minute ! Travailler ! travailler jusqu'à ce que dans un autre monde, une autre vie, les choses s'arrangent un peu.

Un paysan de cinquante à soixante ans, avec une forte moustache noire, l'air d'être français (étrange la multiplicité des types de physionomies dans ces foules hindoues), solide et brave ; une petite fille toute mignonne à côté de lui, se presse gentiment contre le bras de son rude papa, de son bon papa qui a l'air de bien l'aimer aussi, et on sent en lettres parfaitement claires toute la tragédie : angoisse et soucis permanents du père qui ne peut pas nourrir assez bien ses

enfants, et peut-être angoisse plus grave encore de la fillette qui sent obscurément que son père est tourmenté et qui voudrait pouvoir lui aider ; comme elle pourra, avec son petit fer plat, elle grattera sans doute de l'herbe pour la chèvre, le long du chemin (et cette famille elle aussi paiera sa petite fraction de taxe pour l'armée et la défense de l'Inde).

Il est temps que je m'arrête.

Bonnes amitiés. Merci à tous de vos fidèles pensées.

PIERRE CERESOLE.

De village en village.

Rampur Hari, dimanche, 16 décembre.

Rampur Hari est un centre d'assez riches propriétaires ; un hameau seulement est plutôt misérable, et là encore nous sommes reçus, dans sa grande ferme, par un vieux paysan aisé, à cheveux blancs, court tondus, l'air si fin, si intelligent, si spirituel — figure hautement civilisée — dont la présence surprend dans des conditions matérielles aussi primitives.

Il est difficile de faire ici ce que nous avons fait dans le district de Minapur il y a une quinzaine : réunir les gens du village à n'importe quelle heure pour leur expliquer le projet du déménagement. Maintenant, tout le monde est occupé à la récolte du riz. C'est le moment où les ouvriers obtiennent un salaire un peu moins misérable que leur salaire ordinaire. On leur donne le seizième de ce qu'ils ont récolté, et c'est ce riz qui constituera la réserve sur laquelle la plu-

part vivront pendant les mois de pluie et d'inondation où il est à peu près impossible de sortir de chez soi.

De Rampur Hari, nous avons passé dans toute une série de villages aux noms sonores. Il y en a, il y en a ! et je suis oppressé par la vision de ces pauvres huttes en roseaux et bambous, rapidement édifiées tant bien que mal sur les débris d'une vraie maison (en boue !) dont la boue sert maintenant à relever le sol d'un ou deux pieds, de manière que leur hutte nouvelle se trouve un peu moins exposée à l'inondation. Un spectacle de lutte et de misère infinies supportées avec une résignation qui tour à tour vous émerveille et vous exaspère. Tous ces villages sont assis dans leur baquet, assis dans leurs rizières, sous leurs bananiers, leurs touffes de bambous et de palmiers qu'on s'étonne de voir vivre ainsi, la tête dans un soleil ardent, et les pieds dans l'eau. Aussi ne vivent-ils pas longtemps dans ces conditions ; les bambous, assez rapidement, les palmiers, plus lentement finissent par périr. On les voit tout bruns et tout séchés, — ce qui paraît paradoxal à cause de cette eau.

Certains de ces villages sont encore accessibles à pieds secs... c'est-à-dire en ôtant seulement de temps à autre ses chaussures pour passer un fossé ou un bas-fond. Pauvres pistes qui passent à travers les cultures, les champs ensemençés et les récoltes sur pied. On sent là une sorte de mépris, de manque d'égards pour le labeur d'autrui. Personne ne proteste : « Que voulez-vous, c'est la vie ! on est obligé de se marcher sur les pieds les uns des autres ». Voilà, semble-t-il, l'attitude générale. La piste passe parfois sur l'étroite bordure en saillie entre deux champs inondés, bordure de dix centimètres de large... exercice d'acrobatie assez agaçant. On préférerait marcher dans l'eau, mais j'ai mis mes souliers en toile blanche (blanche il y a quelques semai-

nes) et je ne veux pas les achever en marchant dans la boue plus que ce n'est absolument nécessaire.

D'autres villages ne peuvent être atteints qu'en traversant des canaux en bateau. Le bateau est parfois là où on en a besoin. D'autres fois, il faut appeler... hélér, envoyer le chowkidar... attendre cinq minutes, un quart-d'heure, une demi-heure et finalement se décider à passer avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou... ce qu'on aurait très volontiers fait tout de suite si on ne vous en avait pas empêché pour la raison que le bateau « va venir ». Près d'un canal assez profond coupant un chemin vicinal très fréquenté, nous attendons le bateau trois quarts d'heure. Amusant de voir les voyageurs plus pressés : Femmes, enfants qu'on soulève tant bien que mal hors de l'eau, vieillards avec de l'eau jusqu'à la hanche. Parfois, pour arriver au village, c'est un voyage au long cours à travers de grandes étendues d'eau entrecoupées de rizières — les unes : champs à peu près complets et compacts — d'autres : des touffes plus ou moins insignifiantes, partiellement submergées, dont la moindre sera soigneusement récoltée.

Ces traversées sont admirables : on longe des villages, on glisse tout près des pauvres huttes, des enfants curieux, des femmes curieuses aussi mais qui se voilent brusquement la figure quand elles aperçoivent ces étrangers. On suit toute cette pauvre petite vie de village indien : Partout la même hutte en roseau, partout le même vase en terre, sur le feu nourri du fumier des vaches ou des buffalos, — où l'on prépare le « bhuntya », le maïs sauté. Constamment le bateau s'ensable... les voyageurs, par ordre de dignité, descendent successivement dans la mare pour soulager l'embarcation qui finit par se remettre en marche. Pour ne point humilier le batelier, je ne descends qu'à la dernière extrémité, bien

volontiers d'ailleurs ; ces pataugées n'ont rien de particulièrement désagréable, une fois qu'on s'est habitué à sentir ses pieds s'enfoncer profondément dans la vase. Parfois le fond est glissant et il arrive aux villageois eux-mêmes de perdre leur équilibre et de s'étaler dans la mare à la grande joie des assistants. Jusqu'à maintenant j'ai réussi à garder toujours un équilibre européen plein de dignité.

Deux maisons.

Au moment de midi, lundi 17 décembre, nous passons dans la lamentable maison d'un zamindar qui est, elle, pire que misérable, elle est d'une laideur et saleté repoussantes, au milieu d'un champ de boue, entourée de rizières qui doivent représenter de grandes richesses, et occupée uniquement et provisoirement — outre le personnel subalterne — par un jeune homme, agent de zamindar. Au moment où nous arrivons sur la terrasse à laquelle accède un escalier de briques disjointes et croulantes, il est installé sous des couvertures sales — sur de la paille sale, en train de compter des roupies en faisant sonner chaque pièce d'un coup d'ongle pour s'assurer qu'aucune n'est fausse. Un horrible spectacle ; la crasse du « sari » d'une pauvre vieille indienne n'a rien d'offensant (elle fait honte au « sahib conscient »), mais la fourre d'oreiller de ce jeune bellâtre, blanche il y a six mois, et noire de crasse... alors qu'il a assez d'argent pour fumer des cigarettes et porter une bague d'or et faire sauter ainsi des écus, elle a quelque chose d'inférieur. Cette maison est construite en briques avec des arcades marquant la maison de maître, mais elle est mal tenue au point de ressembler à une sale écurie. Dans la chambre : un vieux coffre en bois — rien d'autre, sauf la paille et la saleté traînant par

terre. Pas le moindre commencement de décoration, la moindre velléité d'art — rien au mur, si ce n'est des toiles d'araignées en haut, et, en bas, de la moisissure verte montant à un pied au-dessus du sol. Le seul luxe — un luxe de sauvage — ce sont les vitres inférieures des fenêtres qui sont en verre bleu ; les autres fenêtres sont en verre ordinaire, plusieurs d'entre elles crevées. Dans une des chambres, un « dhoti » crasseux est en train de sécher. Il faut croire qu'on l'a lavé, pourtant il ne pourrait être plus sale. Dans cette maison horrible, un dialogue assez bien harmonisé se déroule. Devant ce groupe probablement formé uniquement des gens du zamindar, P. a expliqué le projet de déménagement des villages, pour ceux qui veulent. Un vieux, l'air rusé, sous-intendant du zamindar, déclare que les gens du village ne veulent pas s'en aller — qu'il leur suffira d'élever par un remblai le terrain sur lequel les maisons reposent. P. lui montre calmement que c'est là une solution plus coûteuse que d'acheter dans le voisinage un nouveau terrain hors de portée de l'inondation, et lui demande : « Que doivent faire ceux qui sont trop pauvres pour faire faire ce travail ? » L'autre répond ce qu'on nous a dit à deux autres endroits : « Dieu y pourvoira... » Remarque ne manquant pas de saveur si l'on considère que si cet homme s'oppose au déménagement des pauvres, c'est surtout pour garder sa main-d'œuvre à bon marché à portée de la main. Il est arrivé deux fois qu'on nous amène, pour notre conférence avec les gens d'un village, chez un zamindar où le village même est très mal représenté et où, s'il est représenté, il n'ose pas parler. Dans les autres cas nous avons pu éviter ça.

Les palmiers même de cette maison du diable avaient l'air malade avec de grosses excroissances déformant et dévorant leurs pieds comme des chancres. Et pourtant c'est

près de la couronne de l'un d'eux que j'ai aperçu à quelques mètres et nullement intimidée une jolie tourterelle brun clair avec un collier noir autour du cou.

Toutes les maisons de Zamindar ne sont pas ainsi : le jour suivant à Châprat j'en ai vu une, parfaite, — rarissime exception à ce degré de perfection, — solide, bien construite, bien entretenue, avec une cour parfaitement balayée, avec de jolis arbustes, quelque chose de sain, de bon et de gracieux, et de là est sorti un propre petit vieillard bien habillé, avec sur le front sa marque blanche et pourpre parfaitement bien dessinée et entretenue ; (ces signes religieux que les Hindous portent sur le front sont très souvent négligemment tracés ou à moitié effacés). Et cet homme sympathique nous a accompagnés partout ensuite dans une tournée de plusieurs heures. J'espère bien le revoir et lui demander plus de détails encore sur les choses intéressantes qu'il connaît. Il ne parle guère l'anglais tout en le comprenant, et P. me traduit ses paroles.

Un nid.

Au village de Hazratpur, à côté de la maison couverte de chaume où nous nous sommes installés pour la réunion, se trouvait un grand palmier chargé de vingt-cinq nids de Tchocha. Ce petit oiseau, un peu plus grand qu'un moineau, construit un nid merveilleux, impressionnant au premier regard, et qui vous étonne plus encore quand on examine les détails et reçoit les informations complémentaires. Il me semble avoir vu ce nid dans des musées ou des images en Europe, mais c'est un événement pour qui s'occupe de déménagement et de bâtir de meilleures habitations humaines à l'abri de l'inondation, que d'apercevoir de ses propres yeux cette construction audacieusement suspendue à dix mètres

au-dessus du sol, à deux folioles séparées d'une même feuille d'un grand palmier. Tout ça est calculé au plus pratique et au plus juste et toute une série de problèmes de constructions se posent du premier coup : comment ce petit oiseau arrive-t-il d'abord à rapprocher et à lier, pour plus de stabilité, les extrémités de ces deux folioles étalées à une certaine distance l'un de l'autre ? Il faut que le travail soit bien fait, autrement le moindre coup de vent précipitera toute la famille dans le vide et ça finira par une omelette horrible. Une fois les feuilles liées, il y suspend le sommet d'un cône abondamment et douillettement rembourré de filaments de palmiers desséchés ; le sommet du cône ainsi rempli forme un toit épais, d'autant plus impénétrable aux plus fortes pluies qu'il est dominé et abrité lui-même par le vaste mouchet du palmier qui plane au-dessus de lui. La base du cône au lieu d'être plate est fermée par une demi-sphère, admirablement, je dirais même délicieusement tangente au cône, à l'intérieur de laquelle se trouve le nid proprement dit. En d'autres termes, nous avons devant nous très exactement une bouteille suspendue au palmier par le goulot ; le nid est installé au fond.

Maintenant, pour le propriétaire et constructeur le tout est d'entrer dans la bouteille. Pas question d'entrer par le goulot qui n'est que l'extrême pointe d'un toit massif et qui doit rester massif pour que l'eau n'entre pas. Un constructeur médiocre se contenterait de percer une porte dans le flanc de sa bouteille, et s'il avait quelque notion de menuiserie plus avancée, il y mettrait un auvent de manière que la pluie n'y pénétrât pas. Mais l'auvent est insuffisant quand la pluie est fortement chassée de côté. Elle pénétrerait quand même. Construire une porte à un ou deux battants, le tchocha, comme la suite le prouve, en serait certainement

capable, mais ouvrir une porte avec ses ailes quand on arrive le bec chargé de nourriture pour la famille, ce n'est pas pratique, et le tchocha, qui a le grand avantage d'avoir des ailes, n'oublie pas qu'il peut tout aussi bien entrer chez lui par en bas que par en haut ou par le côté. Un trou au fond du nid ne ferait pas du tout l'affaire comme entrée, c'est là que doivent reposer les œufs. Il faut que cette entrée vers le bas soit indépendante. Après le toit et la suspension, sans parler de la demi-sphère, le tchocha a sa troisième et principale idée de génie : il munit sa bouteille d'une cheminée cylindrique qui s'ouvre vers le bas. Sans entamer la coupe demi-sphérique qui contient les œufs, elle débouche à son extrémité supérieure à côté du nid et se trouve recouverte et enfermée elle aussi par le toit qui s'élargit du côté de la cheminée : une bouteille avec une cheminée accolée et ouverte vers le bas.

Il y a là tous les éléments pour une « épure » de géométrie descriptive intéressante, intersections en raccordements de cônes, sphère et cylindre. Je conseillerai le nid de tchocha comme sujet d'examen à mon ami Kollros, professeur de descriptive à l'École Polytechnique fédérale. D'un pareil géomètre — le tchocha — on peut attendre des choses extraordinaires, mais en général il ne faut pas demander aux mathématiciens d'être très pratiques et débrouillards dans tous les domaines. J'en suis là de ma méditation, tournant et retournant le nid vide que des villageois de Hazratpur ont réussi à décrocher pour moi. Cette méditation poursuivie le long du chemin risque deux ou trois fois de me faire mettre le pied à côté du sentier de quinze centimètres et de me précipiter dans la boue. Jagadhis, le gentleman propre, à la maison parfaite, qui nous accompagne, voit mon intérêt pour la construction du tchocha et il dit

à P. pour qu'il me traduise : « C'est un oiseau singulièrement intelligent. L'inconvénient de cette construction si parfaitement fermée et protégée est que la lumière n'y pénètre pas. Or le tchocha a inventé un procédé extraordinaire pour remédier aussi à cet inconvénient. Au bout de la cheminée d'entrée, à gauche et à droite, le tchocha place deux petites appliques de boue et sur ces deux candélabres, il pique ou colle les lucioles, ou vers luisants volants, abondants dans la saison où il occupe ce nid.

Géomètre et physicien, et technicien seul capable d'utiliser pratiquement la lumière froide, la lumière de rendement maximum des vers luisants. (Cela me rappelle les leçons sur l'éclairage électrique du professeur Weber au Poly.) Newton et Edison combinés et munis d'ailes bien avant les frères Wright. D'abord je me dis que c'est une charmante légende ; après en avoir joui un moment, je demande à Jagadhis s'il s'agit seulement d'un fait qu'il a entendu rapporter ou s'il l'a constaté lui-même. De sa petite voix calme et sérieuse ne laissant supposer ni désir d'étonner ni tendance à exagérer, il explique que pendant le mois de Bazr (le mois de juillet), au moment où il y a beaucoup de lucioles et où le tchocha est en pleine activité, il a vu lui-même très souvent pendant la nuit, des nids de tchocha éclairés de l'intérieur par ces lucioles ! On pourrait naturellement supposer que ce que le tchocha demande aux lucioles, ce n'est pas comme Gœthe : « Plus de lumière, plus de lumière ! » mais à la manière générale des hommes et des bêtes : « Plus de nourriture, plus de nourriture ! »

J'avoue qu'après avoir été terriblement blâmé par Chaupuis pour ma tendance à prêter foi aux lettres écrites au *Times* de Londres, décrivant le monstre du Loch Ness, j'ai très peur de formuler une opinion positive et affirmative

sur l'usage d'appliques-candélabres à lucioles par le tchocha. Il y a cependant un fait incontestable et que j'ai sous la main au moment où j'écris : c'est que dans un second nid partiellement démoli qu'on m'a aussi donné à Hazratpur, les deux appliques de boue à gauche et à droite de la cheminée sont parfaitement là. La méthode de raisonnement Baconnien exigerait maintenant qu'on s'informe si des lucioles seules se trouvent collées contre ces plaques ou si des insectes comestibles non lumineux ont aussi cet honneur. On dira — et je dirais volontiers — « Si une chose pareille était vraie... ça se saurait ». Comme le visiteur du château des papes à Avignon qui, sceptique au récit de cet exil, s'écriait lui aussi : « Si c'était vrai, ça se saurait... ». Pour les naturalistes, c'est peut-être une vieille histoire, mais il y a des chances pour qu'il l'aient démolie. J'ai constaté depuis que parmi les Indiens l'éclairage du tchocha est considéré comme une chose admise et bien connue. Jagadhis explique encore que le tchocha peut facilement s'appriivoiser et qu'il montre, dans cet état aussi, la plus remarquable intelligence. On peut l'habituer à vous apporter des objets simplement en les lui nommant. Je suis prêt à presque tout croire de ce maître constructeur.

Peut-être serez-vous impatientés de cette histoire de nid, que vous aurez peut-être lue cent fois dans des récits de naturalistes ou de missionnaires. L'avantage des voyages à longue distance c'est qu'on s'y croit obligé de regarder un peu plus attentivement et d'admirer un peu mieux ce que le monde vous offre. Il vaut bien la peine d'aller aux antipodes, si c'est la seule manière de *voir* et de *réaliser* avec toute la vivacité et la fraîcheur désirables les merveilles inouïes qui sont réellement des objets comme la lune, une étoile, un petit papillon de nuit.

(Un pauvre homme m'interrompt au moment où je vais poursuivre cette lettre à Muzaffarpur, le 21 décembre... pour me présenter une pétition laborieusement écrite en anglais, me demandant de lui aider à reconstruire sa maison. Hélas, impossible !... Ici je ne peux faire de la reconstruction qu'*en gros*. Si je me mettais à céder à quiconque vient me tirer par mon pan d'habit, ce serait fini, je ne pourrais plus rien faire...

Cependant, grâce à lui, j'ai l'impression que j'ai assez parlé du tchocha : suspendre son nid à deux brins de palmier bien choisis et se laisser courageusement balancer aux plus grands vents ! Il y a là certainement un symbole et une leçon, mais pour le moment, cet homme-là ne saurait pas qu'en faire. Patience !)

Episodes de voyage, les Sadbous.

Entre les villages, sur la route, les incidents amusants se multiplient. Voilà, avançant de son grand pas régulier en lui-même tout à fait silencieux, mais qu'on entend de loin à cause de la petite sonnette assez ridicule attachée au cou d'un aussi grand animal, la masse formidable d'un éléphant. Chargé de Zamindar et famille, il s'approche d'un de ces misérables ponts en fer (au rabais) sur un des bras du Bhagmati et on le voit quitter la chaussée et entrer prudemment dans la rivière. Interdiction aux éléphants de passer les ponts ! C'est quand même assez bizarre... car on laisse passer des camions automobiles !

Inversement, sur les ponts étroits on a parfois quelque peine à croiser les longues files de chariots indiens à grandes roues qui les traversent. Mais je suis frappé de constater qu'au lieu de suivre la chaussée — déjà pas trop mœlleuse, les malheureux véhicules et les deux petits bœufs à bosses

qui les tirent, circulent à côté de la route, en bordure du champ dans de formidables ornières. P. me dit que la chaussée leur est interdite. Il faut que je me fasse expliquer ça. Ces gens qui paient des taxes — si minuscules soient-elles — pour entretenir une armée pour la « défense des Indes »... n'auraient pas le droit de se servir des misérables routes qui ça et là existent ? Leurs peu nobles véhicules sans doute les encomrent ou les endommagent trop et ce serait bien ennuyeux pour les autos d'être ainsi doublement gênés par eux. Voilà une remarque que la justice me demande de tenir en quarantaine, jusqu'à ce qu'une explication, bonne peut-être, m'ait été donnée.

Plus loin j'entends un passant crier : « Châr Outt » — Quatre chameaux ! Et en effet en voilà quatre, même cinq... l'un marchant à vide, les autres chargés de personnages bariolés et peinturlurés, chaque chameau portant accroché à sa bosse, sous tout le chargement, un de ces tambours « religieux » comme on en voit dans les temples. Je demande à P. : « Quelle espèce de gens sont-ils ? » et je reçois la singulière réponse : « Des mendiants » qui me laisse extrêmement perplexe. J'insiste et analyse le cas pour que P. m'explique un peu mieux : « Etrange manière de mendier. Comment ? aux Indes des gens arrivent confortablement installés sur quatre chameaux, — plus un de rechange — assis sur toutes espèces de bagages et ils ont la prétention que le public leur fasse l'aumône ? » — « Oui, répète P., des mendiants, des Sadhous, quoi ! » La lanterne commence à s'éclairer et je me rappelle que les gens du Congrès ont presque tous la très bonne habitude de considérer à priori et jusqu'à plus ample informé tous les « Sadhous » comme de simples mendiants et des exploiters d'un public trop bon. Mais cela reste obscur et j'insiste : « Mais enfin, quelle espèce de service

religieux ou autre rendent-ils aux gens, pour qu'on leur donne de quoi voyager comme les Rois Mages ? » P. en cherchant bien : « Ils battent du tambour ». Psychologiquement ça me paraît encore insuffisant, quoique le tambour joue un rôle capital dans ces cérémonies religieuses hindoues comme dans nos religions militaires européennes. J'insiste encore : « Est-ce qu'ils ne donnent pas aux gens du moins quelque amulette — un charme — un morceau de papier ? » P. consent : « Ils donnent quelquefois des médecines, mais ce n'est que fumisterie : le plus souvent simplement les cendres du feu auquel ils se sont chauffés pendant la nuit ». La carrière de Sadhou dans ce style-là a quelque chose d'admirablement séduisant. Il n'y a qu'à se procurer un chameau, et si on peut le voler ça doit être mieux encore, plus en harmonie avec la grande et libre aventure qui suivra. P. explique encore : « Ces Sadhous font la tournée des gens qu'ils connaissent dans différents villages et villes et sont reçus par eux. Nous retrouverons ceux-là probablement demain chez le « Mohant de Châprat... ».

Le Mohant de Châprat est l'arrière-arrière-arrière héritier d'un homme qui, il y a probablement plus d'un siècle — connu pour sa piété et sa bonté à l'égard des pauvres — avait reçu d'un homme riche un legs considérable pour ses œuvres de charité. Ce premier Mohant devait laisser sa fortune à un héritier désigné par lui et appartenant comme lui à un certain ordre de moines célibataires, pour que celui-ci emploie à son tour cette fortune au même but charitable. La transmission des biens ainsi réglée s'est accomplie conformément au programme, mais ce qui n'a pas été aussi bien réglé, c'est la transmission des vertus charitables du premier « Mohant ». Ses successeurs ont rapidement oublié que leur propriété, au fond, ne leur appartenait pas mais appartenait aux pauvres,

et ils sont devenus peu à peu des représentants de la classe la plus odieuse de zamindars : les zamindars « religieux » qui ont un temple privé dont les sonnettes résonnent plusieurs fois par jour pour honorer la divinité, mais qui sont gras à lard, — lourds et aussi peu spirituels que possible, au milieu d'un peuple de coolies maigres et affamés. Le jeune « Mohant » actuel qui nous a reçu dans sa cour encombrée par les gerbes de riz, était un jeune homme sans intérêt particulier, d'ailleurs en procès avec un autre moine qui prétendait être le véritable héritier désigné par le précédent Mohant : vulgaire question de gros sous, où la transmigration d'âmes, même d'âmes très vulgaires, n'a rien du tout à voir.

Dans la cour de ce Mohant se trouvaient effectivement avec leurs grands airs de vieux nobles, bêtes et crasseux, les cinq chameaux accroupis, nez horizontal, lèvre inférieure pendant de façon méprisante... Je pense qu'un chameau peut être proprement étrillé comme un cheval ; — ceux-là avaient des écailles de crasse.

Dans l'espoir de trouver une vague justification à ces existences déconcertantes de Sadhous sur chameaux, je demande à P. si on ne peut pas les considérer du moins comme des montreurs de ménagerie. P. repousse cette circonstance atténuante. Le chameau qu'on rencontre tous les pas à Bénarès est encore beaucoup trop fréquent ici pour présenter au public un intérêt de curiosité. Il y a seulement que ce peuple hindou est simple, trop candide, trop ignorant sans doute (trop bon aussi), trop prêt à donner à qui le lui demande une part du peu, du misérable peu qu'il a, pour exiger que ces paresseux montés sur bosse soient obligés, sous peine de mourir de faim, d'en descendre et de s'armer du kodari et du tukri pour gagner leur riz...

A peine sortis de la cour du Mohant, nous entendons tout un carillon édifiant. L'Eternel qui a fait savoir aux enfants d'Israël qu'il était fatigué de leurs sacrifices, risque bien de nous informer (par des moyens plus cuisants encore que les imprécations des prophètes) qu'il est profondément dégoûté aussi de ces sonneries de cloches, grêles chez le zamindar religieux ou largement redondantes chez les nations « militaires-chrétiennes... ».

Tout près de Châprat, nous passons près d'une hutte où une jeune fille prépare le maïs sauté et P. a la malheureuse idée de vouloir lui en acheter pour notre repas de midi. Il passe quelques « pies » à quelqu'un pour qu'on remette cette monnaie à la jeune fille, mais avec ce maïs délicieux tout frais sauté, lui reviennent ses « pies » par retour du courrier. Nous aussi, nous bénéficions de la bonté de ces pauvres gens et nous n'avons pas même battu du tambour ni sonné la moindre sonnette pour leur bénéfice. Il est probable que cette jeune femme ignorait aussi ce que nous venions faire dans ces villages...

Devant les deux à trois cents figures qui se pressaient autour de nous au marché de Dharampur où P. a pu communiquer à plusieurs villages à la fois la bonne nouvelle du déménagement en lieu sec, j'ai été saisi une fois de plus — je dois avoir dit ça au moins une demi-douzaine de fois — de l'extrême beauté du regard — beauté et bonté — de plusieurs de ces hommes jeunes et vieux, groupés et serrés autour de nous. Beauté fréquente, presque constante du regard, au moins aussi fréquente que la splendeur régulière de leurs levers et couchers de soleil toujours réussis, jamais ratés. Singulier qu'avec ces belles expressions, ils aient en fait si souvent des défauts qui ne s'accordent pas avec elles, par exemple un respect assez médiocre pour la vérité.

Je n'arrive pas du tout à savoir quel rôle l'élément religieux joue vraiment dans leur vie, c'est à peu près aussi difficile à savoir que chez nous. Les gens de Sonathi n'ont apparemment ni prêtre ni sanctuaire au village, probablement quelques petits dieux dans les racines d'un arbre ou cachés quelque part. Dans un autre village qu'on traverse en allant de Sonathi à Muzzafarpur, on trouve au contraire, bien en vue, tout près de la route et tout près l'une de l'autre, deux horribles huttes en boue toutes décrépites, dignes demeures d'idoles en terre cuite plus horribles : difformes, grimaçantes, aux jambes raides, écartées, faites — on dirait volontairement, sciemment — aussi repoussantes et grotesques que possible ; les têtes ont des faces ou des masques tellement baroques et arbitraires qu'elles vous ennuient autant que les gribouillages d'un enfant peu doué pour le dessin. Et tout cela semble n'avoir aucun rapport quelconque avec ce que ces gens ont constamment dans leur personne de bon, de gracieux, harmonieux et intelligent. Au lieu de symboliser dans leurs dieux ce qu'ils sentent de plus haut, de plus beau et de plus grand, on dirait qu'ils en ont fait au contraire les symboles de tout ce qu'il y a d'absurde, de difforme, de cruel, d'incompréhensible et d'hallucinant dans la vie de chien que la destinée leur a faite. On y voit la trace semble-t-il, de la peste, du choléra, de la famine, des exactions du maître, des descentes de police — aux siècles des siècles — des impôts, des intérêts à payer au kabhoulî qui prête à 14 % par mois. Et le potier qui fait ces monstres a l'impression de ne jamais les avoir fait assez grotesques. A Chaprat avant d'arriver chez le « Mohant », on passe sous un grand arbre sacré au tronc peinturluré, abritant la plus ridicule et hideuse collection de cavaliers en terres jaunes, avec des torsos dix fois plus longs que les jambes,

des têtes écrasées, aplaties, bicornues. Etrange et inquiétant quand on se demande à quoi exactement ces horreurs correspondent dans l'âme de gens qui paraissent si supérieurs. Cette exposition de monstres à prier et invoquer se trouve à une petite distance du gentleman si fin Jagadhis, propriétaire de la ferme modèle que j'ai décrite.

Nous avons fini notre visite de tous les villages de cette région plus rapidement que nous ne pensions. Mardi soir, deux Mallahs (pêcheurs) de Sonathi arrivaient par voie d'eau à Dharmapur avec le bateau particulier du Comité de secours du Bihar que P. avait fait venir, pensant que nous partirions mercredi matin, mais nous nous sommes embarqués déjà mardi soir vers 7 h. 15 et nous avons fait pendant deux heures et demie, au clair de lune, l'étrange traversée des eaux dormantes du Bhagmati, de ses bras multiples, étangs, marais, se fauflant à travers les rizières dans un terrain tout plat, qui en juillet, au sommet de l'inondation, ne formait qu'un vaste océan sur lequel on voyait au loin émerger les digues de la citerne de Sonathi et les huttes du camp. Une brume assez épaisse couvrait l'eau et la terre sans voiler sensiblement la lune et les étoiles. Nous voyagions comme en plein ciel avec la mince bande noire des rizières s'avançant, des deux côtés, comme une bande de nuages entre le ciel vrai et le ciel reflété. Tout est blanchâtre ; le bateau glisse entraîné par le courant — très faible en général — et poussé à la gaffe par les deux Mallahs à tour de rôle. Silence, solitude, sauf les oiseaux aquatiques nombreux et assez agités qui à tout moment s'envolent ou se font entendre dans l'ombre à côté du bateau. De temps à autre, le bateau est arrêté par des barrages. Il y en a trois ou quatre sur notre trajet, construits par les pêcheurs avec des bambous et des roseaux sur toute la largeur du fleuve qui

ne dépasse guère vingt à vingt-cinq mètres. Les « Mallahs » ont le droit d'établir ce barrage pour attraper leurs poissons, à condition d'ouvrir un passage chaque fois qu'un bateau se présente. La nuit, ils s'acquittent de cette obligation de très mauvaise grâce. Un vieux pêcheur veut nous envoyer promener — c'est le cas de le dire — et faire un long détour qui, dit-il, permet de passer sans franchir son barrage. De la hutte dans laquelle il est blotti, il ajoute que d'ailleurs il est paralysé et que les autres pêcheurs sont loin. Pour éviter de la peine à ce pauvre paralytique, nos hommes démolissent eux-mêmes le bord du barrage et le bateau passe... Ailleurs il faut que P. fasse intervenir sa bonne voix sévère pour que les pêcheurs récalcitrants se décident à retirer leurs piquets de bambous et leurs rideaux d'igreeze, — espèce de roseau, dont ils font les flancs des huttes ! — Il fait très humide et assez frais. Chose curieuse, les grillons chantent à tue-tête dans ces rizières submergées, comme ils le font chez nous dans les prairies par une chaude nuit d'été. De ces traînées blanchâtres de brume, on pourrait à la rigueur voir sortir des fantômes... ; comme nous sommes dans un marais, je pense à des feux follets tout en me disant que si par hasard ils existaient, une telle humidité froide ne manquerait pas de les éteindre. Je demande à P. s'ils ont aussi aux Indes la légende des feux follets : « Oui, on les appelle : Shiroun ». C'est un joli nom qui va bien à des feux follets. Nos deux « Mallahs » affirment immédiatement qu'en faisant paître leurs buffalos, ils en ont vu. Le cuisinier lui, naturellement, n'a rien vu. Etrange que ces histoires se présentent partout sous la même forme et qu'on ne puisse pas savoir exactement, ici pas plus qu'ailleurs, ce qu'il y a de vrai et de scientifique là dedans. Ce soir-là, personne ne voit de Shiroun, mais bientôt apparaît sur ces vagues eaux — qui

me rappellent Jules Verne, la Jangada et je ne sais quel marais fabuleux — la lumière hospitalière et amie du centre de Sonathi. Nous abordons au cœur du village et en dix minutes nous nous retrouvons « à la maison ».

Une opération de police.

Bien qu'il soit 9 h. 15 seulement, Joe est déjà profondément endormi. Mais bientôt tout le monde se réveille et l'on nous donne tous les détails concernant une affaire désagréable qui s'est produite pendant notre absence. Cinq hommes travaillant avec nous au Centre de Sonathi, dont deux domestiques permanents du Centre, ont été arrêtés lundi 17 à Sonathi à propos d'un vol avec effraction, commis à dix kilomètres de Sonathi. Cette arrestation s'est produite dans des conditions inouïes d'absurdité, d'arbitraire et d'impertinence. Nous n'avons pas jusqu'ici la moindre raison de croire que les hommes soient à un degré quelconque auteurs ou complices dans cette affaire. La manière fantastique dont la police a opéré, paraît à elle seule confirmer leur pleine innocence et établir avec beaucoup d'autres faits la vraisemblance d'un coup monté par certains zamindars, gros propriétaires du voisinage, inquiets de l'influence que le Centre de Sonathi peut avoir dans leurs affaires, (nous payons des salaires un peu moins misérables que les leurs), et inquiets aussi à la pensée que les villageois inondés déménageraient dans des régions sèches, mais distantes des champs des zamindars, où ces villageois travaillent maintenant pour 11 centimes la journée. Il semble y avoir une curieuse complicité entre la police et les zamindars, dont certains ont déjà manifesté de diverses manières leur hostilité. Ce qui me confond, c'est l'incroyable stupidité de cette combinaison police-

zamindar... au moment même où nous travaillons presque directement au service du gouvernement et où chacun peut savoir, — la police la toute première, — que nous avons une conférence au moins par semaine avec les deux premiers magistrats du district. Il y a là quelque chose d'extraordinaire, considérant le flair qu'ont en général les auteurs de combinaisons de cette espèce pour ne s'attaquer qu'à des gens faibles.

L'affaire promet d'être si instructive pour nous, quelle qu'en soit l'issue, que je ne puis presque pas la regretter, malgré les graves inconvénients qu'elle cause à des pauvres gens accablés successivement par la misère, le tremblement de terre, l'inondation... et, brochant sur le tout, la police. Mais pouvez-vous imaginer une coïncidence plus heureuse pour celui qui cherche à se faire une opinion raisonnée et impartiale des conditions dans lesquelles vit actuellement le peuple indien, que de voir tomber à son propre domicile un incident de ce calibre.

Maintenant, nous voyons, nous touchons...

Naturellement, il convient de rester objectif, bien que ce soit difficile (un Anglais comprendra cela mieux que personne) lorsqu'on voit la vieille maman d'un pauvre garçon envoyé en prison, — très probablement par erreur ou machination criminelle — battue, et sérieusement blessée par... la police ! Si des événements de ce genre se produisaient à Londres ou Edimbourg, ils susciteraient instantanément quatre-vingt-dix pour-cent de « terroristes », c'est-à-dire de gens décidés à se faire justice à eux-mêmes.

Cet incident m'a donné l'occasion d'admirer le calme et l'équilibre parfait de Phanindra Mohan Dutta. Cette nouvelle l'a tellement peu secoué qu'il a oublié de me la communiquer. Je fixe cet incident dans le plus grand détail pour

que chacun se rende compte à quel point les Indiens de toute classe considèrent comme naturels et pain quotidien les incidents les plus incroyables.

Voilà un homme qui depuis onze mois travaille en collaboration constante avec le Gouvernement pour un service bénévole. Il se trouve engagé, à ce moment précis, à un Service d'entr'aide directement organisé par le premier magistrat de la Division, troisième en rang dans toute l'administration des Indes. Or, pendant qu'il va de village en village parler aux pauvres gens, la police enlève deux de ses domestiques, et, pendant cinq jours — dont trois après son retour chez lui — ne croit pas devoir lui dire un mot, lui poser une question sur toute l'affaire. Les deux domestiques et trois autres hommes qui travaillent toute la journée avec nous sont encore en prison, et la police a répondu jeudi à leurs parents qu'on ne pourrait pas les relâcher sur garanties avant les vacances de Noël !... Ces « vacances de Noël » intervenant candidement dans cette affaire — où il y a, à notre avis, quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que ces accusés soient innocents —, donnent une admirable idée « in a nutshell » comme disent les Anglais, de la manière dont l'administration de la police peut être au service du public, du public pauvre en particulier.

Je savais que M. Scott, tout en me recommandant de ne pas m'emballer, m'écouterait sérieusement et sans impatience. Donc avant-hier, vendredi 21 décembre, après la séance, je demande à M. Scott de me donner un moment... Cet entretien a été excellent. M. Scott a écouté attentivement, m'a averti des surprises auxquelles il faut s'attendre avec les récits et les témoignages des gens de ce pays, et des difficultés que rencontrait la justice. Il ajoute : « Je crois que, dans ce cas, les chefs de la police ont cherché la vérité

aussi bien qu'ils ont pu, comme ils le font en général ; mais des abus peuvent avoir été commis. Si cette affaire était de mon ressort, j'envverrais chercher instantanément le superintendant de police. Elle est du ressort de M. Sw. ; allez le voir immédiatement, car, d'ici à demain, toutes sortes de choses peuvent encore être truquées. » Il a pris tout cela comme un esprit clair et juste, un administrateur honnête et un gentleman devaient le prendre, sans l'ombre d'une indication que je me mêlais de ce qui ne me regarde pas.

De chez M. Scott je suis allé chez M. Sw., le magistrat responsable du district. Il a eu l'air prodigieusement ennuyé, mais très objectif aussi, et il m'a conseillé d'envoyer un rapport directement au superintendant de police.

Ce rapport que j'ai rédigé le lendemain samedi a été remis le même soir à M. Murray, et aujourd'hui, dimanche, à 1 h. de l'après-midi, arrive un inspecteur de police, Rai Sahib Chaden Tiwari, avec une réponse signée :

« With best wishes for Christmas, Yours sincerely,
C.-R.-B. Murray. »

Ce qui est mieux encore, c'est que ce Rai Sahib a vraiment l'air d'un excellent type, bon, franc, intelligent, tout à fait à l'aise, comme celui qui fait son devoir de son mieux. Il est flanqué du sous-inspecteur — infiniment moins sympathique bien qu'il soit maintenant tout sucre et tout miel — qui accompagnait les policemen lors des arrestations et qui a procédé à ces demi-enquêtes truquées.

Rai Sahib nous explique que les hommes du Centre de Sonathi ont été dénoncés comme complices par des individus blessés, et de là arrêtés et convaincus de vol. Cela rend l'affaire toujours plus mystérieuse. Nous restons persuadés

de l'innocence de ces hommes. Pourquoi donc ont-ils été dénoncés ? Qu'y a-t-il là derrière ?

En ce qui concerne les mauvais traitements infligés par la police aux habitants de Sonathi pendant l'enquête, M. Murray et l'inspecteur jugent qu'une enquête immédiate est nécessaire.

Nous allons ensemble à Sonathi et nous trouvons la mère de Ganni, pauvre vieille de septante ans, accroupie sur le chemin dans ce malheureux village, ridée, maigre à un degré effrayant. J'aurais voulu que beaucoup de gens puissent voir comment cet inspecteur à moustache blanche, avec son air de bon papa, s'est aussi assis sur ses talons en face de cette vieille femme et s'est mis à l'interroger en lui parlant doucement. Ça a duré quelques minutes ; je ne pouvais pas suivre le dialogue. J'ai vu Rai Sahib tirer son porte-monnaie, mettre une pièce de 4 annas dans la main de la vieille, puis se relever en disant : « C'est vrai, elle a été battue ».

Or, un instant auparavant, au Centre, le sous-inspecteur affirmait encore qu'il avait interrogé la femme et qu'elle déclarait n'avoir pas été battue...

Rai Sahib demande à la vieille avec quoi le policeman l'a frappée. Elle déclare que c'est avec un fusil. Là-dessus, le sous-inspecteur répond qu'aucun de ses hommes n'avait pris de fusil. Or tous les volontaires du Centre avaient été frappés du fait que l'un des policemen — et un seul — avait un fusil. C'est une des premières choses que Joe m'a signalées le soir même de notre retour de Dharampur. Le vieil inspecteur, sans doute pour sauver la face, a l'air de prendre ces contradictions et mensonges avec un peu trop de bonne humeur générale, et ne s'y attarde point. Dans la lettre que je vais écrire pour remercier M. Murray de sa réponse, et de l'excellent inspecteur qu'il nous a envoyé, je relèverai ces

points pour que le sous-inspecteur soit noté exactement comme il le mérite.

Je répète à l'inspecteur que, lorsque on reconnaîtra, comme nous l'espérons, que les témoignages portés contre nos hommes sont de faux témoignages, ce qui nous intéresse spécialement, c'est qu'on établisse pourquoi et par qui ces fausses accusations ont été organisées.

Ce matin, à notre réunion du dimanche avec nos hommes, nous avons parlé longuement de l'affaire, et médité sur la nécessité pour tout le monde de dire la vérité et de développer dans la communauté ce respect de la vérité sans lequel la vie sociale est impossible.

En vue de l'Himalaya.

Nous avons *vu* enfin l'Himalaya !

Le 13 décembre, Joe qui n'est pas venu au chantier à cause de ses blessures, me dit quand je rentre qu'il croit avoir aperçu les cimes un instant avant le coucher du soleil.

Le 14 décembre, tous les deux nous revoyons cette ligne blanche dentelée qui ressemble en effet beaucoup plus à des montagnes qu'à des nuages. Avec la carte du guide Murray, je constate que nous sommes à 250 km. du sommet de l'Everest dont le sommet domine notre horizon d'environ 8000 m.¹ Hier samedi, 22 décembre, au lever du soleil,

¹ Dans une lettre du 2 février, Pierre Ceresole complète ces premières données : « Impossible de voir au monde un point de niveau plus élevé, dominant une plaine de niveau aussi bas (8840 mètres d'une part et 50 de l'autre), voilà qui est vrai ; cela fait une différence de niveau de 8790 mètres environ ; c'est tout à fait juste encore. Mais quant à parler pittoresquement d'une formidable paroi dressant ses 8790 mètres au dessus de l'horizon, c'est faux, et l'on voit tout de suite pourquoi :

nous avons une vue assez nette de cette chaîne pour qu'il n'y ait plus aucun doute possible. On distingue deux points fortement culminants de cette ligne extrêmement lointaine et leurs directions correspondent bien à celles de l'Everest et du Kachinjunga indiquées par la carte.

Donc nous avons vu l'Himalaya — et cela parle à l'imagination. Il est juste que le Service Civil — s'il est bien ce que nous estimons qu'il est —, nous amène à voir une vue encore lointaine mais précise du sommet suprême. Il est plaisant qu'il nous y amène tout naturellement et sans préméditation. Jamais vraiment nous n'avons consciemment combiné que ce Service nous amènerait en vue de l'Himalaya. Pour un Suisse — qui reste en somme vexé dès sa jeunesse d'être perpétuellement dominé en esprit par des montagnes deux fois plus hautes que les siennes — c'est une satisfaction d'avoir vu cette redoutable concurrence

une partie de cette paroi est cachée derrière l'horizon à cause de la courbure de la terre.

Un calcul exact montre que sur les 8790 de la verticale abaissée du sommet de l'Everest jusqu'au niveau de Sonathi, 4620 m, soit *plus de la moitié*, sont cachés sous l'horizon; la hauteur faisant saillie au-dessus de l'horizon, la paroi dominant l'horizon n'est que de 4170 m. seulement. Cette verticale est inclinée de deux degrés et quart sur la verticale de Sonathi. Les 4170 m dominant l'horizon donnent un angle de 57 minutes.

Très piqué d'avoir accepté si facilement comme à peu près satisfaisante, une valeur deux fois plus forte que celle de la hauteur réellement vue à l'horizon, j'ai mesuré aussi exactement que je le pouvais, à l'aide d'un mètre et d'un décimètre, la hauteur angulaire de la montagne observée; j'ai trouvé cette fois 51', valeur inférieure d'un dixième seulement à la valeur que *devait* nous donner l'Everest d'après la position et la hauteur sur les cartes. L'erreur ne dépasse pas ce que mes mesures sommaires me permettaient d'attendre. En outre, en reportant sur ma carte de l'Inde l'angle formé par la direction de notre sommet avec le Nord, je tombe sur un point qui se trouve à 3 mm de l'Everest marqué sur la carte. Il n'y a donc aucun doute: ce que nous voyons, ce sont les 4170 m supérieurs de la paroi de l'Everest.

et d'avoir adopté en quelque sorte ce puissant sommet. Il restera définitivement gravé dans mon cerveau (comme la Dent d'Oche que j'ai vue pendant cinquante-cinq ans dominer le Lac Léman d'une certaine manière) sous la forme d'un pâle triangle de neige dominant le mouchet vert d'un palmier au-dessus des pauvres huttes d'un village de Sonathi, au-dessus des femmes en sari rose et des paysans, grands papillons blanc-gris courant pieds nus sur la route avec toute leur toile voltigeant dans le vent qui balaie la plaine. Grandeur majestueuse, humilité misérable. Un thème pour Châteaubriand.

L'Himalaya me ramène dignement à la seule nouvelle que certains de mes lecteurs tiennent peut-être à trouver dans ces longues pages :

Deux cadeaux de 50 000 roupies!

Notre projet — tout le plan de déménagement de vingt villages —, après n'avoir été, plusieurs semaines durant, qu'une ligne lointaine mais nettement distincte à l'horizon, à une hauteur formidable, notre projet lui aussi se précise, il se rapproche par pics successifs de la manière la plus saisissante.

Le 3 décembre, le Comité de secours du Bihar nous accordait son aide financière. Au lieu de nous accorder les 43 500 Rs que nous lui demandions, il nous informe officiellement qu'il ira volontiers jusqu'à 50 000 Rs, si nous voulons. Le rusé « commissioner » qui ne s'appelle pas pour rien « Scott » s'empresse de communiquer la nouvelle à son gouvernement qui tardait un peu à répondre, et celui-ci nous avise, par l'intermédiaire du Commissaire spécial, qu'il a pris une décision identique. Celle-ci nous est transmise par M. Scott à notre dernière séance d'avant-hier (vendredi 21 décembre).

On dirait, à lire le gouvernement auquel nous avons demandé aussi 43 500 Rs qu'il n'a pas un instant songé à nous donner moins de 50 000 Rs. Il promet cette somme fixe, et il demande confirmation au Comité de secours du Bihar de son intention de donner bien 50 000 Rs — je dis cinquante mille. Et le Comité de secours du Bihar, officiellement cette fois, et par écrit, répond : Parbleu oui, 50 000 Rs. Veuillez me citer, chers amis, quelques cas ou un cas seulement où, ayant demandé à un gouvernement ou à une caisse de secours une subvention de 43 500 Rs on vous écrit qu'on vous en donnera 50 000. Cela tient du prodige et fait bien voir que nous ne sommes plus qu'à 250 km. du sommet de l'Himalaya.

Je plaisante. Mais vous jugez combien le *glissement spontané* de toute l'affaire vers les hauteurs — contrairement à toutes les lois ordinaires de la gravitation qui fait descendre les choses spontanément vers les bas-fonds et la mesquinerie — m'impressionne et me réjouit profondément.

C'est donc fait, nous pouvons nous mettre en route. En fait nous sommes déjà en route depuis longtemps et nous négocions l'achat des terrains comme si tout était déjà dans le sac. A la dernière séance, vendredi, un nouveau personnage très important entre en scène : the land acquisition officer. Un Brahmine extrêmement intelligent et débrouillard qui a l'air de savoir par cœur toutes les lois concernant les propriétés foncières et les innombrables manières d'être propriétaire, demi-propriétaire, provisoirement ou à perpétuité. Il est venu en auto ici pour négocier avec les zamindars. Je me promène gravement avec des plans cadastraux et participe à des achats de terrain considérables aux Indes, moi qui n'ai jamais possédé ou négocié un centimètre carré de terre. Je suis fier de ce plan cadastral autant que de mon pantalon bleu.

Les zamindars en question sont fortement dédorés et touchés par la catastrophe. Ce sont de braves gens sympathiques. L'un d'eux est membre du Congrès. Ils sont obligés de vendre pour liquider des dettes. Au moment de commencer notre négociation pour obtenir ce terrain à un prix avantageux, j'ai constaté avec satisfaction que les trois membres de notre petite commission se sont trouvés retenus unanimement dans de justes limites par la considération de la situation des vendeurs. Il ne s'agit pas pour aider les uns, d'exploiter les autres. C'est dans cet esprit que nous pourrons continuer à faire du bon ouvrage.

Lundi matin, 24 décembre.

Frazer Hoyland[†] arrivera le 26 à Bombay, exactement à point pour le commencement de notre ouvrage proprement dit. Nous nous en réjouissons beaucoup.

Nous partons tout à l'heure par bateau, pour Mustafagunj où nous avons des terrains à examiner. Notre Noël semble devoir être un jour *d'activité* aussi, au tournant de cet effort de paix et bonne volonté où tout nous encourage. Nous serons ce jour-là très particulièrement avec vous en pensée, chers amis de Suisse, d'Angleterre, de France, d'Allemagne... Quelle joie, quelle récompense de voir notre grande famille de bonne volonté s'arrondir en quelque sorte au loin, comme la terre vue de beaucoup plus haut encore que l'Himalaya !

Bons vœux à tous de votre affectionné

PIERRE CERESOLE.

[†] Frère de Jack Hoyland (voir p. 21) qui, retenu en Angleterre par sa santé, a délégué son jeune frère à sa place.

Zeradai, dans la grande maison familiale de
Rajendra Prasad, dimanche 6 janvier.

J'écris ces lignes dans la vieille, grande maison indienne en pleine campagne, qui depuis cent cinquante ans abrite la famille de Rajendra Prasad, le président actuel du Congrès, dont je vous ai parlé bien souvent, et dont la photographie a été publiée récemment par un grand nombre de journaux européens. C'est la grande maison de campagne, typique du zamindar, — ici du bon zamindar ! Un seul étage. Les bâtiments entourent une vaste cour où se trouvent entassées les gerbes de riz fraîchement moissonné ; un chariot à bœufs, les bras en l'air, une vieille voiture à deux roues, peinte en noir, le nez dans la poussière, le puits avec le grand levier en bambou pour tirer le seau, quelques troncs d'arbres dispersés ça et là, et, sautillant au milieu de tout ça, les inévitables corbeaux ou « miner birds ». Ils piquent assidûment, près du puits, les quelques grains de riz restant dans quelques pots de terre attendant d'être lavés. Dans cette même cour, attachés le long d'un mur, des vaches et des bœufs, pas beaucoup plus gras que ceux qu'on voit dans le village.

Voilà la maison du chef actuel de la politique nationale hindoue. Simplicité « plus que romaine ». Chez Cincinnatus, le consul romain qu'on a été prendre à sa charrue, il y avait peut-être quelques ornements ; chez Rajendra, sauf quelques portraits en photo ou photo-chromo, les murs passés à la chaux ou peints en jaune clair, montent nus jusqu'au plafond élevé de cinq ou six mètres et supporté par un réseau de poutres noires. Austère simplicité. Plus que simplicité. Il faut s'y résigner, ... tout est vieux, laid, fané, assez

propre du reste, bien que Rajendra, trop bon, paraisse avoir autour de lui une bande de détestables serviteurs.

Le repas du soir que Rajendra nous fait avec sa bonne grâce et gentillesse souriantes, est bien la chose la plus extraordinaire que j'ai vue comme façon de servir un repas « entre amis ». A notre arrivée, Rajendra, en visite à quelques kilomètres chez une nièce malade, n'était pas encore rentré chez lui. On nous offre du thé, — très bon. J'en prends pour ne pas compliquer les affaires en demandant « mon lait » comme Mahatma les complique un peu avec son lait de chèvre. Quand R. rentre, on lui sert son repas indien spécial à cause de son régime de malade. Il le prend en ma présence. Sa maison est habituée à ce scandale. Trois quarts d'heure après, vers huit heures du soir, c'est mon tour : un repas indien terrifique par la froideur absolue de tout ce qui est servi. (Habitué à une température normalement accablante, les Hindous trouvent naturel, — et nous comprenons cela aussi en juin, — de manger froid tout ce que nous refusons d'avaler si ce n'est plus chaud.) Mais on n'apporte rien à manger pour Phanindra qui est avec moi. Cela ne m'étonne pas trop. Les serviteurs de Rajendra pensent sans doute que manger en présence d'un « hors-caste » européen — extravagance criminelle — est une spécialité de leur maître, et vont appeler P., tout à l'heure, à manger à part.

Un quart d'heure passe ; une demi-heure. Rien pour P. Trois quarts d'heure... toujours rien... Je demande discrètement l'heure qu'il est, (neuf heures) et, imaginant que P. a peut-être pris son repas dans je ne sais quelle quatrième dimension à l'usage des Hindous orthodoxes, ou dans un moment où j'étais distrait, je suggère, discrètement aussi, que c'est peut-être le moment d'aller se coucher. Rajendra marque alors nettement la situation en répondant : « Oui,

mais il faut que P. d'abord ait son souper ». Il appelle un serviteur : « Sitaram ! » Sitaram sort de l'ombre épaisse qui remplit les vérandas, enveloppé frileusement de son morceau de toile. Rajendra lui demande pourquoi le repas ne vient pas. On ne sait. Sitaram murmure quelque chose et rentre dans les ténèbres épaisses. La conversation reprend ; je suis rassuré de penser qu'il s'agit simplement d'un retard exorbitant et que le repas de P. va arriver dans un instant.

Un quart d'heure passe ; une demi-heure. Je laisse tomber un peu la conversation... pour marquer que nous pensons tous au singulier phénomène. Au bout de trente-cinq minutes, soit une heure trente-cinq après mon propre repas, je répète, comme si de rien n'était : « Rajendra, vous êtes comme Mahatmaji habitué à vous lever tôt. Il faut aller nous coucher. » Et comme si de rien n'était, Rajendra me répond sans embarras apparent : « Oui, mais il faut que P. d'abord ait son souper. » Ça prend toutes les allures d'un absurde cauchemar à répétition. Car Rajendra, d'une voix à peine un peu plus sévère, appelle de nouveau « Sitaram ! » Et Sitaram sort de l'ombre épaisse qui remplit les vérandas, enveloppé frileusement dans son morceau de toile. Rajendra lui demande pourquoi ce repas ne vient pas. Et Sitaram, toujours plus frileusement enveloppé dans sa toile, tournant à peu près le dos à son maître, lui répond d'une voix pleurarde et sépulcrale quelques monosyllabes qui se perdent dans le silence profond et l'obscurité des hautes galeries et des hauts plafonds. P. ne dit rien. Rajendra réplique quelques mots secs. Sitaram lui tourne maintenant tout à fait le dos et reste immobile.

Je ne comprends pas un mot, mais la scène jouée par Sitaram a tout l'air de signifier : « Rajendra ! le cuisinier qui depuis des années pétrit dans ses doigts les repas de

cette illustre maison, trouve que la journée a assez duré, il est probablement allé se coucher et ce serait le moment que votre hôte comprenne qu'il ne faut pas insister davantage.» Sitaram, le dos toujours tourné, s'évanouit dans l'obscurité. On se demande avec un intérêt passionné ce qui va suivre, et si à la troisième répétition de la cérémonie, Rajendra, profitant de ce que le serviteur au nom éthéré de « Sitaram » lui tourne boudeusement le dos, ne va pas lui allonger au bas du dos un de ces prodigieux coups de pied qui hantent parfois les rêves et les désirs du plus parfait pacifiste. Mais cela finit banalement et comme si c'était seulement le réveil d'un moment de somnolence bizarre. Sitaram, moins fantôme, moins frileux, moins boudeur, vient annoncer que le repas est prêt ; et P. nous quitte pour aller se restaurer dans quelque lointaine cuisine-salle à manger. Ainsi se termine, une heure après que j'ai eu mon repas et deux heures après que Rajendra a pris le sien, cette « cène » fraternelle.

Vraiment cette histoire de caste et de repas est beaucoup plus agaçante et gênante qu'on ne peut se l'imaginer à distance. Pour donner à cet épisode toute sa signification profonde, il faut bien se rendre compte que pas une seconde la cordialité et la gentillesse attentive et affable de Rajendra ne se sont démenties. La conversation ne pouvait que continuer de la manière la plus agréable et la plus naturelle, sans aucune nervosité ; il prenait simplement le temps de ses serviteurs et leurs lubies par dessus le marché, manifestement transcendant à tout cela, par tempéramment, sans d'ailleurs se réfugier dans la métaphysique.

...Nous parlons longuement avec Rajendra des préjugés de caste et des possibilités d'un rapprochement religieux profond des Européens de bonne volonté et des Hindous, sur une base absolument large et libre. Cette question

d'une religion vivante et réelle où tous se rejoindraient, les yeux, le cœur et les mains grands ouverts, est la plus importante de toutes. Sans nécessairement chercher l'investiture de la robe jaune du Sadhou dans les vallées de l'Himalaya, il me semble que j'aurai quelque chose à dire sur ce point à mon retour.

Mais voici déjà le moment d'arrêter net cette lettre qui n'apporte cette fois qu'un pan informe et déchiré au hasard de notre dernière semaine du lundi 31 au lundi 7 janvier 1935. C'est la première fois que je ne me suis absolument pas souvenu que la nuit de Saint-Sylvestre apportait une nouvelle année.

Belle bataille, belle bataille ! Nous continuons et n'en mourrons probablement ni les uns ni les autres en service ici. Merci de vos affectueuses pensées, chers amis. Je reprendrai une autre fois le récit systématique de cette semaine.

Votre PIERRE CERESOLE.

Sonathi, 12-14 janvier.

Notre équipe de 30-40 hommes (je la maintiens à dessein à ce nombre réduit tant que nous ne sommes pas engagés à notre travail propre de déménagement et reconstruction de villages) s'est occupée cette dernière quinzaine d'un travail extrêmement utile. Il consiste à surélever les tertres sur lesquels sont construites les cabanes des paysans qui, pour une raison ou une autre, ne déménageront pas ; elles doivent être mises, autant que possible, hors d'atteinte de l'inondation. Mesure bien insuffisante mais mieux que rien. Pour surélever ces tertres, il faut d'abord que la cabane soit dé-

montée et éloignée. *Cela se fait en dix minutes*, sans exagération. Voilà qui donne une idée de la misère extrême de ces habitations : un toit en chaume, quelques piquets, des parois de chaume. On pousse ça de côté, on refait le tertre, et on reconstruit la maison en une demi-heure. Pendant ce déménagement, chacun peut voir qu'il n'y a tout simplement rien dans ces maisons que quelques haillons et des pots de terre. Je n'ai vu chez ces pauvres de Milkie et de Chopar ni la marmite en bronze ou en laiton, ni le falot de sûreté que je croyais le minimum après ma visite de villages de ce printemps. On voit çà et là, contre les murailles de chaume, les traces laissées par l'inondation.

Il y a là un travail d'aide presque immédiat. Ce serait un service amplement suffisant que d'aller de hameau en hameau avec notre groupe et de surélever partout la base des habitations. Quand la famille pour laquelle nous travaillons comprend des hommes adultes, nous exigeons qu'ils travaillent avec nous... s'ils n'ont pas l'excuse d'un travail encore plus urgent pour leur famille. Nous ne voulons pas encourager ce qui est arrivé plusieurs fois ailleurs qu'aux Indes : le groupe du Service civil travaille et le citoyen que nous voulons aider nous regarde en fumant sa pipe.

En général, le travail se fait joyeusement et avec bonne humeur, mais ces villageois sont un peu comme des enfants et quelquefois ils se chicanent et se font des niches qui troublent le travail ; pour maintenir l'ordre nécessaire, nous en avons condamné deux cette semaine à ne pas travailler avec nous pendant une demi-journée et le soir ils ne reçoivent que la demi-paie. C'est notre chef de groupe indien qui a prononcé cette punition et, pour soutenir son autorité, j'ai soigneusement maintenu sa décision. On me considère, je crois, comme un patron assez redoutable, quoique pour la bonne

cause, et le nom de « Bourah Sahib » — signifiant simplement « le vieux Sahib » — dont ils me désignent souvent, a quelque chose de « bourru » qui peint assez bien la situation.

Les tractations pour le terrain paraissent le plus difficile à l'endroit même où elles paraissaient devoir être le plus facile. Pour notre premier village, M. Scott, le Commissioner, et M. Sw. le Collector, s'efforcent d'obtenir un terrain convenable de M. R***, le grand planteur, propriétaire de 5000 acres de terrain et de l'usine sucrière de Djapaha. Il est comme le prince de la région : 600 ouvriers travaillent à l'usine et plusieurs milliers, je pense, dans les champs.

Non seulement M. R*** demanderait un prix élevé du terrain sur lequel M. Scott a jeté son dévolu, mais même à ce prix R*** préférerait ne pas le céder, car cela couperait en deux un champ de grande étendue qu'il avait constitué pour la culture avec des machines. On peut comprendre la position de ce planteur. Il est d'autre part évident que la préoccupation de la canne à sucre oblitère chez lui la considération qu'on pourrait attendre pour les villageois eux-mêmes. Ce R*** n'est pas un méchant homme, on le considère dans la région comme un homme juste et bien intentionné, mais voilà : son affaire technique est de faire du sucre le plus possible et le meilleur marché possible. Techniquement il a raison, et si les bénéfices de son exploitation revenaient aussi aux paysans, tout le monde devrait se déclarer satisfait de cette culture plus rationnelle.

P. et moi étions d'avis de prendre un autre terrain que M. R*** était disposé à céder et que nous pouvions adapter à la construction de notre village à condition de le surélever d'abord sur toute sa surface de 30 centimètres environ, travail analogue à ce que nous avons fait au Liechtenstein. Mais M. Scott se méfie d'un terrain rapporté pour résister à

l'inondation. Nous finirons bien par arriver ; il suffit d'avoir de la patience. La difficulté même d'aboutir prouve à quel point notre intervention amicale, poussant, pressant, étant toujours là pour remettre dans le courant le radeau embourbé, était nécessaire.

...Ma dernière lettre doit être arrivée en retard car, lundi dernier, jour du départ du courrier-avion, c'était la fin du Ramadhan, le jeûne musulman ; la poste était fermée et l'on ne pouvait acheter les timbres nécessaires. Il semble que cette population de Muzzafarpur, en grande majorité hindoue, accepte assez volontiers de célébrer la fête avec les Musulmans. Sur ce terrain, l'entente est toujours facile. En rentrant de chez Rajendra, dimanche soir, en train, au moment où nous arrivions à la station de Golcaur, un instant après le coucher du soleil, on pouvait voir les Musulmans en groupes animés, se montrer quelque chose, le bras tendu vers l'occident. C'était le croissant encore tout fin de la nouvelle lune. Le jeûne du Ramadhan qui se poursuit un mois durant pour toute la journée (on ne peut manger que de nuit) est marqué astronomiquement pour tout ce monde par les deux premiers croissants de lune qu'on peut apercevoir au commencement et à la fin du mois.

Nous attendons avec impatience l'arrivée de Paul Schenker¹ qui débarque à Bombay jeudi prochain, 17 janvier, et viendra directement ici. J'espère qu'à ce moment nous aurons notre terrain et pourrons engager notre campagne à fond.

Avec mes pensées affectueuses pour vous tous, chers amis,
je reste votre

PIERRE CERESOLE.

¹ Un précieux collaborateur qui a dirigé plusieurs campagnes du Service civil et qui avait d'abord été très opposé à l'entreprise de Pierre Ceresole aux Indes. La lecture des lettres qu'on vient de lire l'avait amené à reviser son jugement et il avait accepté de rejoindre P. C. pour travailler avec lui.

[Nous laissons complètement, faute de place, les lettres qui racontent avec force détails l'arrivée à Sonathi de Paul Schenker, et la suite des laborieux pourparlers avec M. R*** pour l'acquisition des terrains destinés à la construction des nouveaux villages. Les lenteurs de l'administration coloniale mirent à une rude épreuve P. C. et ses collaborateurs qui durent utiliser pour des travaux secondaires les deux meilleurs mois de l'hiver, qu'ils auraient voulu consacrer aux constructions de villages. Enfin, grâce à l'intervention du Commissioner M. Scott, tout se termina pour le mieux. « Il faut être, à cinquante-cinq ans, encore bien jeune pour s'étonner aux Indes d'une pareille pécadille : deux mois de retard au milieu d'une affaire urgente ! » écrit à ce sujet P. C.]

Dimanche, 10 février 1935.

...Scott est d'accord que nous commençons immédiatement sur le nouveau terrain vendu par R*** sans attendre la rédaction formelle de l'acte de vente. Nous commencerons mardi prochain, 12 février, le travail pour le nouveau village.

Désormais, toute la responsabilité sera de notre côté. Si les choses traînent, ce sera notre faute. C'est très sérieux, mais beaucoup plus sain ainsi. P. et moi agirons simplement comme si nous étions patrons et propriétaires de toute l'affaire. Le gouvernement paiera les notes pour les achats jusqu'à concurrence de 50 000 roupies et nous n'aurons aucune difficulté avec le B. C. R. C. quant à l'emploi de leurs 50 000 autres roupies pour salaires, matériaux, etc.

Je me rends parfaitement compte de la lourde besogne en perspective pour nous. Il faudra s'ingénier et se débrouiller dans mille choses absolument nouvelles pour moi. Après avoir été ainsi nommé « dictateur » ou demi-dictateur, je suis en passe d'être nommé aussi arpenteur, architecte, ingénieur civil, législateur de village...

Juste au moment où j'écris, voilà un jeune Hati qui vient se baigner dans l'étang au bord duquel j'ai ma tente. Il fait

toute espèce de musique étrange : trompette, ronflement de locomotive, pour s'amuser sous la direction du jeune sous-mahaut qui accompagne tout cela de joyeuses chansons et de discours et de lazzis joyeux. L'éléphant joue sur l'eau avec sa trompe, essayant et variant les effets possibles, et s'arrêtant tout à coup pour regarder d'un œil philosophique ce curieux instrument : sa trompe. Il la dresse devant sa tête et, de même qu'un bébé tombe en contemplation subite devant la pointe de son pied et le met brusquement dans sa bouche, de même Hati met, pour finir, sa trompe dans sa bouche et essaie, pour voir, s'il peut faire un nœud complet avec cet intéressant tuyau. C'est un spectacle merveilleux. Ce petit bonhomme brun, tout chantant, tout joyeux sur l'échine de l'énorme bête qui a l'air ravi de lui obéir.

Curieux exemple de l'action naturelle, toute puissante et irrésistible de l'esprit sur la matière. Bien entendu, cet enfant n'a pas le moindre crochet. Il parle gentiment, joyeusement à l'énorme masse qui obéit aussi naturellement que si c'était son propre cerveau qui commandait.

Comme vous voyez, toute affaire cesse devant ce charmant et saisissant spectacle : Hati et le jeune Hindou, l'un baignant l'autre.

J'ai passé une partie de ces derniers jours à faire, sur le terrain, de la géométrie, — d'approximation plutôt que de précision, — pour obtenir un plan suffisamment exact de notre parcelle afin de pouvoir disposer mes chemins et faire ma distribution en petits morceaux de $1\frac{1}{2}$ « Katha » (la Katha vaut 180 m^2), chacun représentant la fraction mise gratuitement à la disposition de tout paysan des environs dont la maison est vraiment menacée par l'inondation.

Le chemin que je jalonne et inscris dans mon polygone

nord doit être en même temps une défense contre l'inondation, le talus du chemin empêchera l'eau de passer. Je suis toujours à me débattre entre les lignes droites américaines, plus pratiques, et les courbes plus gracieuses avec angles et recoins chers aux poètes, aux enfants et aux vieilles femmes, mais que le patron de la ferme apprécie fort peu. Je n'ai jamais osé faire poser le problème de la ligne courbe ou droite à nos villageois. Si le problème existe pour le paysan, il relève tout entier du subconscient et en le posant dans le « conscient », on se couvrirait d'un ridicule mérité.

Une question posée ce dimanche matin à tous nos paysans réunis a été lamentablement révélatrice, — je dis lamentablement du point de vue de l'esthète. Il s'agissait des matériaux nécessaires pour le village ; à une écrasante *unanimité*, nos gens ont prononcé que le toit idéal était *le toit en fer ondulé*. Il est bon que ce verdict soit prononcé dès le début de nos travaux pour nous rappeler que nous n'avons pas à bâtir d'abord un joli village, mais un village — joli ou non — dans lequel ces pauvres gens pourront mener la vie la moins abominablement inconfortable. Si l'on considère que leur point de vue est radicalement différent de celui du touriste en pantalons blancs aux plis bien marqués qui descend quelques minutes de son auto pour voir « un vrai village indien », leur jugement se justifie très bien. D'abord, quand nous autres Européens protestons d'un seul cri : « Mais l'été, le toit de fer ondulé, c'est l'enfer ! » ils répondent tranquillement : « Oh ! pour vous, mais pas pour nous ! »

Ce qu'ils veulent, c'est d'abord un toit qui ne prenne pas feu à la moindre étincelle, allumant tout le village. Ensuite, si possible, un toit qui ne laisse pas passer l'eau dès qu'il est un peu vieux, et n'accumule pas la vermine, enfin et surtout, un toit qu'il ne faille pas réparer et remplacer

constamment. Sauf la chaleur qui ne compte pas, le toit en fer ondulé, cet horrible internationaliste sans patrie, sans traditions, venant d'un steel-mill quelconque de Chicago, se trouve avoir une supériorité incontestable en tous points. J'en suis désolé comme vous.

Pour marquer ce jugement des paysans et couvrir ma responsabilité vis-à-vis des Philippe Godet et autres défenseurs de pittoresques masures et de vieilles roues de moulin qui ne veulent plus rien moudre, j'ai prié Schenker de photographier notre assemblée levant la main unanimement en faveur du fer ondulé, — à l'exception de nous quatre Européens qui comptons admirer le village... mais sans précisément y vivre.

Après vous avoir ainsi effrayés, je vais vous rassurer par la plus inattendue des raisons : heureusement que nous ne serons pas assez riches pour nous payer des toits en fer ondulé. Nous serons encore condamnés, probablement, au chaume et au bambou !

Messages affectueux à vous tous, chers amis

Votre PIERRE CERESOLE.

Dimanche, 17 février.

Nous venons d'avoir, de samedi à dimanche, une nuit agitée par un orage formidable.

C'est le moment de parler en détail de la vaste tente que j'occupe, depuis trois semaines environ, à l'angle de la citerne opposé à celui où sont construites les huttes du camp de Sonathi. Des bruits variés rendent le travail de tête et le repos absolument impossibles au milicu de notre petite com-

munauté hindoue, avec des ouvriers, des allants et venants, des enfants, des gens qui crient, qui crachent, qui ronflent, etc...

Depuis trois semaines, tout cela est complètement changé. J'ai retrouvé le grand compagnon, le silence, avec juste assez de bruit, à grande distance, pour me faire apprécier à chaque instant les avantages de ma nouvelle habitation. C'est une grande tente à double toit, assurant une beaucoup meilleure protection contre la pluie et le soleil qu'une simple toile : exactement, deux tentes montées l'une dans l'autre.

Les flancs de la tente sont retenus par des cordes très solidement ancrées — j'ai pu m'en convaincre particulièrement cette nuit — à 29 vigoureux piquets de bambou.

Pour la saison actuelle et en temps normal, c'est une habitation idéale. Mais cette nuit, la grande épreuve est venue pour cette construction et je suis très heureux, au moment où j'écris, de me trouver confortablement installé dans mon fauteuil en bois de manguier, à ma confortable table, dans ma confortable tente, alors que j'ai vu de très près le moment où, sous la violence de l'ouragan, la tente partirait comme un fêtu, en vidant son contenu dans la boue environnante due à une pluie diluvienne de quelques minutes, ... ou précipitant le tout, papiers, linges, habits, dans la citerne.

C'est vers minuit que ça a commencé. Eclairs, tonnerre, rien d'excessif de ce côté... mais un courant d'air vraiment magnifique. Et alors il s'agit de ne point ouvrir la porte — la toile de devant —, sinon le vent s'engouffrant dans la construction, tout partirait... Quand le coup de vent a commencé, j'ai pu encore procéder rapidement à l'espèce de couture fermant complètement l'habitation. En même temps

que le vent, un déluge s'est déchainé, et au bout d'un instant, l'intérieur de ma tente s'est transformé en marécage. A ce moment, cette eau n'était d'ailleurs qu'un détail ; l'important, le palpitant, le passionnant de l'affaire, c'était, devant la force croissante du vent, de savoir si la tente tiendrait, si les piquets tiendraient ! « Tiendront — tiendront pas ? » L'ouragan redouble ; les bambous de support plient, mais ils ne gémissent pas. La toile d'entrée se gonfle comme une voile, menaçant de renverser table, fauteuil, cruche en terre contenant l'eau potable ; tout tremble, tout claque, tout secoue. Dans ma crainte de voir le vent soulever la toile d'entrée et, une fois dans la place, tout emporter, je dispose les pieds de mon fauteuil sur le bord de la toile pour le retenir sur le sol, et reste assis pour faire poids ; fort embarrassé du reste par cette nécessité, au moment où je ferais bien de rassembler précitamment mes affaires les plus nécessaires dans ma valise et dans ma caisse de cuisine, pour le cas où le désastre se produirait, et où, comme un grand oiseau, ma tente s'envolerait par dessus la digue, en me laissant, moi et mon matériel, comme une couvée abandonnée soudain aux intempéries, au milieu d'un marécage.

Minutes, secondes fort intéressantes. Il suffit qu'un seul piquet lâche. Le voisin a alors une raison de plus d'en faire autant, et le suivant a alors deux raisons, etc. La panique et la démoralisation ont toutes les chances de se répandre avec une rapidité foudroyante dans les 29 piquets.

Je suis tellement occupé à faire poids, que je ne puis guère songer à ce qui se passe de l'autre côté de la citerne, et n'ai aucun moyen de m'informer si les huttes du camp sont encore debout. En vérité, c'est inquiétant, d'autant plus que — détail important à mentionner — la femme de notre ami P., attendant un bébé, n'a absolument pas voulu quit-

ter pour s'installer dans une clinique, ce camp vraiment un peu primitif pour de pareils moments. Et ce bébé est effectivement arrivé en d'excellentes conditions vingt-quatre heures avant l'ouragan. Tout ce qu'on peut espérer maintenant, c'est que la tôle ondulée — cette malheureuse toiture — tout en s'agitant comme un démon sur les clous qui la fixent, va quand même protéger la mère et l'enfant. Autrement P. qui s'est trouvé avoir un voyage très pressant à faire à Patna au moment précis où l'événement était annoncé, risque d'avoir à son retour des surprises multiples : 1. la naissance d'un fils, 2. la dispersion de sa famille dans le paysage. « Vraiment, pensai-je, P. est un excellent homme, mais je ne peux m'empêcher de le soupçonner d'avoir inconsciemment trouvé urgent de filer juste à ce moment !

Bref la tente a tenu jusqu'au bout, et ce qui est beaucoup mieux encore... les huttes n'ont pas été démolies non plus. Vers 7 heures, Schenker arrive en pyjama pour s'informer de mon sort. Il est tout joyeux de l'aventure. Il a à peine eu besoin de se cramponner à son toit, mais il a été copieusement aspergé d'eau et d'une bonne partie de la boue qui devait normalement rester collée contre les murs de sa maison. A New England — c'est la hutte de Joe et Frazer que nous appelons ainsi — le spectacle est tout à fait amusant. Il semble qu'on y ait déchaîné une demi-douzaine de plâtriers-gypsiers, avec mission d'y faire le plus possible de cette saleté générale et indiscriminée qui caractérise leur profession. Les valises en cuir, près de la paroi, sont arrosées comme au pulvérisateur d'une généreuse couche de boue, les livres, les papiers de même, et la pipe de Frazer, sur la table, a cet aspect particulièrement lamentable d'un objet naturellement voué à l'incendie qui a subi l'inondation.

.....

Un coup de sifflet de Schenker m'appelle. Jamais comme après l'ouragan de la nuit dernière qui a nettoyé l'atmosphère de toutes ses poussières, on n'a vu de façon plus nette et plus glorieuse toute la chaîne de l'Himalaya, étincelant, très loin, au soleil couchant. Cette vue merveilleuse valait le voyage sur les milliers de kilomètres de terres et d'océans, le long de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte et de l'Arabie, pour la force et la solidité du symbole, pour voir flotter très haut sur la plaine du Gange ce rêve magnifique qui a la solidité du granit, — qui *est* du granit. Ce soir, elles sont là, magnifiques, ces montagnes. On distingue dans les moindres détails les aspérités de la crête, et je suis frappé pour la première fois de la ressemblance saisissante qu'a l'Everest, vu d'ici, avec la plus noble des montagnes vues du Lac Léman : la Dent du Midi.

Ce grand sommet d'un blanc pur, légèrement rosé, qui apparaît tout à coup au milieu du champ d'azur un peu gris, apparition étrange, inattendue, de l'autre monde, de ce monde tout aussi réel, plus réel, plus solide, plus élevé. C'est assez bien, n'est-ce pas, que cette apparition domine — plutôt que nos hôtels suisses — les pauvres cabanes du paysan hindou, comme si dans cette simplicité, dans cette misère matérielle de ces pauvres gens, on se trouvait plus voisin de ce monde mystérieux, réalité des réalités, dont nous éloigne peut-être irrémédiablement notre philistinisme occidental de gens qui « peuvent tout », qui « savent tout », de réalistes qui ont décidé que rien n'existe au dessus de la cote de leur ville ou de leur village, — de gens dont la religion est enlisée dans l'idolâtrie nationale. L'Éternel et sa haute montagne préfèrent se montrer à ces pauvres gens qui ont des dieux en poterie dans leurs arbres sacrés ou dans leurs maisons de boue, mais qui n'ont pas ce faux-dieu agressif, exigeant, monstrueux de l'État divinisé.

L'autre jour, quand on voyait moins bien ces cimes, c'était tragique et passionnant de suivre ce profil qui tantôt se précisait, tantôt s'effaçait en nuages, comme l'idéal qui, dans les moments difficiles, paraît se dissoudre dans l'illusion. Et c'est très curieux que, juste à côté de ces vrais pics solides, fermes, réels, et contrefaisant curieusement leurs formes, il y ait des nuages flous qu'on peut facilement confondre avec eux. Ils les imitent, ils les voilent, ils les contrefont et les trahissent et jettent la confusion parmi ceux qui les contemplent d'en bas. C'est — par exemple — à côté du Christ, toutes ces formes molles, floues, mensongères, d'un si grand nombre d'institutions religieuses, formées autour d'une montagne *réelle*, reproduisant ses contours, sans la substance. Emouvant de voir cette ligne se préciser ou s'effacer suivant que la brume des préjugés d'origine séculaire, d'origine lointaine, se dissipe un peu ou s'épaissit. Un moment le profil entrevu a vraiment disparu, on ne le voit plus qu'en imagination, par la foi.

Bref... nous tenons une réalité immense très au-dessus du faux-dieu national, une réalité qui nous donne la vie solide, inextinguible, même si notre nation devait périr ; même si nous devions être dévorés par Hitler ou Mussolini, qui n'auraient guère envie de manger ce morceau-là, s'ils savent ce qu'ils font, car leur système en périrait. Cette réalité solide, incontestable, elle plane encore très loin de nous, très au-dessus de nous. Il faut *l'atteindre*. Et c'est pourquoi j'en reviens à nos projets. A supposer que je n'arrive à être moi-même que le contemplateur distant qui a vu et répété qu'il a vu, il nous faudra quand-même de bons arpenteurs, pour faire des plans exacts, de bons architectes pour arranger les choses intelligemment. Pensons tous à la campagne 1935-1936 et envoyons des forces meilleures pour la réalisation.

Nous avons eu, ces derniers temps, un renfort considérable de jeunes volontaires hindous. Leur présence est bonne et utile et enrichit la vie de notre communauté. Mais menant une vie différente de celle des paysans qui travaillent avec nous, — quoique plus simple et moins coûteuse que celle à laquelle nous sommes condamnés par nos habitudes et exigences minima d'Européens, — ils marquent aussi la faiblesse essentielle de notre service qui n'est pas encore absolument fraternel et démocratique. C'est, à cet égard comme à d'autres, une première tentative dont les heureux résultats devront encourager à faire mieux.

Nous avons terminé, avec les soubassements d'un dernier groupe de maisons, les travaux faits au compte direct de notre Service civil. Désormais les ouvriers travailleront sous notre direction, — en fait, exactement comme avant, mais sur le compte du « joint commitee » B. C. R. C. et gouvernement.

Joie d'être attelé à un travail de ce genre, entouré de la présence — aussi réelle que celle de l'Himalaya, — là-bas, là-haut, de votre constante sympathie

Votre PIERRE CERESOLE.

P. S. — Nous sommes en tout environ 50 paysans, 10 volontaires indiens y compris P. et 4 Européens, formant tous ensemble *une* unité.

Dans les lettres du 27 février et du 19 mars, P. C. raconte en détail le début des nouveaux travaux. Il relate les longs entretiens avec les paysans pour les amener à accepter de bâtir, pour le futur village, non de misérables buttes de bambous, mais de véritables maisons d'« adobé » (avec parois de terre) plus solides, moins inconfortables, qui seront groupées le long de la digue, principale « artère », ou le long d'autres avenues ; il décrit la distribution des terrains aux premiers paysans décidés à déménager, l'organisation des hommes en équipes de dix qui élèveront, pied à pied et simultanément, les dix maisons nécessaires à leurs familles...

19 mars.

...J'étais poursuivi ces jours par cette idée de la difficulté qu'ont les hommes d'accepter, pour le service d'un idéal librement suivi, des conditions qu'ils ne trouvent nullement trop dures lorsqu'il s'agit des petits arrangements personnels et égoïstes de tous les jours. Je me rappelais qu'il y avait à ce sujet quelque chose de très fort, de presque scandaleux dans le Nouveau Testament, mais je ne savais ni quoi, ni où. J'y pensais encore au moment où je songeais aussi à envoyer un mot par télégramme à nos amis du Service civil réunis à Berne le 17 mars. J'ai feuilleté mon Nouveau Testament sans grand espoir de trouver ce que je cherchais. J'ai parcouru d'abord les épîtres, pensant qu'il s'agissait d'instructions données à quelques Ephésiens ou Romains. Puis l'impression nette m'est venue : « Non, c'est une de ces paroles mordantes, — dont le sens littéral paraît révoltant —, prononcées par Jésus lui-même, et je suis tombé presque immédiatement sur le passage de Luc 17 : 6-10.

« Si vous aviez la foi gros comme un grain de moutarde, vous diriez à ce sycomore : déracine-toi et plante-toi dans la mer, et il vous obéirait..... Quand votre serviteur rentre des champs, après le labour ou le pâturage, lequel de vous lui dira : viens vite te mettre

à table ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : Prépare-moi à dîner, ceins-toi et me sers jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après quoi tu mangeras et boiras toi-même. Et parce que ce serviteur fait ce qui lui était commandé, son maître lui doit-il de la reconnaissance ? De vous, il en est de même : quand vous aurez fait tout ce qui vous était commandé, dites ceci : Nous sommes des serviteurs inutiles ; ce que nous avons fait, nous avions le devoir de le faire ».

Le miracle s'accomplira certainement *à la longue* si nous avons la foi, si nous tenons ferme et manifestons cela en servant *au moins* aussi complètement l'« Eternel » que nous savons servir notre mince intérêt dans les conditions plus ou moins dures ou injustes — mais acceptées naturellement — de la vie courante. J'ai télégraphié cette référence biblique à Berne. La stupéfaction aura peut-être été très grande parmi nos amis de me voir procéder comme le président Kruger par citations bibliques télégraphiées, et grande peut-être aussi la difficulté de comprendre ce que je voulais dire !

Ces paroles du Christ me paraissent une réponse et un avertissement sévères à ceux qui prétendent servir la pauvre humanité en caressant avec indulgence ses « revendications ». Il n'y a qu'une revendication légitime : *ne plus servir de faux dieu* y compris soi-même, *mais servir Dieu*, — à supposer qu'on comprenne ce que ce nom veut dire. J'ai l'impression aussi que tout notre service vit et vivra de cette conviction seule. Organiser, certes, est bien et indispensable, mais à condition que tout le règlement d'organisation soit dominé par la même conviction que ces mots du Christ expriment avec un relief extraordinaire, — et avec l'apparence de « justifier » le patron, le bourgeois qui exploite ses domestiques. Le but final et la vraie affaire ne sont pas de délivrer le paysan du zamindar, l'ouvrier du capitaliste,

l'Inde de l'Angleterre, ou la Suisse du péril militaire constitué par ses voisins, mais de mettre chacun et chacune au vrai service — supérieur à celui de l'individu, de la famille, de la classe ou de la nation, — au service de l'Eternel.

Si ce service est accepté sérieusement, les miracles deviennent possibles ; le reste, ce qu'on cherchait avant, est donné par dessus le marché. Le sycomore auquel on répète avec assez d'insistance d'aller se planter dans la mer finit par y aller. C'est, à mon avis, beaucoup plus probablement dans un phénomène de ce genre plutôt que dans une action purement et essentiellement mécanique ou physico-chimique que se trouve la clé profonde de toute l'évolution des êtres vivants. Ce que l'évolution a réalisé presque littéralement, c'est le miracle inverse, plus grand encore, du sycomore d'abord planté dans la mer et qui finit par en sortir pour aller sous toute espèce de formes se promener dans l'univers entier : Nous étions tous probablement à l'origine, non pas des sycomores, mais des organismes beaucoup plus élémentaires encore plantés dans la mer. Et nous en sommes sortis ! C'est vertigineux d'imaginer cela. Rien ne recommande sérieusement l'hypothèse, — infiniment mince et fragile du point de vue des probabilités, — suivant laquelle une action purement mécanique, sans intention, sans volonté, en tâtonnant au hasard dans « un milliard à la puissance un milliard » de combinaisons possibles, nous aurait amenés où nous sommes.

Etrange que l'homme, comme pour se décourager et s'anéantir lui-même à plaisir, ait réussi à se persuader qu'une idée aussi contraire aux données immédiates du sens commun était en réalité la vérité suprême (triste peut-être), mais *la* vérité sérieuse. Sans raisonner en détail cette fantastique énormité, j'étais tout saisi de sa folie en regardant,

l'autre jour, l'éléphant jouer voluptueusement avec sa trompe toute espèce de jeux délicats. Le développement de cet instrument merveilleux, de cette trompe ne serait donc — en passant par les nez et groins vaguement souples et préhensiles du porc et du tapir, — que le résultat de jeux moléculaires essentiellement aveugles, sans intention ni orientation, de ces mêmes jeux moléculaires aveugles et sans intention qui sont censés entraîner mécaniquement le mouvement de ma main au moment où j'écris, et où intuitivement, — par un procédé tout autre que l'analyse scientifique, — je sais de certitude absolue qu'elle obéit à l'intention d'exprimer une pensée. Cette trompe ne s'est pas faite « par hasard », pas plus que les pages précédentes ne sont groupées « par hasard ». Leur arrangement ne s'explique pas par un mécanisme réductible à des lois physico-chimiques, elles-mêmes essentiellement étrangères à toute finalité ou intention, et on se moque de nous en disant que cet arrangement « paraît » seulement exprimer une intention et être causé par elle. Peut-être y a-t-il confusion à parler d'intention à propos de l'évolution des êtres vivants. Il faut plus prudemment dire : un facteur essentiel, irréductible au mécanisme de lois données extérieurement, rigidement, et *analogue* au facteur « intention » qui caractérise essentiellement nos actions conscientes...

La trompe de l'éléphant, la nécessité de vouloir et de tenir ferme pour que le miracle d'un bon service se réalise, tout se tient.

Briques I. V. S. P.

Notre champ de cannes à sucre se transforme peu à peu, heureusement. A part les trois artères principales, qui ont 3 m 60 de large, tous les autres chemins ont la largeur mo-

deste de 2 m 40, avec, de chaque côté, un fossé de 60 centimètres de large. Au nord, les rues et avenues rejoignent la rue de la Digue par des plans inclinés et redescendent de l'autre côté à l'extérieur du village.

Dans la citerne nord d'où nous avons tiré la terre de la digue, les ouvriers emploient maintenant la terre pour mouler nos briques. Du moule, chacune reçoit l'empreinte distinctive I. V. S. P. (International Voluntary Service for Peace). Ces briques ainsi marquées me remplissent — et pas moi seulement — d'une satisfaction naïve, comme celle que j'éprouvais devant mon pantalon bleu ou celle de voir son nom imprimé pour la première fois. Mais ici l'empreinte est sur briques ! Nous nous insérons, ici aux Indes, parmi les briques illustres de l'histoire de la civilisation, les briques de Ninive, de Babylone !

Les ouvriers en ont fait maintenant trente-cinq mille, il nous en faut encore trois fois autant. Ils ne savent pas compter et doivent s'en remettre à nous pour savoir si le compte y est. C'est une opération embarrassante même pour des mathématiciens, toujours fort ennuyés quand il s'agit de passer de « n » à un chiffre défini.

Au milieu du village on a commencé à creuser une seconde citerne qui doit être plus grande que la citerne nord pour fournir la terre et l'eau aux maisons en adobé. Tout près, au milieu du village, nous aurons un jardin avec arbres fruitiers, réservé pour la jouissance.

Peu à peu, grâce à l'arrivée des matériaux amenés de Damoutschak, le terrain commence à prendre l'aspect d'un village. Tas de tuiles, immenses toits de chaume démontés, rangés provisoirement le long de la route. Un volontaire et quelques paysans campent jour et nuit sur le terrain pour faire la garde et décharger notre camion et les chariots à

bœufs. L'autre jour, Bassudeo a délogé, en creusant une rigole à côté de moi, un petit serpent noir ; moi, je n'ai trouvé jusqu'ici que deux grands mille-pieds jaunes et rouges de onze et douze centimètres de longueur, presque aussi longs que ceux des îles Hawaï. Ils ne sont pas dangereux, mais leur morsure est très douloureuse. Un de nos paysans a été mordu par un de ces mille-pieds entre deux orteils et il a fallu l'envoyer à l'hôpital de Muzzafarpur.

Le Holi.

Nous avons passé, ces jours, le plus grand festival hindou, le « Holi », célébrant je ne sais quelle victoire mythique et symbolique du Dieu Krishna. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas réussi à m'intéresser sérieusement aux fantastiques et insipides événements de la mythologie hindoue. Fêtés religieusement, ils paraissent surtout fournir aux villageois une occasion de faire une musique infernale, tous les soirs pendant une semaine, avec leurs tambours et leurs cymbales et avec des vociférations discordantes.

Hier, mercredi 20 mars, le jour suprême du Holi, c'étaient, dès 5 heures du matin, un roulement continu de tambourins et de cris proches ou lointains sur tout le pourtour de l'horizon. Toute la plaine tapait, sonnait, trépidait. Ces jours-là les gens semblent boire beaucoup de « todee » et, sur la route, le nombre des braillards avinés augmente considérablement. Hier, chacun, à Muzzafarpur surtout où les gens ont encore quelques sous, se procurait de la poudre colorée cramoisie, rose, jaune ou bleue ; on se sert de ces couleurs comme chez nous de « confetti » en se les jetant dans la figure, dans les cheveux et sur les habits les uns des autres. C'est très amusant de voir tous ces saris et

dhotis blancs transformés en palettes de couleurs éclatantes... Les figures rutilent de teintes extraordinaires et certains cheveux crépus remplis de poudre rouge ou bleue sont d'un pittoresque plaisant, — assez inquiétant aussi par toute la saleté supplémentaire que cela implique.

Il est difficile de comprendre le sentiment exact qui correspond aux agitations effrénées et aux hurlements de ces orchestres à tambours et cymbales déchainés dans tous les villages. Le charme que ces gens attribuent aux rythmes les plus obsédants a quelque chose de déconcertant. Ce ne sont plus, semble-t-il, des enfants mais de vrais sauvages, et cette impression contredit celle qu'on a ordinairement de ce peuple. (Sauvages après tout très semblables à ceux qu'on trouve chez nous au carnaval ou à la Saint-Sylvestre !)

Après le Holi dûment célébré, chacun, ce matin, a plus ou moins mal aux cheveux. Malgré cela, une dizaine d'hommes, délégués des trente-quatre familles qui se sont immédiatement annoncées pour le nouveau village, sont venues sur le terrain choisir leurs parcelles. C'est encore un pas important en avant. Immédiatement des remarques pittoresques. Celui qui parle pour tous exprime une de ses préoccupations principales en répétant : « Il faudra, pour commencer la construction, demander à l'astrologue de nous indiquer un jour propice... » Puis, en s'informant de la position du chemin, il explique qu'il n'y a pas moyen de tourner la façade et les portes de la maison vers le sud. La tradition s'y oppose. Pourtant, tout bien considéré, si cette orientation se trouve être la plus pratique, on trouvera une solution ; elle est bizarre, mais semble le satisfaire entièrement : on pourra tourner la maison, avec la véranda devant les deux chambres, vers le sud, mais il ne faudra pas *la première année* percer les portes de ce côté ; on les mettra dans

la paroi nord. Rien n'empêche *un an plus tard* de boucher ces portes et d'en percer de nouvelles au sud. Il semble qu'il y ait là quelque divinité qu'on peut « tricher » comme l'inspecteur des bâtiments ou la police du feu. Au moment de la construction, quand l'inspecteur a l'œil ouvert, on respecte les dispositions du règlement de police, mais plus tard, quand l'inspecteur sera occupé d'autre chose, on pourra faire ce qu'on voudra !

Nous avons eu un autre incident bien instructif pour le psychologue et le psychanalyste. Frazer, en partant pour Itarsi, avait laissé à Joe des conserves. Joe étant végétarien nous a passé une boîte de « saucisses d'Oxford » et dimanche dernier, Schenker ayant ouvert la boîte, réchauffait le contenu sur le petit foyer de terre de notre cuisine commune. Le cuisinier hindou Djougar Sarh l'a vu et s'est imaginé que la boîte contenait de la viande de bœuf. La réaction a été telle qu'il a dû sortir précipitamment de la cuisine pour vomir. C'est d'autant plus curieux que ce cuisinier est suffisamment affranchi de préjugés pour partager la vie imposée à tous ceux qui vivent à notre Centre, sans distinction ni considération de castes. L'idée de cette viande de bœuf lui a fait « tourner l'estomac », exactement comme c'eût été le cas pour l'un de nous, si nous avions pu croire que Schenker faisait ainsi revenir au feu un ragoût de chair humaine. Impossible de trouver un exemple plus frappant de prescription rituelle incorporée peu à peu dans l'organisme physiologique. Combien d'éléments traditionnels nous sont-ils imposés à nous tous par un mécanisme analogue ?

Sonathi, le mercredi 3 avril 1935.

Un ministre.

Lundi nous devions avoir sur le terrain la visite de MM. Scott et Kemp, mais, dimanche, par une heureuse coïncidence, le ministre du Département d'éducation et œuvres sociales de la Province de Bihar et Orissa télégraphiait de Patna au collecteur qu'il désirait nous visiter, et le priaît d'arranger une visite ici pour lui. MM. Scott et Kemp ont donc renvoyé leur visite à mardi, le ministre M. Seyad Abdul Aziz (musulman comme son nom l'indique) devant se trouver ce jour-là à Muzzafarpur.

Nous eûmes hier à 5 heures du soir, le long de notre lisière de Shi-Sham, une réunion très pittoresque avec les paysans et un ou deux zamindars. Il ne faut pas se représenter le ministre comme un personnage des Mille et une nuits, à tarbouch ou à turban avec pantalons bouffants, veste brodée, pantoufles dorées à pointes relevées, et un ou deux petits nègres pour porter son chibouck. Rien de ça du tout.

Un homme mince, de taille plutôt petite, habillé très simplement et correctement à l'anglaise, avec des lunettes, absolument semblable dans son allure au meilleur type d'intellectuel anglais, prenant avec une aisance et un naturel parfaits son rang *au-dessus* des deux fonctionnaires anglais qui l'accompagnent. En fait, un Indien musulman complètement anglicisé et montrant ce qui peut être réalisé dans ce style. Je ne puis pas m'empêcher de penser (peut-être que cela ferait de la peine à plusieurs de mes amis hindous), que

la multiplication générale de ce type-là serait ce qui peut arriver de mieux aux gens de ce pays.

Le ministre a très nettement et pratiquement pris connaissance de nos buts et de nos difficultés. Avec MM. Scott et Kemp, ils se sont entretenus pendant une demi-heure avec les paysans. L'« honorable ministre » — c'est le titre admis — a assez sérieusement « remonté la pendule » de ces paysans en leur expliquant qu'il fallait qu'ils se donnent quelque peine pour s'aider eux-mêmes. Il s'est fait expliquer directement la nature de l'opposition des zamindars. C'est en fait quelque chose de vague. Le zamindar, espèce de seigneur terrien, uniquement là pour toucher des revenus sans contre-prestation sociale analogue à celle du seigneur médiéval de la bonne époque, le zamindar a surtout peur de voir le « rayot » échapper à sa domination exclusive, s'émanciper ; il manifeste sa mauvaise humeur en grognant ; il déclare par exemple que si on le mécontente, il ne prêtera plus d'argent. Le paysan se dit très justement que nous autres Européens ne serons là qu'un temps, et qu'ensuite il restera face à face avec son « patron » pour se débrouiller. L'idée qu'il peut aller se plaindre au collecteur à Muzzafarpur, si on lui fait tort, ne le réconforte qu'insuffisamment, et là encore il a raison. Il est lié, soumis, dépendant ; sa vie est déjà infiniment malcommode, sans qu'il ait à faire encore des réclamations à quinze kilomètres de son village.

Ces gens ne se tireront d'affaire que le jour où ils apprendront à *collaborer*. Ils n'ont besoin d'assassiner personne. Nous devons de tout notre effort les aider dans l'organisation de cette collaboration de tous avec tous et pour tous.

Chemin long, ardu, vers une toute petite lueur dans la nuit noire.

...Etrange qu'au beau milieu de ce qui nous paraît, depuis

février, une chaleur ininterrompue, des arbres tout à coup se disent que c'est le printemps et, parce que c'est mars — ou tchaït — commencent à mettre des feuilles ; un beau jour six papillons apparaissent, et hier soir, de nouveau la première luciole, le petit jeu oscillant dans les airs...

Sonathi, 13 avril 1935.

L'astrologue.

Hier, vendredi 12 avril, était un jour important. Enfin on sortait du mois de « Tchaït » funeste aux entreprises, pour entrer dans « Bohishak », de meilleur augure. Cent dix familles s'étaient annoncées ferme. Nous nous demandions qui viendrait sur le terrain le premier jour (quatre-vingt-six sont venues à l'heure où je termine cette lettre).

Une trentaine étaient là, mais cette fois *avec l'astrologue*. Il y a onze jours, c'était la visite du ministre que nous avions sur le terrain, mais celle de l'astrologue est d'une importance beaucoup plus directe et vitale aux yeux des paysans.

Etrange succession !

Cette visite de l'astrologue-magicien n'a pas été du tout ce que j'attendais ; très intéressante, mais absolument dénuée du pittoresque fantastique que l'on pouvait vaguement attendre.

Pas plus que le ministre, ce magicien brahmane d'un village voisin n'est venu avec l'attirail et le costume des Mille et une nuits. Pas de robe étoilée, pas de chapeau pointu,

pas de grand livre, de grimoire pour y lire les « destins », pas de verge ni bâton magique, pas de baguette de sourcier, et pas même le « pendule révélateur » par lequel le magicien catholique de la Suisse romande, l'abbé Mermet, entraîne et dirige nos populations éclairées par je ne sais combien d'écoles primaires, secondaires et supérieures.

C'est un type de Brahmane très fin, aux traits minces, intelligents, rien de rusé, ni de déplaisant ; je dirais : un type d'intellectuel s'il ne subsistait de fortes raisons de croire qu'il ne sait pas lire. (P. s'est assuré depuis qu'il sait réellement lire.) Il est drapé dans son « dhoti » de toile blanche d'où sortent, en haut sa tête d'oiseau en ivoire jaune, complètement rasée sauf la mèche sacramentelle, peu fournie, et en bas ses deux jambes, des jambes d'intellectuel aussi, maigrelettes, chaussées de très remarquables escarpins, souliers vernis plutôt que pantouffles, qui protègent ses plantes de pied, insuffisamment tannées, contre la rudesse du chaume hérissé des vieilles cannes à sucre.

Hari-Raout, le plus influent et intelligent des paysans de Sonathi, mesure en tout sens le terrain avec sa « leggi », morceau de bambou dont la longueur est l'unité fondamentale (à peu près 10 pieds ou 3 mètres). Il a enfin obtenu que nous fixions, selon ses désirs, la limite sud de la parcelle attribuée aux cinq familles alliées qu'il représente. C'est la ligne mystique contre laquelle sera fixée sa maison, tournée face au nord. La position de l'angle Est est fixée par un rite dont la formule m'échappe. L'astrologue et son entourage s'accroupissent près de cet angle, marqué au kodari, non pas pour la pose de la première pierre (il n'y a pas une pierre à dix lieues à la ronde), mais de la première couche de boue. La terre est remuée à la surface, mélangée d'eau et de paille hâchée et Hari-Raout pétrit le tout de ses pieds,

d'un air profondément satisfait et pénétré de l'importance capitale du moment.

Etrange impression, surprenante saveur qui se dégage de cette scène ! Alors que la visite du ministre et de tous les fonctionnaires supérieurs du district apparaissait sans *racines*, sans *réalité* plus appréciable que celle d'un papier administratif quelconque que le vent d'ouest aurait poussé sur le terrain de Bochaha ; maintenant on sent qu'*il arrive quelque chose de réel, de substantiel*, quelque chose qui a une racine.

Cette racine, incontestablement, n'est fixée ni en libre science, ni en libre philosophie, ni en libre religion, mais « objectivement » dans une *tradition* séculaire. Et cette tradition est pour ces gens la réalité objective profonde, solide entre toutes. Saveur identique à celle qu'on perçoit violemment, outrageusement, au contact des nationalistes, racistes et orthodoxes de tous les lieux et de tous les temps : Barrés, Hitler, Mussolini, Gœbels ; ou du patriote militaire qui jamais n'a examiné librement les « autres » possibilités, et qui va, poussé par sa tradition, de l'épée à l'arc de guerre, de l'arc à la poudre à canon, de la poudre aux gaz asphyxiants, à l'avion de bombardement, etc., incapable de penser librement en dehors de cette ligne désastreuse d'attaque ou de défense.

Ainsi Hari-Raout, d'un air illuminé et convaincu, continue à pétrir sa boue d'angle, aux siècles des siècles, sous les yeux de l'astrologue.

Ce qui est très surprenant et réjouissant, c'est que cet astrologue de Bochaha emploie la puissance magique qu'on lui attribue dans un sens bienfaisant, comme un bon médecin ou un bon prêtre, conscient du mode d'action réel de certains médicaments ou rites qu'il administre.

Je me trompais en croyant notre magicien entièrement dépourvu d'instrument rituel. Il en a un ; celui qu'on trouve sous toutes les latitudes et longitudes depuis qu'il y a des hommes qui impriment : l'almanach avec les phases de la lune, les signes du zodiaque et sans doute aussi, en hindi, ces phrases vagues. « Rumeurs, catastrophes et révolutions à l'ouest. » Il tire de son « dhoti » son almanach, très propre et peu lu, et avec une simplicité de tout à fait bon goût, sans gestes ni simagrées, il pèse et examine à la lueur de l'almanach les chiffres qu'Hari-Raout a mesurés comme longueur et largeur de sa parcelle. Il déclare simplement (c'est Khalilur Rahman, musulman, diplômé de Manchester qui me le traduit) que ces chiffres sont en accord remarquable avec le rang des initiales des futurs propriétaires dans l'alphabet. « Tout à fait remarquable, tout à fait propice. » Il dit cela avec l'air gentil et innocent du monsieur qui truque seulement un peu au comptoir de graphologie d'une vente de charité. Quant à la méthode, quant à la relation « possible après tout » comme dit le bourgeois éclairé, entre la longueur du champ et le bonheur futur du propriétaire, je reconnais là du premier coup la « numérologie » qui a fait et fait peut-être encore la joie de plusieurs familles instruites de la Chau-de-Fonds et que des candidats au baccalauréat « étudient » plus volontiers que les principes de la thermodynamique sur lesquels j'ai essayé de les éclairer un peu.

...J'ai dit que la façon dont le magicien nous avait aidés était « réjouissante ». C'est relatif et je préfère retirer explicitement ce mot. Ces superstitions qui peuvent « aider » un moment, se paient à la longue d'un prix terrible. L'Inde est écrasée de ces préjugés « poétiques » — aussi poétiques qu'un vieil appartement malsain qu'on habite depuis des siècles.

En y pensant, je me sens pris de sympathie pour le ciment armé et même pour la tôle ondulée.

Nous avons à tirer de cela des leçons graves et difficiles : ayant une légère fièvre diminuante la semaine dernière, j'en ai profité pour relire Luc d'un bout à l'autre, y compris les Actes des apôtres. Jamais je n'ai été plus frappé que dans cette lecture continue du rôle saisissant, infiniment simple et naturel que joue dans cette histoire le surnaturel, l'appui en apparence essentiel que les faits miraculeux ont apporté, à chaque pas, pour faire accepter des vérités morales de première importance, vérités sans valeur pourtant si elles ne sont pas acceptées en conscience pour elles-mêmes, pour leur conformité avec notre nature profonde. Tout l'Évangile paraît reposer sur le surnaturel, et il semble qu'il n'aurait jamais pu « percer » sans cette manière naïve peut-être, certainement sincère, de voir, d'interpréter, de raconter les choses. Cependant nous réalisons (je le vois — ou croit le voir en tous cas en ce qui me concerne) l'immense désastre qu'a causé cet appui caduc et trop commode sur un élément sinon absolument faux (dans la mesure où on peut préciser ce terme) en tous cas étranger : le christianisme est dans les nuages et la réalité est presque entièrement possédée par les faux dieux. La théologie la plus à la mode non seulement ne s'alarme pas de ce résultat, mais elle le sanctifie et le « régularise ». Elle déclare que le principe de la religion appartient à un ordre *absolument différent* de celui de la réalité qui nous entoure, à un ordre transcendant. C'était déjà ce que pratiquait Bismark : on vit sans scrupule comme diplomate dans le monde naturel, et on est bon chrétien dans un ordre transcendant, surnaturel. Seuls des hurluberlus égarés peuvent confondre ces deux mondes entièrement différents : « totaliter aliter »...

Je parlais tout à l'heure de sympathie relative pour le ciment et la tôle ondulée ; de même, en présence de cette théologie, on remercie l'Eternel du fond du cœur de ce qu'il existe des Bolchévistes. Si c'est à certains égards une nuit profonde, combien ne paraît-elle pas rafraîchissante.

Pardon à ceux de mes amis que ces remarques pourraient chagriner. Ils diront que nous ferions mieux de ne pas nous appeler « Chrétiens ». Peut-être cela vaudrait-il mieux en effet, afin de marquer nettement que nous ne croyons pas que la religion soit essentiellement attachée à un nom ou à une personne quelconque, si grands qu'ils puissent être. Mais cette religion vivante, telle que nous l'entrevoyons, paraît voisine de celle que Jésus lui-même pratiquait. Il n'était pas « chrétien » non plus dans le sens étroit, quand il a dit dans un heureux moment d'agacement : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. »

Nos lumières sont limitées et l'essentiel peut nous échapper. Encore faut-il avoir le courage de voir, et de constater ce qu'on voit vraiment, quitte à voir mieux demain.

Les « Moussards ».

Ce même vendredi, les *Moussards*, les pauvres intouchables de Sonathi, qu'on avait réussi à intimider et qui jusqu'ici ne s'étaient pas annoncés, sont venus enfin demander leur place. Tout naturellement, ils ont réclamé d'eux-mêmes le coin le moins bon de notre terrain, le plus bas, celui que les autres ne veulent pas avoir. Je sentais que nous devrions plutôt leur donner la meilleure place. Encore faut-il faire ça avec tact et ne pas les mettre dans une position intenable vis-à-vis du reste du village une fois que nous aurons tourné les talons.

Nous leur donnerons le coin le plus bas, mais nous élèverons le soubassement de leur maison, de manière à les mettre, pour le cas de forte inondation atteignant notre terrain aussi, un demi-pied au moins *au-dessus* de ceux qui occuperont la partie nord, la meilleure. Pendant que je marquais les parcelles de ces Moussards, avec Schenker et Rahman, une pauvre veuve, appartenant au même groupe moussard, est venue, toute solitaire, demander le plus mauvais coin du mauvais coin des Moussards et s'attendait, semble-t-il, à être renvoyée et rabrouée. Nous lui donnerons ce coin, mais nous l'arrangerons et nous lui ferons toute sa maison gratis. J'espère que ce sera la première maison terminée et elle sera de bon augure.

La question des volontaires indiens est très délicate. C'est un problème à part ; j'ai déjà dit qu'il était difficile de former ce corps de volontaires à l'occasion d'une tâche aussi complexe et importante en elle-même que celle qui nous a été confiée par le gouvernement et le Comité hindou de secours (B. C. R. C.). Sur dix volontaires, cinq ont été bons, quelques-uns excellents, mais trois si médiocres qu'il était impossible de les garder. J'ai décidé de les prier de rentrer chez eux, conformément à la règle du Service, et P. en principe était d'accord ; mais au moment de l'exécution de ce licenciement, c'était comme si je lui avais demandé de s'arracher une dent à lui-même. L'exécution d'une mesure radicale, même la plus nécessaire, en acceptant la responsabilité, semble une des choses les plus difficiles qu'on puisse demander à certains Hindous. On sait les difficultés que cette faiblesse crée dans les administrations de ce pays. Généralement tolérée, elle serait mortelle pour notre Service civil. Il y a longtemps que j'ai compris qu'une réalisation du Service civil tel que nous le concevons en Europe ne

pourrait être obtenue ici que par une lente série d'approximations successives. Mais les quelques excellents volontaires qui ont travaillé et travaillent encore avec nous, prouvent qu'avec de la patience et un recrutement soigneux on pourra parfaitement y arriver.

Je tenais à discuter avec M. Scott avant son départ (fin avril) l'avenir de notre travail. Il m'a vivement conseillé de retourner en Europe cet été, insistant d'autre part, sur l'importance qu'il attachait à la présence d'un représentant de notre Service pour la reprise de la campagne 1935-1936. Pas question de lâcher, si notre présence continue à être nécessaire ou utile. Je voulais cependant savoir comment Scott envisagerait l'idée de laisser maintenant le Gouvernement et le B. C. R. C. en tête à tête pour la poursuite de ce travail. Sa réponse a été aussi nette que possible. Nous reviendrons donc — un ou plusieurs — et réorganiserons le Service en nous servant des expériences faites.

Frazer Hoyland s'est embarqué le 11 à Bombay. Il a profité de ses dernières semaines aux Indes pour parler de notre effort dans des milieux de jeunes gens qui pourraient nous aider.

A notre grande surprise, malgré l'extrême poussière régnant généralement dans l'atmosphère, l'Himalaya est apparu, magnifique, de grand matin, il y a cinq jours encore. Donc l'Himalaya est toujours là et, entre deux flots de poussière, montre son invariable splendeur.

Bonnes amitiés, chers amis.

Votre PIERRE CERESOLE.

Sonathi, semaine de Pâques, 19 au 21 avril 1935.

Une semaine après le vendredi de l'astrologue — le 12 avril dont j'ai parlé dans ma dernière lettre —, aujourd'hui, Vendredi saint 19 avril, les paysans sont revenus en nombre sur le terrain pour commencer les murailles des maisons. Du reste, le magicien continue à officier.

C'est un beau, gai et relativement frais matin, une quarantaine de villageois marquent et creusent les fondements de leurs épaisses murailles de terre : 75 centimètres à la base, ce qui enlève bien de la place à l'intérieur et augmente sérieusement la surface à couvrir par le toit. Des manœuvres, à la tâche, creusent le puits N^o 1, d'autres font un nouveau trou dans l'espace réservé à notre future citerne pour y prendre la terre et, au fond (à 15 pieds de profondeur), l'eau nécessaire pour faire la boue de leur maison. Des chariots attelés de « bullocks » transportent la terre jusqu'aux maisons situées à distance de la citerne. Quarante villageois, ce n'est encore qu'un petit commencement, mais ce matin on sent dans l'air quelque chose de spécial, le travail fait gaiement, par des gens réunis en groupes, réalisant enfin que tout en aidant le voisin, ils travaillent aussi pour eux-mêmes. L'éducation de la solidarité doit commencer très bas, à un endroit où l'homme aperçoit encore facilement et directement son propre intérêt ; il faut un bien long exercice, une longue pratique pour se donner en plein, et sans calcul, à une action généreuse, sachant qu'au bout du compte il n'y a pas de différence essentielle entre son intérêt personnel et celui des autres.

Le magicien-astrologue, au chef d'ivoire jaune, tout bran-

lant, est appelé d'un groupe à l'autre ; tous accroupis, huit autour de lui, ils regardent comment l'eau d'un seau qu'on a versé dans un trou du terrain s'y infiltre lentement.

Ils observent tous attentivement, c'est une variante de la « vision dans le cristal » ou le « marc de café ».

L'almanach à la main et demandant leurs noms, l'astrologue donne aux paysans, d'un ton simple et paisible, des explications sur ce qu'on *aperçoit*. Tous attentifs ! L'un des paysans, plus âgé, l'air particulièrement intéressé, fait des commentaires éclairés. On voit qu'il a parfaitement compris ce système et reconnaît et souligne les différents points importants. Absolument convaincu, c'est le type du laïque prosélyte enthousiaste qui fait la force d'une institution et d'un prophète occultes.

Je me tiens un peu à l'écart sans avoir trop l'air de les écouter ou de les observer afin de ne pas rompre le charme. J'ai constaté que ma seule présence dans une réunion spirite empêche les tables de tourner allègrement et je ne voudrais pas désobliger ces pauvres gens en jetant un froid analogue qui congèlerait les révélations et les présages en cours de route. Du reste, le vent est toujours à l'optimisme, j'entends le magicien qui répète « Atcha », « Bon ! ».

Que de jolies choses à observer ce matin sur ce terrain où de différents côtés on « s'affaire » naturellement et doucement. Les oiseaux aussi me paraissent particulièrement gentils et familiers. Voici, posé au bord du champ, le joli « mangeur d'abeilles » tout vert émeraude (*Merops viridis*), qui se transforme en un petit nuage bronzé au moment où il s'envole, et un peu plus loin, posé sur un piquet, à quelques mètres, plein de confiance et d'intérêt, semble-t-il, pour ma personne, un bel oiseau noir, un peu comme un merle, mais plus mince, plus long, plus élancé, plus noir encore,

non pas du noir qui rappelle les parapluies en coton, mais d'un noir soyeux, brillant et il a, comme certaines hironnelles, une queue avec deux grandes plumes recourbées en forme de lyre, mais, chez lui, la lyre est plus correctement bâtie. Il n'y manque que les cordes et elle serait prête pour accompagner quelque beau poème lamartinien mis en musique.

Au moment où je m'approche de lui à moins de huit mètres, cet oiseau poli, mais un peu distant, comme il convient à un « lamartinien » en habit de soie noire, change de piquet.

Je n'ai pas le temps de m'en formaliser, car, à ce même moment, apparaît au grand trot, à deux cent mètres, dans le champ Richardson qui nous borde à l'est, et tout près d'un groupe de paysans au labour, une grande antilope, plus grande que le bétail d'ici et fortement charpentée, un « Nilgai » solitaire qui traverse sans effroi le groupe de paysans, les vaches et les buffalos tout près de notre ruche en construction, et se dirige à vive allure vers la citerne de Sonathi où je le vois ensuite longtemps arrêté dans un champ.

Nous en avons aperçu un déjà peu de temps après notre arrivée à Sonathi, mais maintenant ils paraissent devenir très nombreux dans cette région. L'autre jour, c'était un troupeau d'une quinzaine, avec deux grands mâles gris, — les femelles ont le pelage brun, — que nous avons suivi longtemps avec l'excellente jumelle de Schenker. Ils paissaient tranquillement dans le marécage desséché où, il y a quelques semaines encore, des milliers de canards clapotaient à l'envi et s'envolaient tous ensemble avec un bruit de tonnerre. Maintenant le marécage est un champ fertile où les paysans labouraient justement à une cinquantaine de mètres du troupeau d'antilopes nullement inquiétées. Heureuses rela-

tions entre les hommes et les bêtes, ici, quelque chose de très impressionnant, grand et important, un produit des siècles de tranquillité et de gentillesse générale des hommes à l'égard des bêtes. Un signe certain, et qui ne peut pas tromper, de leur attitude moyenne, — malgré toutes les contradictions et inconséquences, comme la dureté et même cruauté des gens vis-à-vis du bétail qu'ils ne tuent pas, mais maltraitent tout vivant. Des choses qu'on ne s'explique pas. — Reste, pour l'ensemble et la moyenne, le témoignage des animaux eux-mêmes tel que l'Européen lui aussi peut le recueillir à chaque pas, étonné et un peu humilié de se sentir au bénéfice d'une confiance obtenue par une autre race que la sienne.

Ici, au bord de mon étang, je vis pour ainsi dire au milieu des petits bergers, gardeurs de chèvres, de vaches et de buffalos qui, à toutes les heures du jour, viennent abreuver et laver leur bétail. Voilà des mois que ça dure : jamais je n'ai vu ou entendu entre eux la moindre bataille, jamais un petit qu'un grand ferait crier ou pleurer ; cela arrive quelques fois, mais rarement aussi, chez les petites filles de P., plus civilisées

Le jour de Pâques, j'ai été sur le chantier comme d'habitude. Je suis d'accord avec la plupart de nos amis, qu'en principe le travail continu, sans dimanche, tel que les Indiens le pratiquent est mauvais à tous égards. Cela devra être changé un jour, à l'avantage de tous, mais nous n'en sommes pas encore là. En ce qui nous concerne, nous en sommes plutôt, nous, à tâcher de sortir la brebis du puits où elle est en train de se noyer, ou de l'inondation où elle va être engloutie, et s'il le faut, l'opération se fait même le jour du sabbat, de Pâques ou de Vendredi saint... Techniquement, nous sommes dans un immense pétrin. Il y a de très grandes difficultés à transporter à pied d'œuvre, en restant

dans les limites de notre budget, la terre et l'eau nécessaires pour la construction des maisons en adobé. C'est le problème avec lequel nous avons à lutter et qui nous fait aujourd'hui considérer comme heureuse la circonstance, d'abord déplorée, du nombre relativement petit des paysans décidés dès maintenant à déménager et à reconstruire.

Ce travail est étrange. Parfois il a toute l'incohérence du travail d'une fourmilière, mais il a aussi le même dynamisme interne : la vie, qui — j'en suis presque surpris moi-même — me remplit d'une confiance et d'un optimisme égaux à ceux de Phanindra, l'optimiste impénitent, ignorant les obstacles. « Somehow, nous nous tirerons de cette affaire. »

Aidez-nous tous !

Votre bien affectionné

PIERRE CERESOLE.

Sonathi, dimanche 5 mai 1935.

Dans ma dernière lettre du 25 avril, j'annonçais notre départ pour le 8 juin. Revisant la situation, et forcés de constater que nous ne pouvons plus, par la chaleur actuelle, livrer un travail sérieux, — guère plus « à l'intérieur » que sur le chantier —, nous avons décidé de presser un peu les choses et de nous mettre en route le 23 mai, de Bombay, à bord du « Conte Rosso » du Lloyd Triestino, arrivant à *Venise* le 3 juin. Nous gagnons ainsi dix-huit jours. Nous sommes d'ailleurs, tous les trois, Schenker, Joe et moi, en excellente santé, seulement réduits à l'état où l'on ne peut plus guère faire autre chose, dès 9 heures du matin, que

d'attendre le moment où le soleil, baissant vers 5 ou 6 heures du soir, vous permettra de respirer de nouveau et de reprendre une vie, non purement végétative.

Notre bilan des résultats généraux du service est très facile à faire :

Le résultat des *premiers travaux* faciles et dépendant uniquement et essentiellement de notre bonne volonté (réparation de routes, surélévation des soubassements des maisons) a été satisfaisant du point de vue du travail lui-même (utilité pour les habitants) et de la mise en train aux Indes d'un service volontaire analogue à notre Service civil européen.

Le déménagement des villages inondés nous a apporté le résultat de beaucoup le plus important de toute cette campagne, le plus important, bien que nous nous trouvions au commencement seulement des réalisations matérielles ; je parle de la collaboration constructive du gouvernement et des milieux nationaux ; collaboration qu'il nous a été donné d'introduire et de mettre en train. Nous ne pouvions pas espérer, en venant aux Indes, trouver une occasion meilleure pour montrer ce qu'un groupe de bonne volonté, même minuscule, peut faire pour travailler à la défense de tous en luttant d'une manière désintéressée contre la méfiance et les malentendus qui nous divisent, qui divisent des gens qui semblent d'abord très éloignés de nous, Suisses, et très étrangers à notre propre destinée : les Indiens et le gouvernement britannique, mais dont le sort est en réalité étroitement lié au nôtre. Qu'arriverait-il dans le monde si peu à peu, avec grande bonne volonté et efforts de compréhension de part et d'autre, on obtenait que l'Inde se rallie de tout cœur — et avec l'impression de « se réaliser » entièrement elle-même — à la collaboration avec les nations anglo-saxonnes ; ainsi

le général Smuts, par exemple, représentant l'Afrique du Sud, s'est entièrement rallié à cette collaboration avec l'Angleterre, voulant même l'étendre le plus tôt possible à l'Amérique ? En apportant notre contribution, même minuscule, à une œuvre de rapprochement de cette envergure, nous défendons mieux la Suisse et toutes les valeurs de liberté, de progrès social, etc., qu'elle nous paraît représenter, qu'en préparant des canons et des avions contre Hitler ou Mussolini.

Le déménagement des villages envisageait d'abord 2000 familles. Ce nombre a été réduit à 1500 et *nous en sommes toujours à ce programme de 1500.*

Pour les raisons que je vous ai indiquées au fur et à mesure du développement de notre expérience, nous n'aurons réalisé encore qu'une partie infime de ce programme, au moment où nous partirons.

Nous n'avons entrepris qu'un village pour 250 familles (Bochaha près de Sonathi) représentant un sixième du programme total. Sur ces 250 familles, 120 seulement se sont positivement annoncées et s'établiront probablement encore avant le milieu de juin ; sur ces 120, 50 environ sont *en train maintenant* de construire leurs maisons ; les murailles de *deux* ou *trois* sont terminées et elles auront tout juste leurs toits et seront prêtes à être habitées le jour où nous trois Européens reprendrons le chemin du retour, vers le 15 mai, probablement.

On peut dire que qualitativement tout est réalisé conformément au programme mais toujours, avec le *nombre minimum* : juste deux ou trois maisons très modestes de paysan réalisées au bout du compte de cette première bataille.

Cela n'a rien de miraculeux, mais tranquillement et sainement, c'est satisfaisant. Le « symbole » est déjà complet.

Je suis resté longuement, ce matin, au coin sud-ouest de notre village, le premier occupé; cinquante maisons en construction; cinquante petites maisons, c'est déjà toute une fourmillière, et le spectacle est infiniment pittoresque et réjouissant. J'ai pensé à tous nos amis et j'ai multiplié par *cent* et *davantage* le plaisir du spectacle en me figurant que je « regardais » cela de toute ma force pour vous tous, pour vous qui avez suivi notre effort avec tant de sympathie, avec l'ardent espoir que nous réussirions, que tout irait bien, qu'il n'y aurait ni déboire, ni catastrophe. Eh bien nous y voilà ! Il faut que j'essaie de vous faire voir ça, chers amis, avec l'éloquence du monsieur qui, à la « radio » vous décrit des choses lointaines, mais comptant aussi sur une autre radio bien plus puissante et subtile que de vulgaires ondes électro-magnétiques : l'affection, la sympathie, « la volonté irréductible que tout aille bien » et la certitude que tout ira bien tôt ou tard si nous « tenons » paisiblement, comptant sur l'« Eternel ».

Me voilà donc posé sur notre grand chemin à l'angle sud-ouest, à l'endroit où ma grande avenue oblique (celle dont j'étais si fier, pour rompre la monotonie de l'échiquier) rejoint le chemin de « Rape-Roupi » le village voisin. Notre grand chemin qui est, pour dire la stricte vérité, une rivière d'épaisse, de magnifique, de rutilante poussière, broyée par nos charrois, — somptueux chariots à bœufs et camion-automobile, — avec deux ornières formidables; à droite du chemin — de l'avenue oblique — en regardant vers le village, se trouve la rigole de un pied de profond sur deux de large que j'ai « höchsteighändig »¹ creusée avec d'infinies transpirations, pour apprendre à mesurer exactement ce que

¹ De ma propre main.

la plus petite chose, le plus petit détail d'un village peut déjà coûter de peine.

Sur l'avenue, des chariots à bœufs circulent, transportant jusqu'aux maisons en construction la terre ou les quelques matériaux, — les derniers, — venant de Damoutchak.

Deux bœufs blancs, deux grandes roues grossièrement charpentées ; entre les roues, et dominant ses bœufs, le conducteur tout brun, tout bronzé, presque noir, avec son turban blanc, son « dhoti » autour des reins, jambes nues, torse nu. Cela avance en craquant, gémissant, cahotant tout doucement entre les ornières et sous la brise qui souffle assez violemment ; une immense cravate de poussière blanc-crème se détache du chemin et coupe obliquement le paysage, en enveloppant dans un nuage les porteurs de terre, paniers sur la tête, et les porteurs d'eau, le balancier sur l'épaule, chargé aux deux bouts de deux lourdes cruches. Ils avancent d'un petit trot rythmé pour que le poids soit moins gênant et ne « dure » pas trop longtemps. Les masses assez lourdes — pas très élégantes — des maisons s'élèvent déjà bien haut hors de terre ; elles sont luxueuses comparées aux maisons des villages voisins : d'abord elles ont des portes, de magnifiques portes en bois que nous avons amenées de Damoutschak et la porte est un luxe normalement ignoré ici ; luxe bien plus grand et rare encore : elles ont des fenêtres, de magnifiques fenêtres, sans vitre, bien entendu, mais garnies de barreaux de fer. La fenêtre a une signification sociale et hygiénique qui en fait tout autre chose encore qu'un éloquent symbole largement « ouvert sur l'avenir ». Les villageois s'opposent très souvent à leur introduction à cause de leurs idées, plus ou moins complètement conservées, sur le « purdat », la claustration des femmes, qui n'est pas considé-

rée comme assez complète s'il n'y a des fenêtres ; en outre, les notions d'aération leur sont étrangères. Nous avons été surpris de la facilité avec laquelle ici ils ont accepté cette innovation. Ces maisons restent de lourds et pauvres édifices et la terre des murs fournit à l'intérieur une inépuisable source de poussières, mais tout est relatif. Chacun bâtit comme il veut ; nous aidons en fournissant après le terrain, non seulement la terre et l'eau pour la maison, mais les autres matériaux ; certaines familles ont fait des groupes de maisons très respectables. Plusieurs familles travaillent ensemble, construisant tour à tour les différentes maisons nécessaires à chacune d'elles.

Au-dessus du chantier, montant et descendant doucement, on voit les grands bras des quatre « lattas » en fonction. Abstraction faite du camion Ford qui nous aide à transporter de la terre et qui au fond n'a rien à faire ici (je le crois moins économique que les chariots à bœufs) la « latta » représente seule ici et à un des premiers échelons, la machinerie pour chantiers de construction. C'est l'appareil de levage hydraulique élémentaire qui fonctionne partout où il y a un puits ou une citerne, des pâturages de notre Jura suisse jusqu'aux Indes et plus loin encore en passant par les oasis de l'Arabie. Le grand levier avec le seau à un bout et le contre-poids à l'autre qui permet de tirer l'eau plus commodément en consentant à travailler aussi un peu à la descente du seau. Cette mécanique élémentaire universelle a quelque chose de particulièrement humain, simple, sympathique, intelligent et familier. Je suis absolument certain que les ennemis les plus farouches de la machine — de la mécanisation de l'agriculture en particulier — ont au fond de leur cœur un faible, un vrai faible, aussi inconséquent que leur tolérance à l'égard de la pelle ou de la charrue, pour la « latta » qui

répète indéfiniment et lentement au-dessus du chantier son grand geste de bénédiction.

Ces « lattas » tirent l'eau de deux trous, assez grossièrement faits, pour commencer ce qui deviendra plus tard la grande citerne du village. Nous avons en outre foré deux puits à tubes avec pompes à mains. Cela se fait en quelques heures ; l'eau était à 3 m. au-dessous de la surface du sol en janvier, elle est maintenant à 5 m. Mais la *vraie* entreprise pour l'eau, c'est celle de notre premier puits en maçonnerie de 3 m. de diamètre. Les villageois n'apprécient vraiment que ça : le puits à ciel ouvert, autour duquel on se réunit pour bavarder, dans lequel, à la rigueur, on peut descendre. Le puits à pompe, fermé d'un simple tube enfoncé dans la terre, les intéresse très médiocrement, malgré ses grands avantages hygiéniques et son coût infiniment moindre. Notre grand puits est en bonne voie de construction. Les paysans ont d'abord fait un grand trou circulaire de 9 m. de diamètre et 4 m. de profondeur et ils y ont descendu le « Djâmaout » : un grand anneau en bois de « Djamoun », comme le chêne extrêmement dur et résistant à l'eau, est assemblé d'abord par les charpentiers hors du trou. Sur cet anneau, on construit maintenant 2,50 m. de maçonnerie en briques (faites aussi par nos hommes, avec notre terre, et dans le four construit avec les briques même qu'il s'agit de cuire). Ce cylindre de maçonnerie est renforcé de quatre barres de fer et de bambous enroulés à l'extérieur. Tout est prêt pour faire descendre cette première section de maçonnerie dans la profondeur. Les hommes vont simplement creuser de l'intérieur du cylindre immédiatement sous l'anneau et, au fur et à mesure qu'ils enlèvent ainsi la terre qui le soutient, l'anneau s'enfonce sous le poids de la maçonnerie qu'il supporte. Quand la première section de 2,50 m. sera

enfouée, on construira sur elle une nouvelle section de 2,50 m. qui s'enfoncera à son tour. Ainsi tout le travail de maçonnerie se fait commodément à la surface et le seul travail à faire dans la profondeur est l'enlèvement de la terre. Le puits sera poussé jusqu'à 8 à 9 m. de profondeur. C'est pittoresque de voir ces hommes du puits travailler : l'un a son dhoti couleur rose, l'autre jaune canari, le ciel est bleu, leur peau est bronzée, l'effet de couleur sous l'éclatant soleil est magnifique !

Mais il faut que je revienne me poster à l'angle sud-ouest du village qui est aussi notre West-End, notre quartier chic, d'où j'étais en train de vous décrire le panorama. Il y a là, Mesdames et Messieurs, dear overybody, à votre gauche, une maison remarquable, je l'appellerais presque un palais. Elle a été construite avec une promptitude extrême par le fameux Hari-Raout dont je vous ai parlé déjà bien des fois en le signalant comme le plus intelligent du village. En s'associant avec cinq de ses parents, fils ou frères mariés, etc., et en tirant parti de tous les avantages et de toutes les facilités offertes par le Comité, il a trouvé moyen de construire une solide maison paysanne qui frappe immédiatement par l'harmonie et la régularité de son plan. J'ai été véritablement saisi en découvrant, tout à coup, après deux jours d'absence, sa façade à cinq fenêtres, et c'est vraiment — dans toute la simplicité de ses lignes droites et massives, de ses angles droits et de ses surfaces de terre lisse, — un effet d'architecture *moderne* absolument réussi. Cet homme est né avec le sens de l'architecture et il a le style parfait « boue adobé » dans le sang. Et ce que je vous décris là, c'est la maison sans toit, jugez un peu de ce que ce sera quand il y aura le toit ; il faut que je réserve encore quelques superlatifs pour monter jusqu'au faite quand on l'aura posé.

En avant de cette maison grandiose, se trouve la petite maison modeste d'une veuve, pour laquelle nous avons transporté de la terre avec les huit nouveaux jeunes étudiants volontaires du B. C. R. C., arrivés récemment de Patna. Avec l'ouvrier spécialiste, le «redwaha», pour les diriger, guidés aussi par un professeur venu avec eux, ces jeunes gens sont en train de construire les murailles en boue. Leur première journée de travail a été ma dernière sur le chantier. Comme il fait terriblement chaud, P., qui a pris la responsabilité de faire venir encore ce groupe, fait commencer le travail à 6 h.; arrêt à 8 h. 30, reprise à 16 h. 30 jusqu'à 18 h. Cela fait seulement *quatre* heures de travail. Temps trop court pour un vrai Service civil. Considérant que les paysans travaillent leurs neuf heures et coûtent la moitié ou le tiers de la dépense causée par un de ces volontaires, ce service ne me paraît pas justifié, bien que l'esprit qui règne dans ce groupe soit « bon » en ce sens que tout le monde est content, ce qui est facile quand on ne fournit qu'un faible effort et P. estime que l'influence générale sur le chantier de ce travail d'amateur est favorable, ce qui est peut-être vrai, considérant l'habitude séculaire prise par les paysans d'avoir à faire avec des classes privilégiées qui ne font rien ou presque rien ; ils trouvent, par conséquent, ces quatre heures fournies par de jeunes « upper class » déjà très remarquables.

J'ai tenu à travailler une bonne journée avec eux et nous avons du moins vigoureusement utilisé ces quatre heures de la première journée, mais peu à peu, la tendance à « faciliter » a continué à se développer, les charges transportées et l'allure ont diminué: il n'y a plus qu'une vague ébauche de ce que nous voulons réaliser et de ce que ces jeunes gens réaliseront peut-être un jour eux-mêmes.

La faculté de travailler (excepté pour les paysans qui luttent pour la vie) s'évapore ici par grande chaleur exactement comme l'eau de notre tank où l'on pouvait nager à son aise lors de notre arrivée et qui, à l'instant précis où j'écris, est en train d'expirer en rendant à l'atmosphère embrasée l'âme vaporisée de ses dernières flaques. Il n'y a plus que un ou deux hérons solitaires qui regardent mélancoliquement de leur œil tout rond s'éloigner les dernières molécules d'eau et les dernières grenouilles.

Schenker et Joe ont aussi aidé à ces jeunes gens, avant de commencer nos préparatifs de départ, qui touchent en cet instant à leur fin. Mais, depuis que notre départ par le « Conte Rosso », le 23 mai de Bombay est décidé, — ce qui nous oblige, avec les visites à faire encore en route, à quitter Sonathi le 12, — je n'ai plus insisté pour que nous, les Européens, continuions à rester dans la fournaise ou à en faire régulièrement le simulacre, du matin au soir.

12 mai.

Le Service est terminé depuis quelques jours et bien terminé, car au moment où nous partons, la vraie *vie spontanée* du nouveau village commence. Le feu que nous avons eu bien de la peine à allumer a « pris » maintenant et lors de ma dernière visite, j'ai eu la satisfaction profonde de voir non seulement les « Moussards » (une tribu spéciale d'intouchables) commencer leurs maisons dans le coin Nord modestement choisi par eux, mais aussi les gens de Bassauli, — qui bêtement et sous de mauvaises influences avaient décidé de ne pas venir, — trouver leur chemin de Damas et reprendre celui de Bochaha. Ainsi le quartier Ouest se trouvait complètement colonisé ; mieux que ça, devant l'affluence croissante,

nous avons déjà été obligés de distribuer une longue bande de terrain empruntée au quartier Est que l'on parlait de rendre, faute d'emploi, à M. R* et que nous n'espérions plus coloniser avant la leçon d'une nouvelle inondation. Ça va, ça va ; en quittant le terrain pour la dernière fois, hier, après avoir absorbé comme une vaste gorgée d'eau fraîche la vue panoramique des différents groupes au travail, je ne me suis plus retourné, sentant qu'à présent l'*Eternelle Vie* continuait la besogne à coup sûr et sans avoir plus besoin des instruments du début. C'était comme un solennel licenciement par satisfaction intérieure, non pas glorieux précisément, mais quand même avec une belle musique profonde qui me paraissait retentir d'un bout à l'autre de la plaine.

Le dernier beau spectacle, avec les groupes que j'ai décrits, c'était P. très brun, presque noir, avec sa forte moustache, en robe blanche, et nu-tête au milieu d'un groupe de Tchopar, les dominant tous de la tête ; je le voyais avancer sur la grande avenue, examinant la nouvelle bande à entamer vers l'Est, distribuant les parcelles, conseillant pour la terre, pour l'eau, et P. roulait paternellement ses épaules au-dessus de leurs têtes à turbans, en poussant paisiblement ses sandales. Ce groupe me frappait, je ne sais pourquoi, avec une force spéciale, comme une curieuse transposition de la scène si souvent peinte de Jésus dans les champs, au milieu de ses disciples. En ce qui me concerne, j'étais profondément heureux de reprendre, le long du grand champ d'avoine depuis longtemps fauché, le chemin de ma tente, en pensant sans souci et sans scrupule aux remarquables chapitres d'Eddington dans son dernier livre : « The new path of science » sur le déterminisme, et sur la faillite, le naufrage du principe absolu de causalité au cœur même de la physique mathématique : exactement la grande scie que je faisais à mes amis, il

y a environ trente-huit ans, et assez constamment depuis, sous le nom d'« Argument »... l'argument, le fameux argument établissant que le déterminisme absolu, qui implique la possibilité d'une mécanique céleste étendue à tous les phénomènes, aboutissait à une rigoureuse *absurdité*. Maintenant cet argument prend de l'actualité, car le vieux déterminisme se défend « mordicus » par les écrits, curieusement conservateurs sur ce point, même de grands physiciens comme Einstein, Planck, Langevin (sauf erreur). Ma conviction est que Eddington, Weyl et les antidéterministes ont raison.

Le moment où j'écris est notre toute fine dernière heure à Sonathi, j'attends d'une seconde à l'autre le ronflement du taxi qui va venir nous prendre, Joe, Schenker et moi, pour partir à 15 h. (12 mai) pour Muzzafarpur où nous avons un Comité, dernier de la campagne, avec le nouveau « collecteur » M. Kemp. Nous partons demain matin pour Patna, Mogal Saraï, Nagpur et Wardha où Joe et moi passerons quelques jours avec Gandhi et, par la plus heureuse des rencontres de hasard, avec Andrews aussi.

Je m'arrête net ici.

A bord du navire, je fermerai à loisir mon rapport et les parenthèses successives que je viens d'ouvrir, car je dois bien une conclusion à peu près intelligible à tous ceux qui, à chaque minute, nous ont postés ici.

Par une étrange coïncidence, ce matin même, le choléra, dont on ne parlait plus, fait une offensive assez brusque. Cause évidente : l'eau sale que ces pauvres gens doivent plus ou moins boire, boivent en tout cas avec une déplorable facilité. A Bassauli, dix cas, dont quatre mortels. Je ne dirais pas lâchement : c'est le moment de s'en aller. Mais, je sais que vous serez contents de penser que le Service commandé nous oblige à partir précisément maintenant.

Nous ferons notre possible pour que dans notre village on ait de l'eau propre ; il y a déjà deux puits à tube et pompe, c'est quelque chose ; du reste notre village n'est pas encore habité, et aucun d'entre nous n'est tenu de rester fidèlement à l'hôtel de ville pour braver la « camarde » comme on a reproché à Montaigne de n'avoir pas su le faire.

Voilà le taxi !

Salut chers amis,

Votre PIERRE CERESOLE.

Samedi, 25 mai 1935.

Départ.

« Conte Rosso », Mer d'Arabie,
N.-O. de l'Océan Indien.

J'ai passé ces deux nuits — et dormi — depuis notre départ de Bombay le 23 mai, sur le pont. Temps merveilleux (nous partons juste avant la mousson), glorieuse nuit, glorieuses étoiles, glorieux océan, glorieux horizon et glorieuses couleurs de l'aurore ! Toute cette gloire s'explique. De notre pont extrême-avant, on voit toutes les blancheurs superposées des hauts et larges étages du navire et, derrière eux, les deux cheminées qui laissent puissamment et silencieusement traîner leur vaste crinière de fumée vers l'Orient.

Vers l'Orient ! La fumée va vers l'Orient ! C'est la clé du tableau. Ça signifie que nous filons à toute vitesse vers l'Ouest, et cela explique que le spectacle — magnifique et épique en lui-même — du navire en pleine vitesse m'appa-

rait en outre comme transfiguré par une lumière projetée sur tout le paysage des profondeurs d'une quatrième dimension.

Nous filons vers l'Ouest ! Le soleil se lève, mais pour cette fois nous lui tournons résolument le dos. La toison d'or (coupon oriental) étale au fond du grand magasin bleu-marin son invariable splendeur. En vain, elle nous appelle. Nous décampons. Nous ne lui envoyons cette fois que notre fumée. Vite, vite, à tours précipités d'hélice... vers l'Occident !... vers l'Occident !

Grand, dernier, suprême et glorieux mouvement — non de retraite, mais de *remontée* vers notre position centrale à l'Ouest — vers vous tous, amis de l'Occident.

Ce n'est pas que j'oublie déjà — ou que je doive oublier jamais ceux de l'Orient avec lesquels nous venons à peine d'entamer une grande aventure et un travail qui, en tout cas, recouvre de grands espoirs.

Nos derniers dix jours aux Indes ont souligné et renforcé le lien qui nous unit à eux.

Adieux à Sonathi et à Gumani.

La veille de notre départ, dimanche 12, le soir, les villageois, ceux qui ont travaillé avec nous et les volontaires indiens se sont réunis près de nos huttes. Des toiles étendues sur le sol permettaient de s'y asseoir un peu plus confortablement. J'ai fait un « discours » d'adieu pour tous. D'autres ensuite ont parlé pour dire simplement ce qu'il était naturel de dire en pareille occasion. Ma meilleure inspiration a été de demander — après la partie « discours » — si nos amis indiens n'avaient pas l'habitude de terminer, comme nous, des réunions de ce genre par des chants. On m'a répondu affirmativement et pour la *première* et pour la

dernière fois on a chanté, — mais un seul des paysans, un moussard (intouchable) s'est exécuté : chose curieuse, un *chant politique* d'inspiration congressiste et morale, décrivant les faiblesses politiques de l'Hindou et les vertus qui lui seront nécessaires pour arriver à la liberté. Un étudiant a donné un autre chant du même genre. Un jeune professeur de Patna s'est exécuté dans un *chant philosophique* ; tirant, en phrases musicales très harmonieuses, des conclusions morales de la thèse fondamentale que le « monde n'est qu'illusion ». C'est ce chant qui m'a le plus vivement frappé. Pour la première fois, la musique hindoue me paraissait être vraiment de la musique... Le chant national congressiste — « Bande mataram » — a été exécuté aussi, mais bien médiocrement. Dans ce programme singulier, Joe, Schenker et moi avons apporté aussi notre contribution, et tout là-bas, dans la plaine du Gange, en concurrence avec le glapissement des chacals — qui restent toujours « vedettes » aux soirées ordinaires — nous avons chanté l'« Amitié ».

L'auto qui nous a emmenés lundi matin nous a apporté aussi un abondant dernier courrier, dernier salut d'amis qui ne se doutaient pas en nous écrivant que leur lettre nous atteindrait à la seconde même du départ. Au lieu d'aller sur Muzzafarpur par le chemin direct ordinaire, sur l'ordre de P., le taxi a passé par notre nouveau village en construction, et là une scène émouvante s'est déroulée. Les villageois, au nombre de 150 à 200, occupés à construire leurs maisons, avaient arrêté le travail et s'étaient rangés en double haie à gauche et à droite de notre grande avenue principale. L'auto s'est arrêtée, on nous a couronnés de guirlandes, on a crié : « Ki jai ». Nous avons vu encore une dernière fois — la toute dernière probablement pour Joe et

Schenker — ces bonnes figures, ces pauvres figures de travailleurs, assez peu illuminés, mais un peu illuminés quand même par nos efforts. Nous avons fait ce que nous avons pu et en tout cas il en est resté vaguement quelque chose dans le cœur de ces gens. L'un d'eux, Gumani, l'un des plus pauvres, a apporté un petit paquet de raisins secs pour que nous trois puissions nous en faire plaisir pendant le voyage. C'est le même Gumani qui dictait à un de nos amis indiens, pour le traduire en anglais, le billet suivant à l'adresse de Frazer Hoyland : « Gumani envoie ses salutations à Frazer Sahib et espère qu'il est en bonne santé. Il travaille au village de Bochaha et bâtit maintenant sa maison. Il est très pauvre, mais quand même heureux. » Suit la marque de son pouce... Ce Gumani a la meilleure figure du monde, et au moment où ils se pressaient autour de l'auto qui se remettait en marche pour quitter définitivement Bochaha, tous ces pauvres gens paraissaient autant de « Gumanis » aux visages un peu obscurcis et durcis par les soucis de leur archi-dure existence. « Adieu, Gumani, il valait la peine d'aller tout là-bas et de patauger et de barboter dans cet effort de bonne volonté pour rencontrer de bons types comme toi. »

Se connaître et s'aider.

Chacun sait théoriquement que ces « bons » types existent partout, mais encore faut-il faire un effort réel et sérieux pour se rapprocher d'eux. Nous en avons fait un, assez fantastique mais bien intentionné, et il va produire des fruits concrets, tangibles. Gumani va avoir sa petite maison au sec au lieu de patauger pendant deux ou trois mois avec toute sa famille dans 60 centimètres d'eau pendant la saison

des pluies. Et toute cette expédition — y compris les merveilleux voyages qui nous ont, nous Européens, considérablement enrichis — n'a guère coûté plus de 8000 francs suisses au groupe international qui l'a organisée. Si c'était Gumani seul que nous avons mis au sec avec sa famille, cet argent aurait déjà été magnifiquement employé, comparé à une dépense équivalente pour quelques obus de gros calibre.

Les gens n'ont pas encore cette vision des simples merveilles à faire, très simplement, avec une part infime de ce qu'on donne aujourd'hui au faux dieu, au Moloch du patriotisme militaire, tremblant, froussard, apeuré... à moins qu'il ne soit encore pire : joyeux et féroce.

Après tous ces calculs « réalistes » — *realpolitik* — échafaudés pour sauver les puissants intérêts des empires et qui aboutissent infailliblement à des écroulements énormes et sanglants, c'est très plaisant, satisfaisant, de penser à notre groupe de trois ou quatre Européens, partis un peu au petit bonheur pour aller, tant bien que mal — et on ne sait d'avance trop comment — mettre au sec Gumani et famille ou, sinon pour ça, pour quelque autre opération analogue. C'est exactement l'action symétrique de la guerre où on ne sait qu'une chose, c'est que quelqu'un, quelque part, dans des circonstances imprévisibles exactement s'en va tuer quelqu'un d'autre... on ne sait rien de plus, on ne peut rien savoir de plus, car ces deux adversaires s'imaginent que c'est pour le bénéfice de la patrie, et il est certain que l'une des deux patries en sortira abimée.

De là, de Bochaha, dans un tourbillon épais de poussière et sur cette route aux cahots fabuleux, à travers ces pauvres villages et hameaux pittoresques tant de fois traversés, retour à Muzzafarpur, puis à Patna où nous arrivons vers

10 heures du matin. Dernière délicieuse traversée de trois quarts d'heure sur l'écharpe bleue du Gange négligemment jetée au milieu de sables divaguants. Quand même, c'est vexant de ne pas s'être plongé dans cette eau — admirablement pure et belle au milieu de son cours — vexant non pas à cause de ses qualités sacrées particulières, mais à cause de ses qualités simples et naturelles d'eau parfaitement purifiée par la lumière (à distance raisonnable des égouts).

A Patna, longeant en « ekka », ou tamtam, la berge sud du Gange couronnée par un rempart solide en briques contre les hautes eaux, nous arrivons au Centre du « Congrès », une grande construction blanche à un seul étage, avec vérandas et galeries à arcades. Il n'y règne pas d'ailleurs, en temps ordinaire, une bien grande activité. Là, nous sommes rejoints par l'auto de Shah Umair...

Shah Umair, le bon génie d'Arwal.

Mais voilà une histoire capitale — inattendue, tout à fait, — et qui demande un nouveau paragraphe, avec introduction : Quelques jours avant notre départ de Sonathi, un des jeunes volontaires hindous venus de Patna me dit : « Il y a près de Patna un homme qui a entrepris un travail très intéressant, analogue à celui que nous faisons ici. Il tient absolument à vous voir. Il dit qu'il a besoin de votre appui et de vos conseils et demande que vous alliez visiter leur travail avant de partir. Il dit qu'il vous a déjà rencontré. » Tout ça est extrêmement surprenant. Le public ignore cette affaire et je n'ai pas la moindre idée d'avoir rencontré un homme de cette description. D'autre part, c'est embarrassant. Notre programme pour Patna est déjà assez chargé et je ne sais trop comment intercaler cette visite à quarante milles,

malgré la proposition de nous envoyer une auto. Enfin, le jeune Hindou affirme que la visite pourra se faire en trois heures, tout compris, et puisque l'inconnu déclare que nous pouvons lui être utile, il n'y a pas à hésiter, nous irons.

Ainsi, mardi 14 mai, à 15 heures, nous roulions vers une destination inconnue sur un grand chemin bordé, sur les soixante-cinq kilomètres, à notre gauche, d'une rangée d'arbres vigoureux, et à notre droite d'un grand canal d'irrigation et de navigation légère qui relie Patna aux rives du « Sone », un des affluents sud du Gange. Il faut que le chauffeur, à la vitesse où nous marchons dans ce chemin relativement étroit, ait l'œil bien ouvert ; à la moindre distraction, on a le choix : d'un côté, un tronçonneur prêt à vous fracasser ; de l'autre, le grand vide du canal tout disposé à vous recevoir. La campagne est belle et fait un effet beaucoup plus riche que les régions du Bihar d'où nous venons. Tous les quinze kilomètres, on passe près d'une écluse avec croisement pour les embarcations. Il y a maintenant fort peu d'eau dans le canal et de temps à autre on rencontre une barque échouée, comme un gros « dityque », coléoptère des marais, qui n'a plus d'eau et attend la prochaine crue. Curieuse affaire que celle du monsieur qui se laisse prendre par la sécheresse, avec son bateau, au beau milieu d'un champ, avec la consolation : « on repartira dans quelques semaines ». L'existence de ce canal, œuvre précise et considérable de génie civil, donne à ce paysage un caractère absolument différent de celui que nous avons connu ces derniers mois. Cela ne paraît pas « Inde », mais plutôt « Europe » et pour nous remettre bien dans la note, ce n'est pas trop — à côté de buffalos moins maigres que nous voyons barboter çà et là dans ce qui reste d'eau — de voir sortir tout à coup de la futaie, de l'autre côté du canal, une bande de trois ou

quatre singes qui se poursuivent. Ce sont les seuls que Joe aura eu l'occasion d'apercevoir en liberté pendant son séjour aux Indes — juste à la dernière minute ! Après avoir passé un ou deux villages aux maisons d'« adobé », nous arrivons enfin à destination : Arwal, un grand village de cinq à six cents maisons, trois mille habitants, qui a été complètement noyé et démolí par la grande inondation de juillet de l'année passée — inondation de la rivière « Sone » associée à celle du Gange.

Mais ce que nous voyons et visitons *d'abord*, c'est le nouvel Arwal, le nouveau village en reconstruction. Immense chantier où des *centaines* de maisons ont leur maçonnerie à peu près finie et où nous sommes reçus... d'une manière saisissante par le mystérieux inconnu en tenue musulmane : pantalon blanc, veston, tarbouch (fez, sans mouchet), qui, entouré d'une sorte de cour, d'un nombreux personnel, paraît nous attendre depuis des heures. C'est Shah Umair ; il s'approche vivement de moi avec l'air le plus sincèrement heureux et aimable, barbe noire, une expression un peu rude, mais bonne et simple, et gentiment naïve comme une figure d'enfant. Mais, c'est très bizarre, *j'ai déjà vu ce type-là quelque part et de très près*. Il me dit aussitôt : « Eh bien ! vous vous souvenez de notre première rencontre et de notre bonne causerie dans le train ? » Parbleu, cela me revient brusquement. C'est le premier Indien avec lequel j'aie causé longuement l'an passé après ma rencontre, ma première rencontre en Inde, avec Gandhi, pendant que je faisais le trajet de Gaya à Patna. J'étais tombé droit sur un propriétaire terrien, un zamindar, et ce tout premier zamindar, bousculant toutes mes notions, m'avait paru remarquablement ouvert aux idées constructives généreuses. En fait, il revenait de la réunion du groupe du « Congrès »

convoquée à Gaya à l'occasion du passage de Gandhi. Il m'avait frappé aussi par son air modeste (je n'ai appris que plus tard et de quelqu'un d'autre qu'il avait été des mois en prison comme membre du Congrès). Sans pouvoir caractériser la forte impression que cette rencontre m'avait produite, je l'ai signalée brièvement dans ma lettre circulaire III, écrite de Ranchi le 1^{er} mai 1934 (voir « Inde sinistrée », page 56). Au moment où nous nous étions quittés à une petite station entre Gaya et Patna, ce zamindar avait gentiment insisté pour me faire apporter du thé. J'avais constaté avec surprise qu'une auto l'attendait à cette petite gare. Aucun d'entre nous ne pouvait se douter de ce qui, singulièrement, nous rapprocherait plus tard. Il n'était pas question encore de déménagement de nos villages dans le district de Muzzafarpur, et ce n'est que trois mois *après* notre rencontre, en juillet 34, que se produisait la grande inondation et la démolition d'Arwal qui devait engager Shah Umair lui aussi dans le travail de reconstruction.

Considérant l'immensité de l'Inde et même de la seule province du Bihar, cette rencontre préliminaire avait vraiment quelque chose de singulier. C'est le même homme maintenant, entouré de tous ses serviteurs et assistants et, plus en arrière, de toute une partie du village, qui nous conduit solennellement, — nous trois Européens et Phanindra qui est encore avec nous — vers le centre du nouveau village, le « bazar », la place du marché, où une grande tente a été érigée pour nous recevoir avec fauteuils, rafraîchissements, etc. De petites oriflammes colorées ornent les avenues et Schenker me dit : « Mais qu'est-ce que tout ça signifie ; ils doivent avoir eu ici une fête en l'honneur du « jubilee » ? » Non, ce n'est pas du tout de l'« Empereur » et de l'« Impératrice » des Indes qu'il s'agit cette fois-ci. Ces préparatifs et

cette réception en même temps solennelle et amicale s'adressent tout simplement et directement à nous. Et ce qui est beaucoup plus impressionnant que la tente et les fauteuils et les rafraîchissements et même les oriflammes le long des chemins, c'est *l'énorme travail* qui a déjà été fait ici — exactement dans notre ligne et dont Shah Umair affectueusement paraît nous faire hommage.

Cela tient du rêve. Vous voyez ça : trimer pendant six mois à travers chaleur, chaleur et poussière, poussière, pour arriver à cinquante maisons sur mille cinq cents, en se disant que peut-être, si tout va bien, les mille autres suivront dans un ou deux ans.

Et, à ce moment, se trouver transporté, en marge de son itinéraire régulier, par un « génie », chauffeur d'automobile, auprès de son maître musulman à barbe noire, au milieu de sa cour, qui d'abord vous offre un grand verre de grenadine glacée, et ensuite vous dit positivement, ou à peu près : « Merci, cher hôte, d'avoir si bien terminé ces cinq cents maisons, et merci d'arriver encore en temps utile pour parachever quelques petites formalités. On a construit un peu inconsidérément et sans l'autorisation de l'administration sur quelques petites parcelles, ; en outre, il faudrait une nouvelle passerelle sur le canal. Il serait bon de parler au « commissionner » pour arranger tout cela. » Trouver ça, vous m'avouerez que c'est hallucinant, d'autant plus que voilà Schenker et sa barbe suisse — et non pas Bagdad et les mille et une nuits — et Joe, avec ses lunettes du Yorkshire, qui prouvent que ce n'est pas un rêve.

Sérieusement, quand, après les rafraîchissements, Shah Umair nous fait faire en détail l'inspection de sa nouvelle petite ville, spacieuse, admirablement arrangée, et qu'il a

bâtie ou fait bâtir sur son propre terrain donné gratuitement, on dirait, par son attitude de sincère et affectueuse « reconnaissance » à notre égard — plus que par ses paroles qui sont peu nombreuses et sobres — que c'est nous qui lui avons bâti son village ! Ce qui est très surprenant, c'est que le public ne sache à peu près rien de ce magnifique travail. Comme membre du Congrès et ex-prisonnier, Shah Umair, ne paraît pas avoir reçu du gouvernement l'appui et les encouragements qu'il méritait et que nous — du Service civil international — avons si largement reçus. Dans cette direction, je vois tout de suite que nous pourrions essayer de lui aider.

On dit que l'enfer est pavé de « bonnes intentions », mais la visite d'Arwal, où nous avons été transportés au moment psychologique, semble nous autoriser à établir une distinction importante entre deux classes de bonnes intentions : celles qui restent purement idées et ne servent à rien qu'à adoucir et à huiler, pour ainsi dire, le glissement vers l'abîme, et celles qui s'accompagnent d'une action, d'un effort concret — si pauvres et misérables soient-ils — mais avec une suee réelle pour remonter la pente. Certes, dans notre cas, la « transpiration » n'a pas manqué et il semble qu'avec grande bienveillance, cette « transpiration » nous ait été comptée pour action, bien que dans ce climat les deux choses soient largement indépendantes. La morale de ce conte de fées — exactement réalisé —, c'est que si nous faisons un effort réel, d'autres en feront aussi et, si nous ne réussissons pas, d'autres tôt ou tard réussiront et par eux nous aurons réussi et tout le monde pourra se réjouir.

Après cela, nous eûmes encore huit jours mémorables chez

Mahatma Gandhi, retour à Bombay, Venise et rentrée au pays.

La Suisse est verte, toute verte, couleur de l'Espoir. Jamais on ne voit cela mieux qu'en revenant des Indes.

PIERRE CERESOLE.

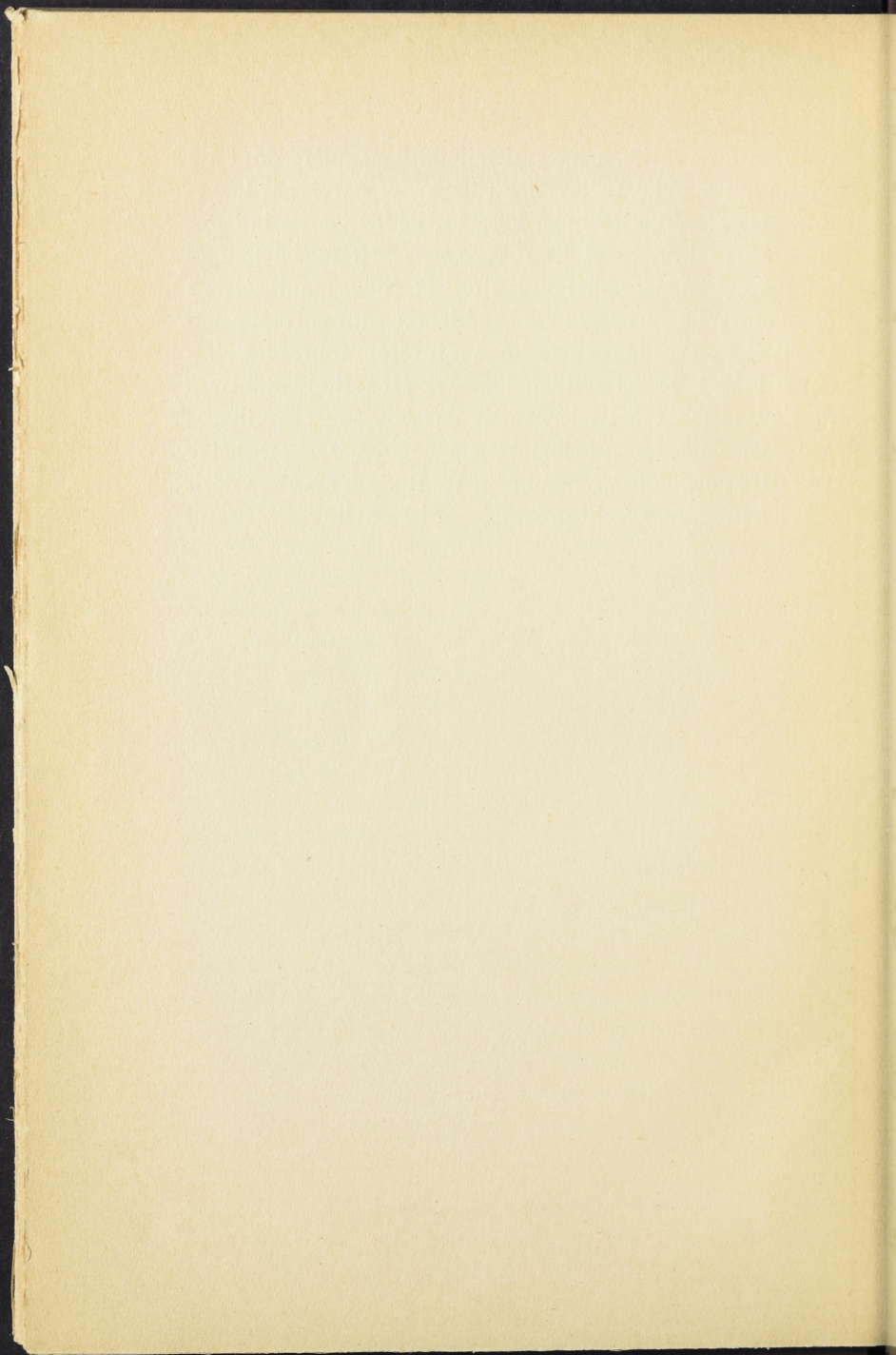
P. S. — Le 29 juin 1935, Phanindra m'envoie la note suivante sur l'état des travaux :

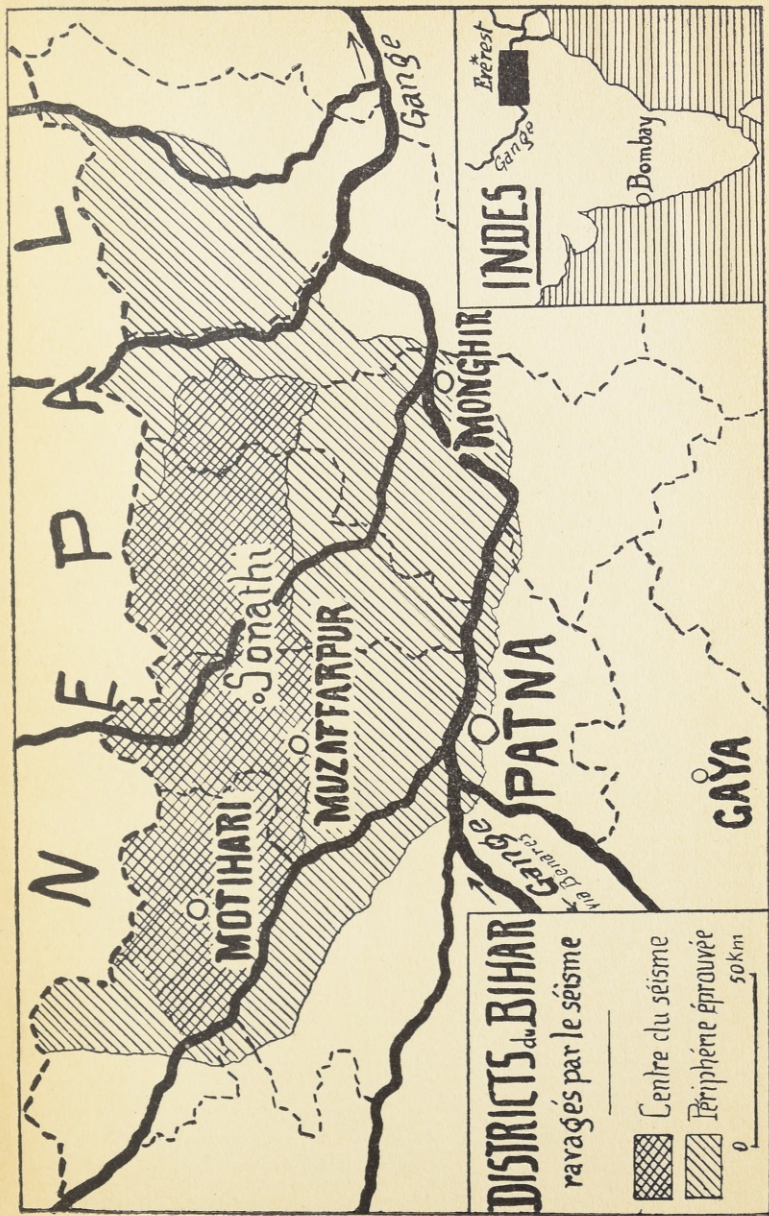
« Chacun travaille bien. Cent trente familles ont maintenant leurs maisons en terre, quatre puits en maçonnerie sont à peu près terminés, deux puits à tube et pompe sont en fonction. La citerne du centre du village est à peu près terminée et maintenant le village a très bon air (looks very beautiful). Nous aurons l'argent nécessaire pour entretenir un dispensaire dans le village. Les frais totaux pour la construction du village se montent à environ 6000 Rs. (avec l'achat du terrain, cela fait environ 14 000 Rs.) — le gouvernement et le B. C. R. C. ayant mis ensemble 100 000 Rs. à notre disposition, nous aurons ce qu'il faut pour l'achèvement du programme comportant *en tout six ou sept villages* comme ce premier village de Bochaha. Cinquante autres familles sont très désireuses de venir s'installer au nouveau village si on leur permet de construire des huttes en « tatti » (claiés de bambou et de paille recouvertes de boue appliquée), nous examinerons leur cas lorsque les maisons en terre battue en cours de construction auront été complètement terminées. »

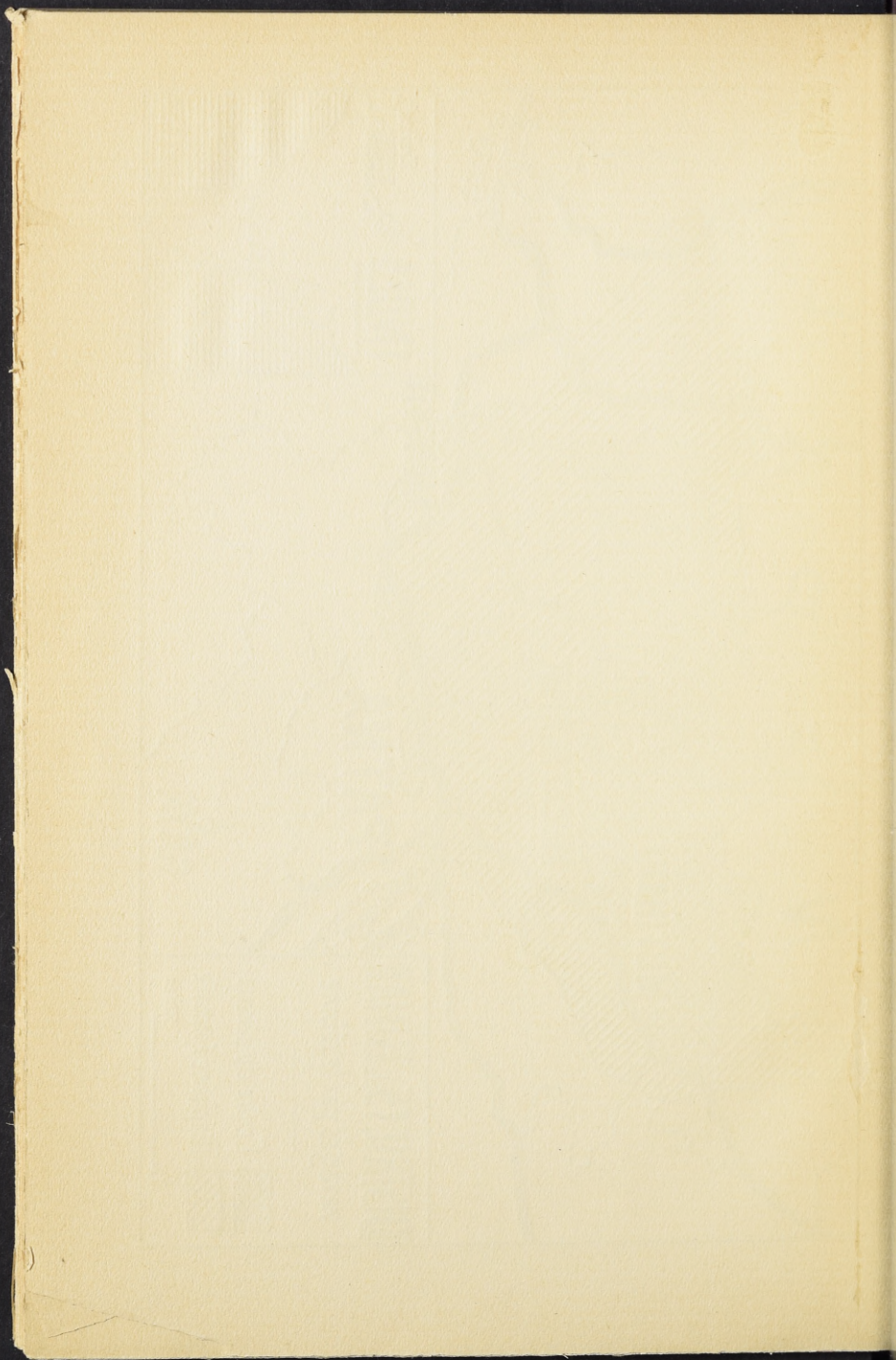
En résumé, bien qu'un sixième seulement du programme total fixé par le Comité mixte formé par les représentants du gouvernement et par ceux de milieux nationalistes (B. C. R. C. ou Congrès) ait été exécuté jusqu'à maintenant,

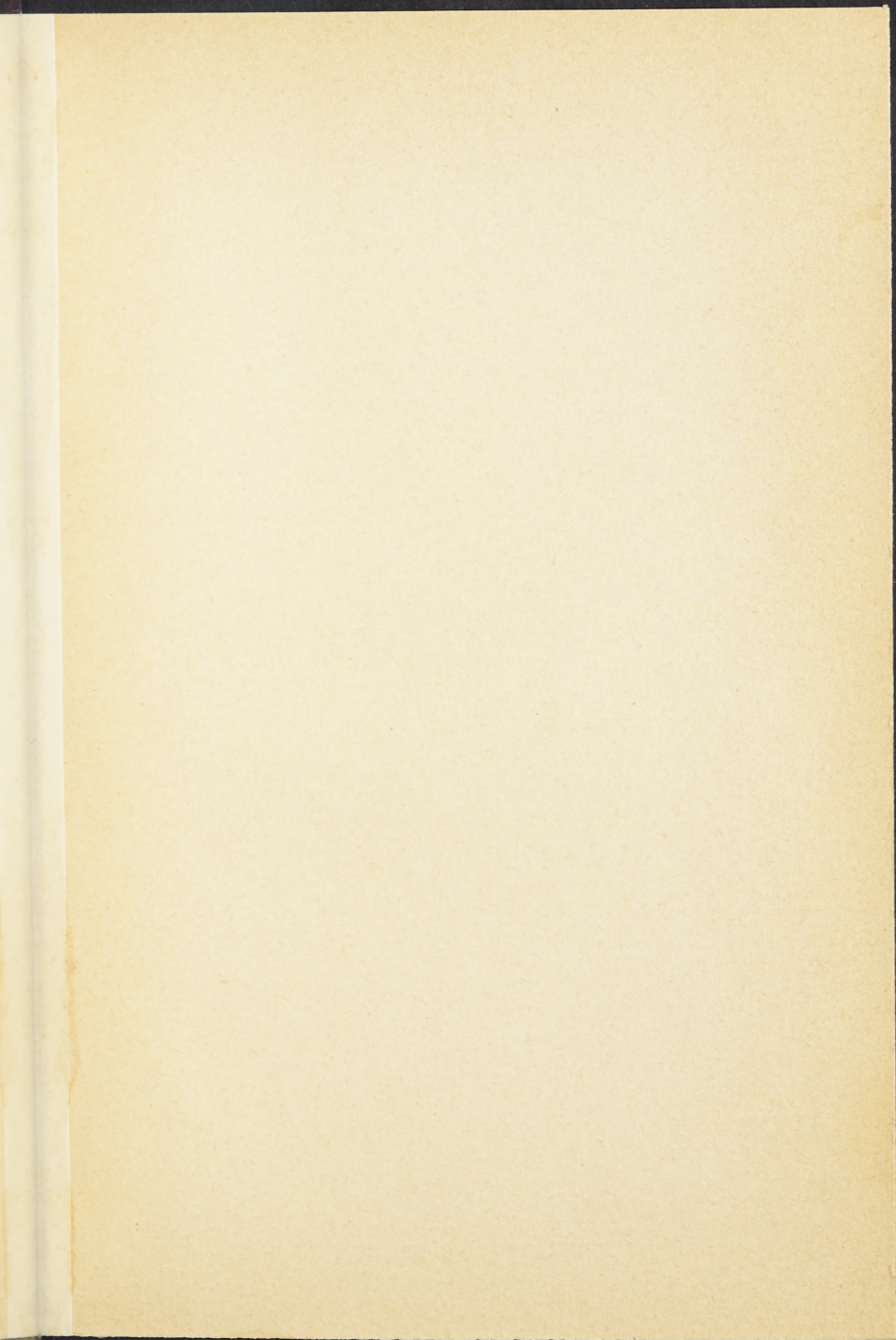
on peut être entièrement satisfait de la manière dont les choses ont marché. Ce premier village reconstruit sur le terrain plus élevé de Bochaha va subir l'épreuve des inondations de la saison des pluies 1935. Nous en tirerons des expériences précieuses pour les cinq ou six villages qui doivent être construits encore. Si ces expériences sont encourageantes, il n'y a aucun doute qu'après avoir résolu toutes les difficultés pour le premier village, nous ne procédions beaucoup plus rapidement à l'achèvement des cinq ou six villages restants, dans nos prochaines campagnes. La prochaine s'ouvrira pour nous en octobre 1935. Il n'y a aucune « décision » à prendre. La chose est nécessaire et elle *continue tout simplement*.

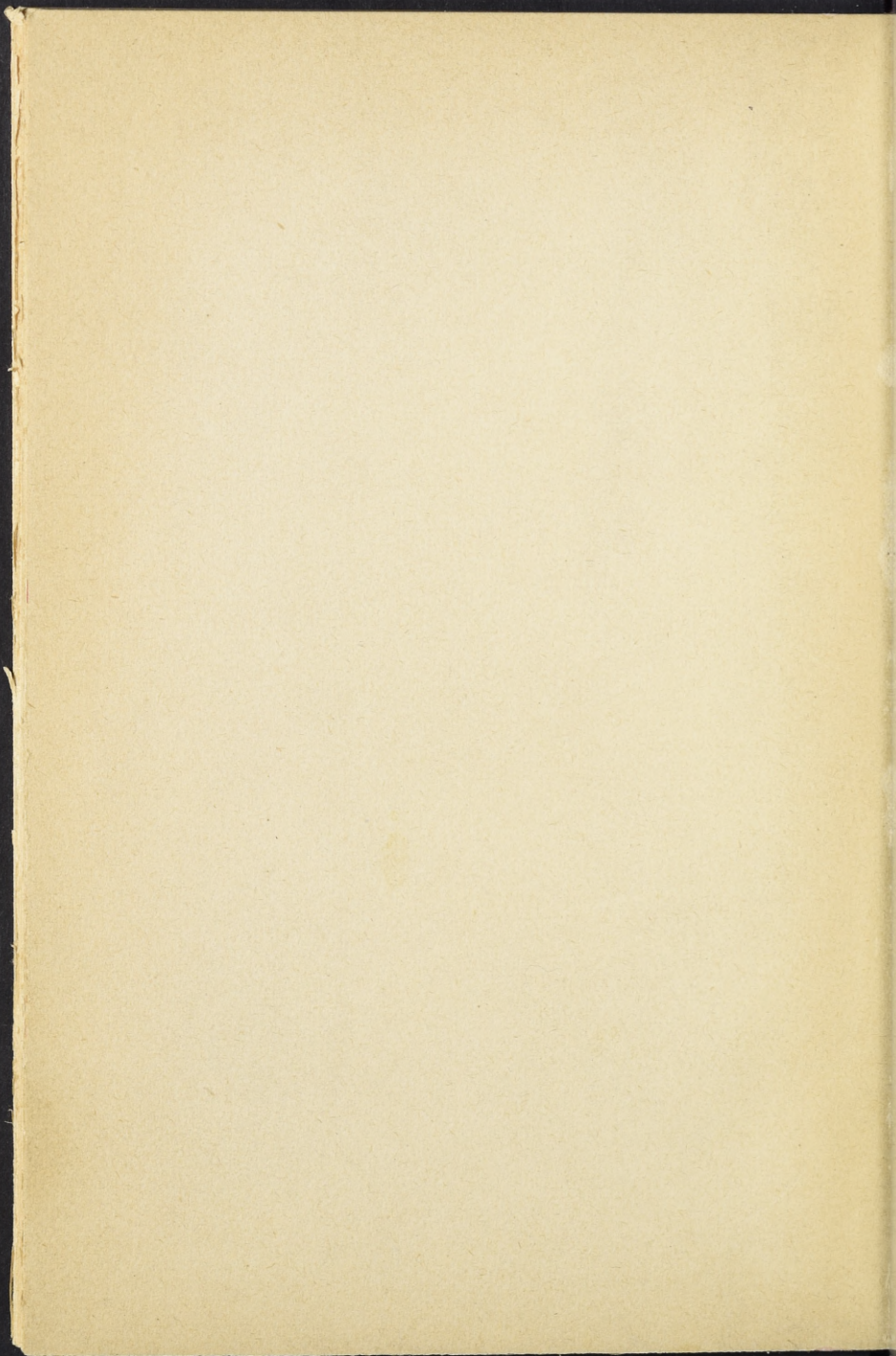
P. C.

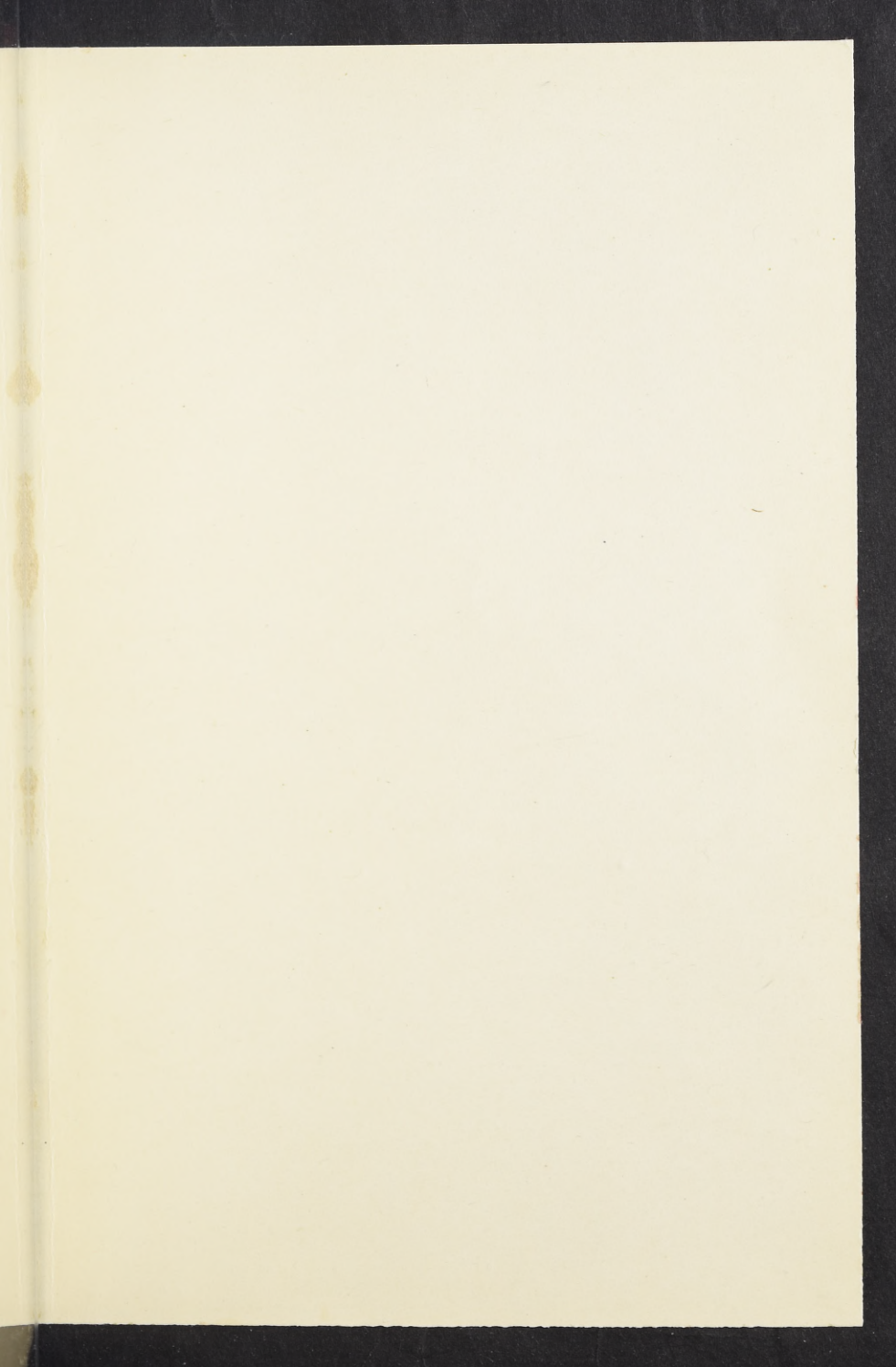


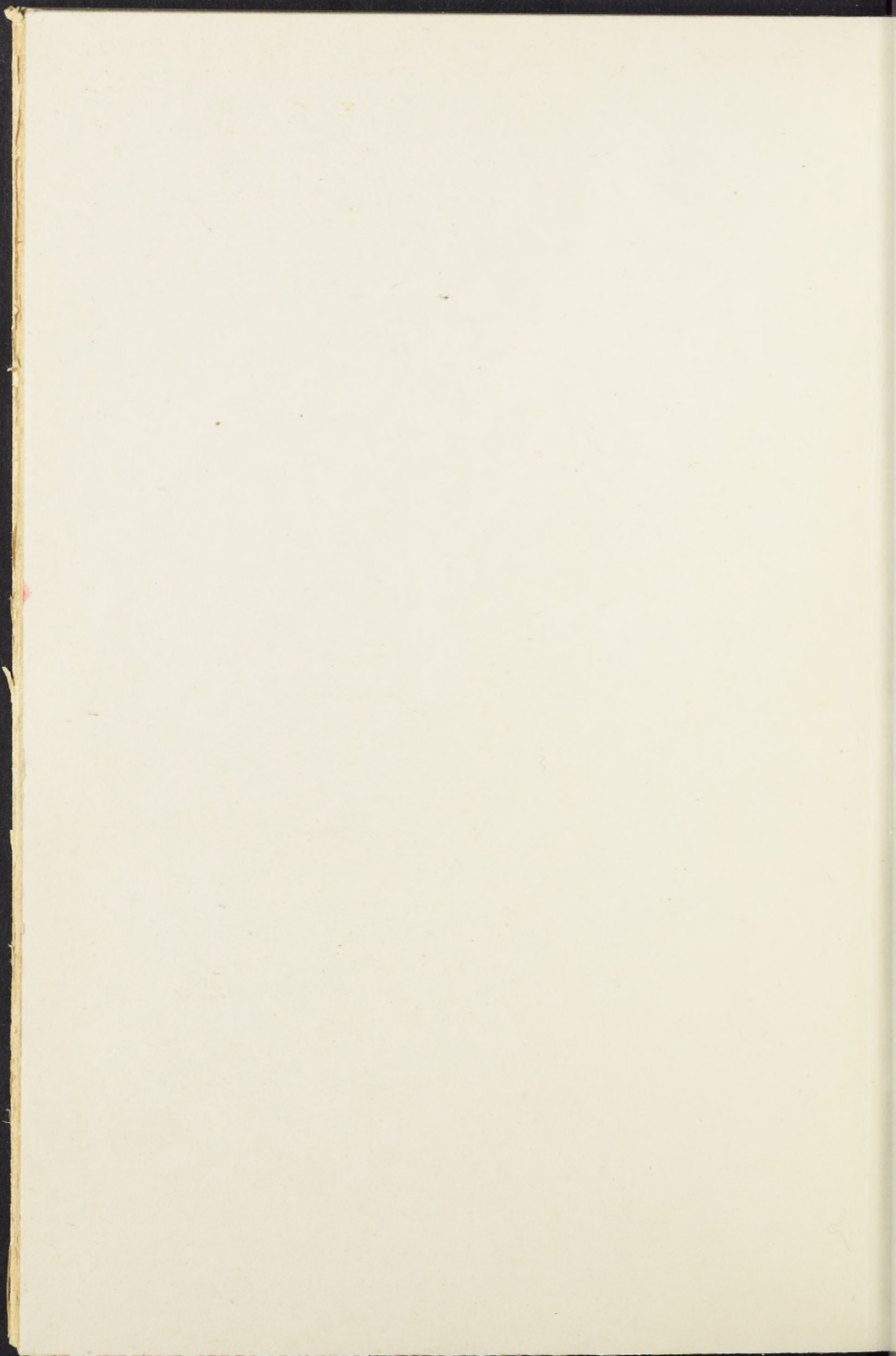




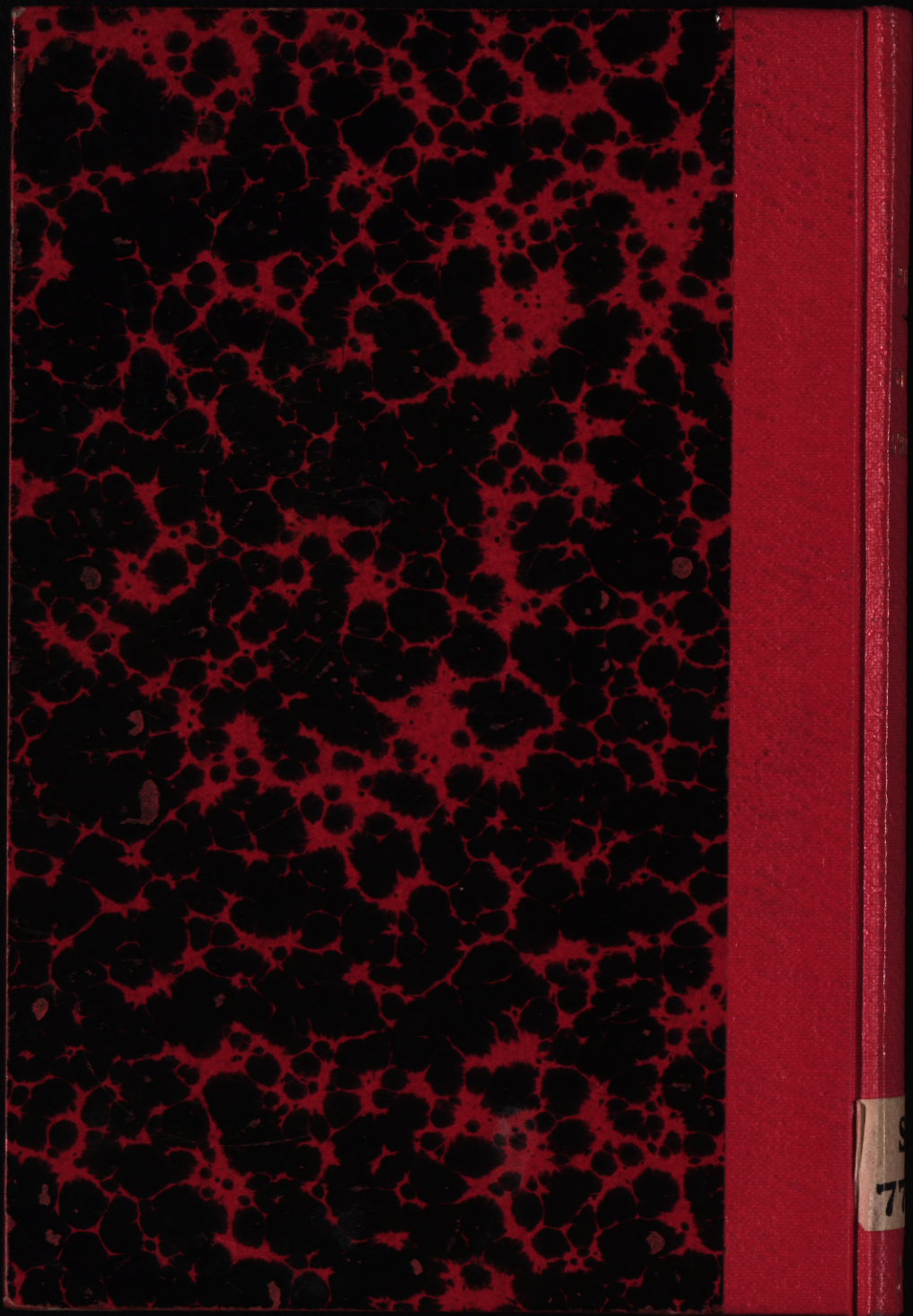








Sa 7784



77

P. GERESOLE

EN VUE DE

L'HIMALAYA

Sa

7784

BIBLIOTH.
DE GENÈVE

